



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

*On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans, port franc par la Poste.*

JOURNAL DES SAVANS, in-4 ^o . ou in-12, 14 vol. à Paris,	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES, 24 cahiers par an, à Paris,	12 l.
En Province,	15 l.
BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS, Ouvrage périodique, 16 vol. in-12. à Paris,	24 l.
En Province,	32 l.
ANNÉE LITTÉRAIRE, 40 cah. par an, à Paris,	24 l.
Et pour la Province,	32 l.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE, à Paris, port franc par la poste,	18 l.
JOURNAL ÉCCLÉSIASTIQUE, par M. l'Abbé Dinouart, 14 vol. par an, à Paris,	9 l. 16 s.
Et pour la Province, port franc par la poste,	14 l.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES, 12 vol in-12 par an, à Paris,	18 l.
Et pour la Province,	24 l.
JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE, 36 cahiers par an, à Paris & en Province,	18 l.
LA NATURE CONSIDÉRÉE, 52 feuilles par an, pour Paris & pour la Province,	12 s.
JOURNAL ANGLAIS, 24 cahiers par an; à Paris & en Province,	24 l.
TABLE GÉNÉRALE DES JOURNAUX anciens & modernes, 12 vol. in-12. à Paris, 24 l. en Province,	30 l.
LE COURIER D'AVIGNON; prix,	18 l.

A ij

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

Œuvres complètes de Démosthène & d'Eschine, traduites en françois, 5 vol. gr. in-8°. rel.	25 l.
Les Lucas, 2 vol. avec fig. in-8°. br.	18 l.
Dictionnaire Dramatique, 3 vol. gr. in-8°. rel.	15 l.
Diçt. de l'Industrie, 3 gros vol. in-8°. rel.	18 l.
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles, in 8°. tel.	5 liv.
Autre dans les sciences exactes, in-8°. rel.	5 l.
Autre dans les sciences intellectuelles, in-8°. rel.	5 l.
Médecine moderne, in-8°. br.	2 l. 10 f.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse-cour, in-12 br.	2 l.
Diçt. Diplomatique, in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Revolutions de Russie, in-8°. rel.	2 l. 10 f.
Spèctacle des Beaux-Arts, rel.	2 l. 10 f.
Diçt. des Beaux-Arts, in-8°. rel.	4 l. 10 f.
Théâtre de M. de Sivry, vol. in-8°. br.	2 l.
Poème sur l'Inoculation, vol. in-8°. br.	3 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c, in-fol. avec planches br. en carton,	24 l.
Mémoires sur les objets les plus importants de l'Architecture, in-4°. avec fig. br. en carton,	12 l.
L'Esprit de Molière, 2 vol. in-12 br.	4 l.
Tableau politique & littér. de l'Europe, an. 1775, br.	2 l.
Diçt. des mots latins de la Géographie ancienne, in-8°. broché	3 l.
Les trois Théâtres de Paris, in-8°, br.	2 l. 10 f.
L'Égyptienne, poème épique, br.	1 l. 10 f.
Hymne au Soleil, br.	1 l. 4 f.



M E R C U R E
D E F R A N C E.
A O U S T, 1777.

PIÈCES FUGITIVES.
EN VERS ET EN PROSE.

*Suite & fin de L'AUTOMNE, Chant
troisième du Poëme des Saisons; imi-
tation libre de Thompson.*

ÉLOGE DE LA VIE CHAMPÊTRÉ.

AH! s'il savoit connoître son bonheur,
Qu'il couleroit des jours purs & tranquilles,

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Celui qui, loin du tumulte des villes,
Peut du printems savourer la douceur,
Et, cultivant des campagnes fertiles,
Fouler en paix le sentier du bonheur !
Il n'aime point la demeure opulente
Où la bassesse encense des Tyrans :
Jamais sa porte, ouverte aux indigens,
Ne voit ramper cette foule impudente,
Que la fortune attache au sort des Grands.
Il ne veut point d'une robe éclatante,
Où le soleil réfléchit tous ses feux :
La pourpre & l'or n'offrent rien qui le tente,
Et leur éclat ne flatte point ses vœux.
Qu'a-t-il besoin d'une table excellente
Que les deux mers ont couverte à grands frais,
Lorsqu'un repas frugal & sans apprêts,
Peut assouvir la faim qui le tourmente ?
Jamais sa coupe écumeuse & fumante,
En pétillant, n'irrite les desirs ;
Mais le travail rend sa faim plus piquante,
Et l'appétit ajoute à ses plaisirs.
Dans l'édredon, plongé par la mollesse,
Qu'un autre habite un lit voluptueux,
Et qu'absorbé dans un oubli honteux,
Il s'abandonne à l'ignoble paresse ;
Dès que l'aurore entrouvre son palais,
Il vole au champ, plein d'une douce ivresse,

Et du matin recueille les bienfaits.
Loin des honneurs que cherche le vulgaire,
Content de peu, dans son humble chaumière,
Il voit régner l'abondance & la paix.
Qui des grandeurs, éclatantes chimères,
Sait, mieux que lui, connoître le néant?
Plein de mépris pour ces feux éphémères,
Il est humain, c'est plus que d'être grand.
A pleines mains sur l'honnête indigence,
Il verse l'or qu'il doit à ses travaux;
Souvent il vole au-devant de ses maux,
Et dans son cœur trouve sa récompense.
Le doux printems le comble de faveurs;
L'été répond aux peines qu'il se donne;
Il voit mûrir les trésors de l'automne,
Et l'hiver même a pour lui des douceurs.
Tout lui sourit : ses génisses fécondes
Errent au loïn dans des vallons rians,
Et ses troupeaux, par leurs mugissemens,
Font retentir les cavernes profondes
Des monts voisins qui couronnent ses champs.
Il n'apperçoit que des bocages sombres,
Des lacs brillans & de rians côreaux;
Il ne s'assied que sous d'épaisses ombres,
Où l'on entend le champ de mille oiseaux.
Dans sa retraite habitent l'innocence,
Le doux repos, la paix & la santé :

A iv

8 MERCURE DE FRANCE.

A ses plaisirs il unit la décence,
Et la noblesse à la simplicité.

Qu'expatriés sur une aride plage,
Des insensés, dans l'excès de leur rage,
Pour s'enrichir osent franchir les mers,
Et qu'au mépris des vents & de l'orage,

La soif de l'or aveugle leur courage,
Et les entraîne au bout de l'Univers;

Que, dédaignant le sol de sa Patrie,
L'Artiste au loin aille porter ses pas,

Et, sans remords, en de nouveaux climats,
Vendre à l'encan sa perfide industrie;

Qu'aux champs de Mars un vainqueur inhumain
Mette ses soins & sa gloire à détruire,

Et qu'au milieu des débris d'un Empire,
Il reste sourd aux cris de l'orphelin;

Que, parcourant une ville ennemie,
Le fer en main & l'œil étincelant,

Il s'abandonne au gré de sa furie,
Et, sans pitié, verse des flots de sang;

Qu'un autre excite une troupe effrénée,
La porte au crime ou lui donne des fers;

Qu'il laisse agir sa rage forcenée,
Et, pour régner, qu'il trouble l'Univers;

Qu'un autre enfin se voue à la bassesse,
Et qu'ébloui de la pompe des Cours,

Dans l'esclavage il passe ses beaux jours.

Ou bien s'élève à force de souplesse :
 Libre de soins, de desirs & de vœux,
 L'Agriculteur jouit avec usure,
 De tous les biens qu'il doit à la nature ;
 Vit sans éclat & fait l'art d'être heureux.
 La mort des Rois, les horreurs de la guerre,
 N'altèrent point le repos de son cœur.
 Soumis aux loix, qu'il aime & qu'il révère,
 Il vit en sage, & trouve le bonheur
 Où les mortels ont placé la misère.
 De la nature il connoît tout le prix,
 Dans son éclat il la voit, il l'admire ;
 La volupté sur ses lèvres respire ;
 Et les baisers qu'il vole à son Iris
 Le flattent plus que l'éclat d'un Empire.
 Quand le printemps voit renaître les fleurs,
 De ses baisers réchauffant la nature,
 Quand le zéphir, dans les airs qu'il épure,
 Vient disperser leurs parfums enchanteurs,
 Dès le matin il parcourt ses prairies,
 Et les ruisseaux qui coupent ses vallons :
 Là, s'égarant sur leurs rives fleuries,
 Des dons de Flore il fait d'amples moissons.
 Pendant l'été, de solides ouvrages
 De tems en tems occupent ses loisirs ;
 Ou bien, couché sous de rians ombrages,
 Le tendre Amour préside à ses plaisirs.

10 MERCURE DE FRANCE.

Et l'amitié, comblant tous ses desirs,
 Loin de son toit écarte les orages.
 Lorsque l'automne a mûri les côteaux,
 Et ses vergers rempli son espérance,
 Dans ses celliers il conduit l'abondance,
 Et dans l'hiver il se livre au repos.
 L'art d'être heureux est le secret du sage ;
 Jamais, jamais les chagrins & l'ennui
 N'ont habité son paisible hermitage :
 Les frimats même ont des attraits pour lui.
 L'âpre gelée & les vents intraitables
 De la Nature entretiennent son cœur :
 Les cieus, semés de mondes innombrables,
 Versent sur lui le calme bienfaiteur.
 De vrais amis, sa compagne, un bon livre,
 Lui font couler d'agréables momens :
 A tous ses goûts sans remords il se livre,
 Car la vertu préside à ses penchans.
 La vérité, d'une céleste flamme,
 Vient embraser & guider son esprit :
 Ce feu divin pénètre dans son ame,
 La porte au bien, l'éclaire & l'agrandit.
 Dans ses travaux, tout lui plaît, l'intéresse ;
 Il sent l'amour & connoît l'amitié ;
 Les soins touchans des fruits de sa tendresse,
 Et les baisers de sa digne moitié,
 Plongent ses sens dans la plus douce ivresse.

- Il est aussi l'ami de ses enfans :
Lorsqu'il se mêle à leurs jeux innocens ,
Il les instruit , & son expérience ,
Vers la vertu guide leurs pas naissans .
Les jours de fête , il excite à la danse ,
Et de la troupe il anime les chants .
Son humeur , douce & vive sans folie ,
A tout le monde inspire la gaieté :
Le vrai bonheur & la philosophie
N'affectent point le dehors emprunté
Du pédantisme & de l'afféterie .
Heureux état ! jours brillans & sereins !
Jamais , hélas ! de coupables humains
De vos douceurs n'ont bien connu les charmes !
Ainsi jadis , sans trouble & sans alarmes ,
De l'homme heureux s'écouloient les destins ,
Quand l'Eternel , descendant de son trône ,
Abandonnoit l'éclat qui l'environne ,
Pour embellir l'ouvrage de ses mains .

- Tout est marqué du sceau de ta puissance :
Daigne , ô Nature ! à mon œil scrutateur ,
De tes secrets livrer la connoissance ,
Et m'élever à ton sublime Auteur .
Pour mesurer & fixer l'atmosphère ,
Transporte-moi jusqu'au plus haut des cieus :
Sans se heurter , parcourant leur carrière ,

A 9 j

12 MERCURE DE FRANCE.

Sur l'horifon des globes radieux
Versent l'éclat de leur douce lumière,
Dévoile-moi leurs loix, leurs mouvemens;
Ouvre à mes yeux le redoutable abyfme;
Découvre-moi la ftructure fublime
De ces caveaux ténébreux & bruians,
Dont les fommets des monts forment la cime.
Daigne éclairer mon efprit curieux,
Et dans mon fein fais luire une étincelle
Du feu facré que difpensent les Dieux:
Le tems qui fuit & qui fe renouvelle,
N'épuife point ce flambeau précieux.
Que dis je, hélas! fi mes forces trop vaines,
Mettoient mon zèle & ma verve en défaut,
Et fi mon fang, pareffeux dans mes veines,
Me défendoit de prendre un vol fi haut,
Souffre du moins, s'il faut vivre fans gloire,
Que je me livre aux charmes du repos;
Et, qu'ignoré des Filles de Mémoire,
Je goûte en paix le fruit de mes travaux:
Que contré moi l'infatigable envie
Distille en vain fes funeftes poifons,
Et qu'au milieu du tribut des faifons,
L'amitié veille au bonheur de ma vie!

Par M. Willemain & Abancourti.

L A B E A U T É.

Imitation libre d'une Ode d'Anacréon.

LA Nature a donné des cornes au taureau,
 Au lion des dents redoutables,
 Un bois au cerf, des ailes à l'oiseau,
 Au cou fier belliqueux des pieds infatigables;
 L'homme eut tous ces talens dont la société
 Tire de jour en jour un nouvel avantage :
 Il ne resta que la beauté;
 Le sexe, en l'obtenant, obtint tout en partage.

Par le même.

*DISCOURS de Pluton à Proserpine ;
 Imitation du II^e Livre de l'Enlèvement
 de Proserpine, Poëme Latin de Clau-
 dien..*

PROSERPINE, chassez ce chagrin qui vous
 ronge,
 Et ces vaines frayeurs où votre ame se plonge.
 Un sceptre vous flattoit, j'en possède un plus beau,

14 MERCURE DE FRANCE.

Daignez d'un digne hymen allumer le flambeau ;
C'est le pur sang des Dieux qui coule dant mes
veines ;

D'un des fils de Saturne , ah ! soulagez les peines :

N'ayez aucuns regrets de la clarté des cieus ,

Bientôt un jour plus pur va briller à vos yeux.

Mon Empire n'est pas un séjour si sauvage ,

L'on y voit des Beautés à moi seul en partage ;

Des globes lumineux y promènent leur cours ,

Et l'Elysée enfin offre les plus beaux jours.

De cet heureux asyle ignorez vous les charmes ?

C'est le séjour des ris & non celui des larmes :

Sous un ciel sans nuage , un peuple de Héros

Y jouït du doux prix de ses nobles travaux.

Dans ces champs fortunés , oui , l'âge d'or préside ;

Sur la terre il parut ; là , toujours il réside.

Vous pourrez y fouler encor des gazons verts ,

Qu'un printems éternel garantit des hivers.

Les zéphirs les plus doux , la plus riante aurore ,

Y font naître des fleurs que l'Henna voit éclore...

Vous pleurez... Oui, des fleurs, plus belles mille fois

Que celles qu'en Henna moissonnoient vos beaux

doigts.

Cet arbre précieux , dont la riche verdure

Gache les meilleurs dons qu'ait produits la Nature,

Cet arbre & ses rameaux , courbés par des fruits

d'or ,

Vous seront consacrés ; c'est à vous ce trésor.

Possédez ces préfens du plus heureux automne,
Et songez que c'est moi, du moins, qui vous les
donne.

Mais ce n'est rien encor, & tous les animaux,
Qui planent dans les airs ou nagent dans les flots,
Qui franchissent les monts ou parcourent les
plaines,

Tous, depuis l'humble ver jusqu'aux vastes ba-
leines,

A la lune soumis reconnoîtront vos loix;

De votre époux enfin vous aurez tous les droits.

Vous verrez devant vous paroître les Monarques,

De leurs titres passés n'ayant aucunes marques,

Confondus dans la foule & pressés sans respect,

Par ce même indigent que glaçoit leur aspect.

Le trépas n'admet plus aucunes différences;

Ou, s'il en est encor, c'est dans les consciences.

Récompensez les bons, condamnez les méchans;

Pour connoître leur crime ordonnez des tourmens;

Que les ombres par vous, tristes ou fortunées,

Puissent dans vos yeux seuls lire leurs destinées.

Oui, je vous soumets tout, les Parques, le Léthé:

Que le sort pour arrêt ait votre volonté.

Par M. le Méteyer.



ÉPITRE à M. l'Abbé DE B...

DANS la retraite profonde
 Ou vous vivez retiré,
 Je vous croyois mort au monde
 Où vous étiez adoré.
 Hélas! disois-je en moi-même,,
 Ce charmant Abbé que j'aime,
 Trop convaincu du néant
 Des objets que le vulgaire
 Imbécillement révère,
 A brisé le joug pesant
 Qui l'attachoit à la terre,
 Et va dans un Séminaire
 Plâindre & braver nos erreurs.
 L'amitié versoit des pleurs :
 Mais votre lettre charmante
 A dissipé ses terreurs,
 Et l'espérance mourante
 Renâit du sein des douleurs.
 Jamais le divin Socrate,
 Ni son écolier Platon,
 Ne donnèrent meilleur ton,
 Tournure plus délicate,
 A l'instructive leçon.

Qui nous corrige & nous flatte.
Dieu garde tout bon Chrétien
D'un ennuyeux Moraliste,
Qui prêchant mal, pour mon bien,
Discute, analyse, insiste;
L'esprit dort, le cœur résiste,
Et l'Auteur ne prouve rien.
Mais, d'une image riante,
Embellir la vérité,
Sans qu'un éclat emprunté,
La rendant plus séduisante,
En altère la beauté :
Instruire à la fois & plaire,
Ami, voilà le mystère,
Et vous l'avez pénétré.
Votre élégante missive
Peint bien l'état de mon cœur.
Je cours après le bonheur,
Il n'est point sur cette rive :
Dans sa course fugitive,
Il trace un chemin trompeur,
Où l'espoir, foible & timide,
Marche conduit par l'erreur.
Sur les traces de ce guide
On s'empresse avec ardeur ;
On croit l'atteindre... il s'envole,
Ne laissant que la douleur
D'une poursuite frivole.

Occupez votre loisir
 A charmer ma solitude :
 Des fruits d'une aimable étude
 Faites-moi souvent jouïr.
 Tempérez l'humeur sauvage
 D'Épictète & de Zénon,
 Par le riant badinage
 D'Horace & d'Anacréon.
 Que la sévère raison
 Pour quelques instans s'oublie ;
 Sans quelques grains de folie
 Elle seroit un poison.

*Par M. Farteron, Contrôleur Ambulant
 des Domaines du Roi.*

AGATHE ou le Triomphe de l'Amour.

Anecdote Française.

A GATHE faisoit l'ornement de la ville
 qui l'avoit vue naître. Sa beauté, les
 qualités de son cœur lui attiroient les
 regards & l'estime de tout le monde.
 Dieux ! avec quelle modestie elle les sou-
 tenoit ! La candeur brilloit sur son front.
 Point de ces grâces affectées que nos co-

quettes mettent en usage, qui défigurent la nature , en voulant la surpasser. Agathe n'avoit rien de recherché dans sa parure ; décente dans toutes ses manières & dans toutes ses attitudes , elle étoit le modèle que les mères propofoient à leurs filles. Agathe ne cherchoit que la compagnie des personnes dans la conversation desquelles elle pût s'instruire ; elle ne préféroit jamais des propos frivoles à un entretien sérieux ; ennemie des tête-à-tête , où , dans l'embrasure d'une croisée , deux jeunes personnes se font des confidences minutieuses. Enfin , fuyant la médifance & les médifantes, Agathe étoit le fujet de tous les éloges , & forçoit ses compagnes à laisser éclater à travers le voile de la jalousie , l'hommage que ses vertus avoient le pouvoir d'exiger même des cœurs les plus indifférens.

Agathe entroit dans sa dix-huitième année. Plusieurs partis considérables se mirent sur les rangs , & disputèrent la possession de cette aimable personne. Sa fortune n'étoit pas grande ; elle avoit reçu une solide éducation , c'étoit sa plus riche dot. Son père ayant fait des pertes excessives , par des banqueroutes multipliées qu'il avoit effuyées , s'étoit vu

dans la triste nécessité de solliciter un emploi dans les fermes. Agathe plaisoit, & plaisoit sans bien; c'étoit en avoir beaucoup de la posséder.

De tous ses adorateurs, un jeune Rouannois avoit eu la préférence. Agathe n'avoit pu être sensible aux qualités de Prosper, qui, à une douceur parfaite de caractère, à une figure agréable, à une taille avantageuse, joignoit encore l'esprit & une fortune honnête. Les articles du mariage étoient sur le point d'être arrêtés. Prosper touchoit au moment de son bonheur. Un jeune Seigneur arrive, voit Agathe, est épris de ses charmes, & veut l'épouser. Il vole chez Doman qu'il trouve assis entre sa fille & son amant. L'aspect de ce dernier, qui tenoit une des mains d'Agathe, & la serroit tendrement dans la sienne, irrite la passion du Marquis; il ne voit dans Prosper qu'un odieux rival. Né d'un sang illustre, il croit que tout doit plier devant lui. Cependant il cache son dépit; il se compose un visage tranquille; il salue respectueusement Agathe & son père, auquel il demande un entretien secret. Doman passe dans un appartement voisin avec le Marquis, jaloux de laisser

Prosper seul avec l'objet de ses desirs.

Le Marquis débute par faire à Doman le récit de ses ayeux, de sa fortune, de son crédit ; il finit par peindre l'amour qu'il a pour Agathe, & l'envie qu'il a de la rendre heureuse. Doman ébloui demande du temps pour réfléchir. Il avoue au Marquis que le^e jeune homme qu'il a vu dans la chambre précédente, doit épouser sa fille dans huit jours, que les articles sont dressés, & qu'ils doivent être arrêtés le soir même. Le Marquis soupire, presse, conjure & se retire.

Doman annonce à Prosper, que le Seigneur qui sort est amoureux de sa fille, & qu'il a demandé sa main. La foudre seroit tombée aux pieds de Prosper, qu'il n'auroit pas été faisi d'une telle frayeur. Le discours de Doman le priva de l'usage de ses sens ; revenu à lui, il fixa des yeux remplis d'amour, de crainte & d'espoir sur la sensible Agathe. Il espéroit que sa bouche s'ouvreroit pour le rassurer : elle ne répondit rien. Ce silence acheva d'accabler Prosper, qui rassembla ses forces, & dit à Doman : « Monsieur, satisfaites votre
» ambition : le Marquis jouit d'une for-
» tune immense, & je n'ai qu'un cœur.
» Fasse le ciel qu'Agathe soit aussi heu-

22 MERCURE DE FRANCE.

» reufe qu'elle mérite de l'être ». Agathe n'eut pu tenir à ces mots ; ses beaux yeux se remplirent de larmes , & Prosper eut dans son malheur, la consolation de voir que son amante n'étoit pas insensible à ses peines.

Doman, seul avec sa fille , lui fit part des propositions du Marquis , & lui demanda si elle l'épouserait volontiers.

» Un père, dit Agathe, est l'organe dont
» le ciel se sert pour nous faire connoître
» ses volontés ; y résister , c'est troubler
» l'ordre de la Providence. Vous m'aimez , il me suffit : vous aurez soin
» de mon bonheur ». Doman surpris , interdit : = Eh ! ma fille , que deviendra Prosper ? = « Je l'aimois , il est vrai ,
» vous me l'aviez permis..... Vous n'y consentez plus.... Il n'a plus droit qu'à
» mon estime : ne soyez point inquiet de son sort ; qui ne connoît ses vertus ?
» Fasse le ciel qu'il trouve une femme
» digne de lui. Avez-vous fait attention ,
» mon père , aux dernières paroles qu'il a proférées en sortant : *le Marquis est riche , & je n'ai qu'un cœur. Hélas !* quelques vertus ne décorent pas ce cœur pur ,
» ce cœur tendre que je possédois & que je possède peut-être encore ! où est le

» jeune homme dont la conduite soit
 » aussi irréprochable?... Que dis-je?...
 » Je m'égare!... Ah! mon père, par-
 » donnez, c'est le dernier cri de l'amour
 » aux abois. Le Marquis a des richesses...
 » mais, font-elles le bonheur? »

Doman touché du discours de sa fille, alla lui-même remercier le Marquis, ramena Prosper aux pieds d'Agathe, qu'il ne quitta que pour aller à l'Autel, ratifier des sermens que ces deux cœurs ne défavoueront jamais.

*Par M. l'Ange fils, à Mortagne, au
 Perche.*

V E R S

*A M. le Comte DE FALCKENSTEIN,
 à son passage à Toulouse.*

Vous prétendez envain prolonger notre erreur;
 Tout décèle un secret dont vous n'êtes plus maître;
 Ce modeste appareil nous cache l'Empereur,
 Mais vos bienfaits le font connaître.



CONTE imité du Latin de la Monnoye.

UN fameux Pape un jour permit aux Allemands,
 Qui l'avoient bien servi dans plus d'une entreprise,
 De choisir dans les dons que peut faire l'Eglise ;
 Il ne s'attendoit pas qu'ils seroient si gourmands.

Saint Martin est pour eux le Saint le plus illustre ;
 Et voulant à sa fête ajouter plus de lustre ,
 Ils demandent qu'en gras le jour soit célébré ,
 Quand même à l'abstinence il seroit consacré.

L'embarras du Saint Père est facile à comprendre :
 Refuser , c'est d'un Peuple irriter les esprits ;
 Accorder , des Dévots c'est exciter les cris ;
 Entre ces deux écueils quel chemin peut-il prendre ?

Dans la perplexité l'esprit se montre à fond ;
 Le Pontife étoit fin , c'étoit Jules Second ;
 Il appointe en ces mots l'importune requête :
Permis de manger gras ; mais sans boire de vin.

La clause aux Supplians parut si malhonnête ,
 Que chacun , en jurant , promit à Saint Martin
 De ne jamais chommer si sottement sa fête.

A

A D A P H N É.

Idylle imitée de Gesner, Poète Allemand.

A LA VERTU j'ai consacré ma lyre,
 Et non à célébrer ces farouches Guerriers,
 Que toujours la fureur inspire,
 Et qui portent la mort dans le sein d'un Empire
 Pour moissonner de stériles lauriers.
 Le bruit flatteur d'une onde pure
 M'attire sur les bords rians,
 Et ma Muse, à son doux murmure,
 Joint souvent ses tendres accens.
 Tantôt, me reposant à l'ombre,
 J'aime à suivre de l'œil le courant des ruisseaux,
 Et tantôt m'égarant dans un dédale sombre,
 Pour toi, belle Daphné, je fais des vers nouveaux.
 Pour toi, Daphné, car ton ame innocente
 Est toujours serine & riante
 Comme les jours d'un beau printems,
 C'est pour toi que ma Muse chante,
 Daigne sourire à ses accens.

Autour de ta taille légère,
 En boucles d'or voltigent tes cheveux,

B

26 MERCURE DE FRANCE.

Sur ton beau sein les plaisirs & les jeux
Fixent leur heureux sanctuaire,
Et ta gaieté, qu'aucun chagrin n'altère,
Anime l'éclat de tes yeux.
Depuis ce jour où ta bouche vermeille,
Belle Daphné, m'appela ton Amant,
Où ce *je t'aime*, mot charmant,
Vint retentir à mon oreille ;
Un doux transport vient toujours me saisir,
Comme un instant s'écoulaient mes années,
Et je ne vois dans l'avenir
Que d'agréables destinées
Et qu'une source de plaisir.
Puissent ces chansons naïves,
Que ma Muse a si souvent
Entendu répéter aux Bergères craintives,
T'amuser, te plaire un moment.
Tantôt elle parcourt un berceau solitaire,
Que le seul rossignol trouble par ses accens,
Et souvent elle joint la douceur de ses chants
A ceux d'une Nymphe légère,
Qui, sur sa couche de fougère,
Réveille les échos assoupis dans les champs.
Souvent l'Amour, au bord d'une onde pure,
La surprend à chanter, à bénir ses faveurs ;
Il entrelace alors sa chevelure
De jasmin, de myrthe & de fleurs.
Pour mes vers, ô Daphné ! je ne veux d'autre gloire

Que d'être assis à tes côtés,
 Et que de voir, sur les miens arrêtés,
 Tes yeux m'annoncer ma victoire.

*Par M. l'Abbé Aillaud, de Montauban,
 Abonné au Mercure.*

*VERS présentés à MONSIEUR, à son
 entrée en Provence.*

LE voilà ce beau ciel que l'on peint sans nuage,
 Ces plaines, ces côteaux, couronnés d'orangers,
 Cet éternel printems, ce peuple de Bergers,
 Aux sons du tambourin folâtrant sous l'ombrage!
 D'un regard bienfaisant parcourez ce rivage;
 Ces lieux, jeune Héros, qu'on dit si fortunés,
 Ne ressemblent à cette image
 Qu'au moment que vous y venez.
 Mais la peinture fabuleuse
 De ces bois parfumés, de ce séjour charmant,
 Où tout tient du désir & de l'enchantement,
 Vous a peint la Provence encor moins heureuse
 Qu'elle ne l'est en vous voyant.

Par M. d'Hermitte Maillanne.

LES ADIEUX A VALENCIENNES.

. . . Tantùm alias inter caput extulit urbes,
Quantùm lenta solent inter viburna cupressi.

VIRG. Egl. I.

ORIVES de l'Escaut! ô campagnes fertiles,
Que Cérés enrichit de ses présens utiles!
Agréable vallon, délices du printems,
A l'oiseau de Vénus¹ consacré de tout tems!
Du cygne radieux la demeure ancienne,
Toi que j'aimai toujours, ô doux nom! Valen-
cienne!

Si tu veux, malgré moi, disparoître à mes yeux,
Que ma Muse du moins te fasse ses adieux,

De superbes remparts, des portes redoutables,
Semblent te mettre au rang des Villes imprenables:
Défendus par tes tours, gardés par des Héros,
Tes Citoyens heureux demeurent en repos.

¹ Valenciennes étoit autrefois la vallée des cygnes: il est probable que c'est-là l'étymologie de son nom. On voit encore de ces beaux oiseaux dans les fossés de la Ville. Les armes de cette Capitale du Hainault François, ont pour supports deux cygnes.

Un Monarque jadis chez toi , par préférence ,
 Vint tenir ¹ des Etats la noble conférence :
 Sur un Trône éclatant , des Grands environné,
 Son front , d'un diadème y parut couronné.
 C'est par cette faveur & ce choix honorable ,
 Que le sceptre François te sera vénérable ;
 S'agit-il de montrer ton zèle généreux ?
 Pour toi rien n'est pénible & rien n'est onéreux.

De Louis triomphant ² le monument illustre ,
 A ta gloire immortelle ajoute un nouveau lustre :
 Admirez , Citoyens ; c'est le meilleur des Rois ,
 Qui dicte à ses enfans les plus aimables loix.

Tes Temples embellis ³, ornés par la décence ,
 Sont de ta piété le gage & l'assurance.

O que j'aime à te voir en ce jour solennel ,

¹ L'Assemblée des Etats du Royaume , tenue à Valenciennes sous Clovis III , l'an 693. Hist. de France , Velly, Tome I.

² La statue de Louis XV , érigée sur la Place , comble de gloire les généreux Habitans de cette Ville. C'est l'éloge de leurs sentimens patriotiques , & de leur attachement inviolable pour l'auguste Maison qui règne sur la France. *

³ On vient de faire à plusieurs Eglises des réparations & des embellissemens considérables.

30 MERCURE DE FRANCE.

Que ta religion ¹ consacre à l'Eternel,
Cù sur des chars pompeux ta brillante jeunesse
Annonce par ses chants la plus vive allégresse ;
Et promenant au lo n son triomphe flateur,
Charme par ses attraits les yeux du spectateur!

Ce don délicieux, ce sublime avantage,
La beauté fut toujours ton élégant partage.
Que ne puis je en mes vers vous chanter digne-
ment,
Nymphes, de ces beaux lieux la gloire & l'orne-
ment !

Oui, sans rien emprunter d'une vaine parure,
Vous devez l'art de plaire aux mains de la nature :
Les ris sont vos atours, la candeur suit vos pas,
Et rehausse l'éclat de vos divins appas.

Ton Peuple me ravit... Doux, affable, sincère,
Sensible, complaisant... quel heureux caractère !
Iris ², par son esprit & sa naïveté,
Répand mille agrémens sur la société.

¹ Selon une tradition du Pays, la Ville de Valenciennes fut préservée de la peste par une protection marquée de la Sainte-Vierge, l'an 1008. Pour reconnoître ce bienfait signalé, on fait tous les ans une procession solennelle, le 8 de Septembre.

² Madame ***.

Voyez-vous sous ce toit ¹ briller la politesse,
 Les graces, la douceur & la délicatesse ?
 Hylas ², l'aimable Hylas, honnête & caressant,
 Est de tous les humains le plus intéressant ;
 A la loi de son Dieu s'il veut être fidèle,
 Des mœurs de l'âge d'or il sera le modèle.
 Qui ne connoît Cloris ³, ses vertus, sa bonté ?
 Dorilas ⁴ est charmant, tant il a de gaieté.

Fortunés Habitans d'un séjour admirable,
 Jouissez d'un bonheur & solide & durable :
 Favorisés du ciel, au comble de vos vœux,
 Puissiez-vous dans la paix vivre toujours heureux !
 Enchanté du plaisir d'avoir pu vous connaître,
 Je pars & vais revoir les champs qui m'ont vu
 naître.

Adieu, chère Valenciennne ; ô tendre souvenir !
 Sans cesse à mon esprit puissés tu revenir !

¹ La Famille de M***.

² M. ***.

³ Madame ***.

⁴ M. le Baron de ***.

Par M. Cuquemelle de Gonssin.



B iv

ÉPITRE A LUBIN.

LUBIN, votre aimable Maîtresse
 N'est pas faite pour les refus;
 Mais, tout franc, votre gentillesse
 N'est pas ce que j'aime le plus.
 Comment veut-elle que je chante
 Un objet dont je suis jaloux ?
 Pour tout le monde elle est charmante,
 Elle n'est tendre que pour vous.

Vous avez la taille mignonne,
 Le poil aussi blanc que du lait;
 Minois fin, petit nez bien fait,
 Et des yeux comme une personne;
 Dans vos manières vous montrez
 Tant, tant d'esprit que c'est merveille;
 Et même on se dit à l'oreille
 Qu'un beau matin vous parlerez,
 Dieu fait tout ce que vous direz!
 Mais est-il une de vos graces
 Dont la sensible P...
 Par ses éloges chaque jour
 N'exalte jusqu'aux moindres traces?
 Tous les petits noms vont leur train.
 N'êtes-vous pas le beau Lubin,

Le Roi des Indes, l'Amour même?
 Que fais-je encore?... *Mon lapin,*
Mon petit homme, toi que j'aime?
 Et cætera, & cætera,
 Et des baisers sur tout cela.
 Est-il plaisant de voir sans cesse
 Prodiguer pour un petit chien,
 Ces doux baisers dont la tendresse
 Charmeroit un pauvre chrétien?

Lubin, tu vois que la rancune
 M'avoit un peu donné d'humeur;
 Mais j'ai vu ton bon petit cœur;
 Tu m'as léché vingt fois pour une,
 Tandis qu'on grondoit ton Rimeur.
 Va, je pardonne à ta fortune,
 Tu n'es pas fier dans la faveur.
 Puissé-je un jour à mon adresse
 Devoir un sort pareil au tien!
 Je ne demande à ta Maîtresse
 Que de me traiter comme un chien.

Par M. de J...

*Nota. M. de J... est l'Auteur de la Pièce sur
 le Wisch, & du Conte de l'Espagneul.*



Bv

LES AMOURS DE LYCIDAS ET DE MÉLIZE.

Conte Anacréontique.

SUR les bords solitaires du tranquille Euphrate, est un vallon paisible, entouré de tous côtés, de montagnes inaccessibles ; c'est là que des habitans fortunés, jouissent depuis plusieurs siècles, de tous les avantages de l'âge d'or. Contens chacun de l'héritage de leurs ancêtres, ils ont sçu bannir de leurs retraites la cruelle ambition & tous les maux qui marchent à sa suite : une paix éternelle règne parmi eux ; & comme ils se passent facilement du reste des hommes, ils se consolent aisément de n'en être pas connus. L'heureuse abondance régna de tout temps chez eux, & les comble encore de ses faveurs. Ne connoissant que les passions douces, comme l'amitié fraternelle, l'amour de la Patrie, l'attachement inviolable à leurs femmes & à leurs enfans, un amour tendre qui les unit avant les liens sacrés de l'hymen ; ils coulent dans des plaisirs innocens, des jours longs & heureux.

C'est dans cette aimable solitude, où deux amans fortunés jouissoient de tout le bonheur de s'aimer, & attendoient l'heureux instant où leurs parens, qui éprouvoient leur constance, voudroient les unir par des liens éternels. Ils étoient tous les deux du même âge, une même humeur, un même caractère; des inclinations semblables les avoient unis depuis leur berceau; le jeune amant s'appeloit Lycidas, & avoit reçu de la nature tous les avantages de son sexe: une taille majestueuse, un regard serain & gracieux, une aimable candeur peinte dans ses yeux; une vigueur & un courage mâle; des mœurs douces, ornées d'une politesse rustique. Pour Mélize (c'étoit le nom de la jeune amante), elle réunissoit en sa personne tous les agrémens des autres Bergères; des yeux noirs & bien fendus; une petite bouche; des joues colorées; un air vif, mais modeste; des manières enjouées, mais simples; en un mot, faits l'un pour l'autre, ils possédoient tout ce qui peut attacher deux cœurs pour toujours. Ils gardoient tous les jours leurs troupeaux sur le bord du fleuve transparent. Là, Lycidas assis au pied d'un chêne à côté de la belle Mélize, accompagnoit

de sa lyre champêtre , cette jeune Bergère qui chantoit tantôt les charmes de la vertu , tantôt la douceur de leur amour , tantôt le retour du Printemps & la beauté de la campagne couverte de fleurs ; tant que Mélise chantoit , son amant hors de lui-même , ne tiroit pas ses yeux de dessus sa bouche : chaque mouvement de ses lèvres causoit une nouvelle agitation à son cœur : il respiroit à peine ; quelquefois même se laissant emporter à la violence de son amour , il quittoit sa lyre ; & , serrant entre ses bras son amante qu'il adore , il étoit prêt à laisser son ame sur des lèvres qui peignent si bien tout ce qu'il sent : Mélise couverte d'une noble rougeur , recevoit ses caresses , lui sourioit tendrement , & lui juroit de l'aimer toujours ; puis se débarrassant d'entre ses bras , elle lui redonnoit sa lyre & elle continuoit à chanter. Ils passaient ainsi les journées entières ; & le soleil qui étoit témoin en naissant , de leurs premiers transports , éclaircit à peine de ses rayons affoiblis leur retraite au hameau.

L'heureux jour arriva enfin , où les Pères des deux jeunes amans voulurent couronner leur flamme constante. A la pointe d'un beau jour du Printemps , les

oiseaux commençoient à saluer de leur tendre ramage l'Auteur de la nature ; la campagne encore humide , couverte de fleurs & de gazon , rendoit un éclat qui enchantoit les yeux ; lorsque Licidas & Mélise se tenant par la main , sortirent du hameau couronnés de fleurs. On auroit pris Licidas pour le Dieu Pan , & Mélise pour Diane ; ils étoient suivis d'une troupe de jeunes Bergers & de jeunes Bergères qui chantoient en chœur les douceurs de l'hymenée & les charmes d'un amour constant , qui alloit être récompensé ; ensuite venoient tous les parens des deux jeunes amans.

On arrive dans une vaste prairie , ombragée de peupliers fort élevés ; ils étoient arrosés par un nombre de petits canaux , dont l'eau plus claire que le crystal , couloit en murmurant sur un sable doré. Alors le père de Lycidas & celui de Melise , en habit de cérémonie , égorgent sur un Autel de gazon qui avoit été dressé , une brebis plus blanche que la neige ; & prenant ensuite une guirlande de fleurs , ils en entourent les deux jeunes époux qui tenoient leurs mains innocentes sur l'Autel. On fait des libations du sang de la victime , on verse de grandes

38 MERCURE DE FRANCE.

coupes de vin & de lait sur ses entrailles encore palpitantes ; & pendant la cérémonie , les airs ne retentissoient que du ramage des oiseaux , mêlés au concert des flûtes & des hautbois.

Après le sacrifice , un repas champêtre , apprêté sans délicatesse , est servi aux époux & aux convives : on n'y voit que des viandes ordinaires , des fruits de la saison , du lait & d'autres mets rustiques ; la gaieté règne dans le repas , & l'appétit en fait le seul assaisonnement. Le jour se passe dans des divertissemens innocens , & la nuit qui les sépare n'arrive que pour unir les deux époux par des liens indissolubles.

Par M. Attenoux.

Sur le Buste de M. DE VOLTAIRE.

Ce beau marbre , enfant de la terre ,
Est tiré du sacré vallon ;
On en tailla le buste de Voltaire ,
Et le génie en fit un Apollon.

Par Madame Guibert.

*VERS faits à M. le Bailli DE BAR ,
ancien Général des Galères de la Reli-
gion , à son passage à Marseille, au
mois de Septembre dernier, pour aller à
Malte.*

J'AI deux fois sur ces bords heureux,
Savouré le bonheur suprême,
De retrouver la bonté même
Dans un Héros chéri des Dieux ;
Le tems ne change point une ame
Que le ciel se plut à former,
Toujours même vertu l'enflamme,
Et la vertu fait tout charmer.
J'ai vu ce Seigneur magnanime
Ranger sous ses loix tous les cœurs,
Et d'une troupe de Vainqueurs,
Emporter l'amour & l'estime.

J'ai vu Matelots & Soldats
A l'envi chanter ses louanges,
Et ces lions dans les combats,
Dans sa galère être des anges:
Ardent à prévenir les vœux
D'un Héros, son Dieu tutélaire,

Le Soldat ne se croit heureux
 Qu'autant qu'il est sûr de lui plaire.
 Toujours prêt au premier signal
 A détruire une race impie,
 Il auroit subjugué l'Asie
 Sous les pas d'un tel Général ;
 Par-tout où le destin propice
 Offrit à mes yeux ce Guerrier,
 J'ai vu l'honneur & la justice
 Sur son front ceindre le laurier.

Par M. de Rosemberg.

I M P R O M P T U

*A une Demoiselle regardant les trois
 Grâces de Rubens dans la Galerie du
 Luxembourg.*

NULLE d'elles ne te ressemble,
 Et de toi cependant chacune a quelque trait ;
 Mais, Iris, voici le secret :
 Il faut les regarder ensemble,
 Toutes les trois font ton portrait.

Par M. G. Desmery.

 LE DISCIPLE D'HORACE.

Mecenas atavis edite regibus, &c. ODE I.

O MON illustre Protecteur !
 Le sang des Rois qui te donna naissance,
 D'un vain orgueil n'a point enflé ton cœur ;
 Et dans l'auguste bienfaisance,
 A l'exemple de Dieu plaçant tout ton bonheur,
 Tu daignes m'enhardir dans la liee épineuse,
 Où chancelant, foible & craintif,
 Je fixe le tems fugitif,
 Suivant le noble instinct d'une ame généreuse...
 Malgré les cris injurieux
 De ces hommes impérieux,
 Dont l'injuste & sombre manie
 Ne peut se déroger aux sons de l'harmonie,
 Et de qui le zèle odieux,
 Sous des dehors officieux,
 Blâmant ma poétique audace,
 Voudroient m'éloigner du Parnasse ;
 Comme si les vers gracieux,
 Qu'en moraliste ingénieux,
 Me dicte le divin Horace,
 Blessoient l'austérité de l'état que j'embrasse...

En dépit de tant d'envieux ,
 De tant d'esprits pernicieux ,
 Qui, dans leur cabale traîtresse ,
 Sont à me nuire industrieux ;
 De ces Docteurs sentencieux ,
 Qui, se riant de mon ivresse ,
 Me conseillent avec rudesse
 De réprimer un goût qu'ils trouvent vicieux ;
 De m'interdire sans foiblesse
 La poésie enchanteresse ,
 La poésie, ô ciel! cet objet précieux
 De mes transports délicieux...
 Sourd à cette vaine sagesse
 Qui m'insinue avec adresse ,
 Qu'un Profateur harmonieux
 Toujours passe en délicatesse ,
 En ornemens judicieux ,
 En beaux tours, en traits radieux ,
 En précision, en justesse ,
 Un Poète mélodieux...
 Bravant de l'ignare paresse
 Tous les discours fastidieux ,
 Dans les courts momens que me laisse
 Sur les écrits divins un travail sérieux ,
 Dont l'utilité m'intéresse ,
 Je cultive avec alégresse
 Mon penchant pour les vers, ce penchant glorieux,
 Charme flatteur de ma tendresse ..

Poëte, sans parler le langage des Dieux ;
Mais, avec plus de hardiesse,
Philosophe laborieux ,
Prémuni contre la critique ,
Contre la morgue satirique,
Et les propos calomnieux...
Contre le ton scientifique,
Et le jargon visigothique
Des Aristarques billieux ,
Ou des Pédans litigieux .
Contre l'accès misanthropique
De ces foux pestilentiens ,
De qui l'orgueil mélancolique ,
Comme un bien propre revendique
Tous les argumens capricieux
Semés dans les écrits d'un Auteur sophistique...
Contre la rage frénétique
De cet amas furieux ,
Dont l'organe séditieux
Impitoyablement s'applique
A répandre un venin caustique
Sur les sages silencieux...
Contre la subtile pratique ,
Les ressorts, la manœuvre inique
De ces Amis mystérieux ,
Au cœur perfide, à l'œil oblique ,
Aux parler doux & symétrique,

44 MERCURE DE FRANCE.

Qui, serpens artificieux ,
Affectant avec vous une humeur-sympathique ,
Dans les replis insidieux
De leur infâme politique ,
Se recourbent cent fois pour vous séduire mieux...
Contre ces cœurs capricieux ,
D'une trempe amphibologique ,
Aujourd'hui de leur flegme enfin victorieux ,
Brûlant d'une flamme emphatique ,
Ardens, empressés à vos yeux ;
Et demain, d'un froid léthargique ,
D'une indifférence apathique ,
Glacés, farouches, soucieux...
Contre l'emportement cynique ,
Et le sadotage comique
De ces vicillards minutieux ,
A cerveaux creux , à tête fanatique ,
Dont l'esprit , lisant dans les cieuz ,
D'une gravité prophétique
Annonce une chute tragique
A tout génie audacieux
Et noblement ambitieux ,
Que pour la gloire poétique ,
Des beaux cœurs cette idole antique ,
Entraîne un goût victorieux...
Contre ces jeunes factieux ,
Jaloux d'un succès qui les pique ,

Petits élèves spécieux
 De quelque rêveur Platonique,
 Adorateurs religieux
 De toute pièce Académique,
 Et fauteurs superstitieux
 De toute œuvre problématique;
 Qui, dans un travail méthodique,
 Par des efforts prodigieux,
 Pour renforcer leur veine étique,
 Savent décomposer le moderne & le vieux...
 Enfin contre l'avis stoïque
 D'un mortel auguste & pieux,
 De l'amitié modèle unique,
 A qui mon cœur fiducieux *
 Sans alarmes se communique;
 Mais qui toujours contentieux,
 Imprime & traite d'hérétique
 Le ton libre & facétieux,
 Que quelquefois en certains lieux

* Je demande grace pour ce mot tiré du latin *fidustus*. Il exprime ma pensée, & vient à propos pour la rime *fiducieux*. Je ne crois pas que nous ayions de terme plus propre que celui que je prends la liberté de hasarder, de plus propre, dis-je, pour signifier l'inclination d'un cœur naïf à se communiquer, à s'épancher. J'espère que du moins il se sauvera dans la foule des rimes qui ont sa désinence.

46 MERCURE DE FRANCE.

Prend ma Muse philosophique...
D'un incomparable Lyrique,
Disciple, amateur studieux,
Insensible aux revers, insensible aux traverses,
Loin des sociétés perverses,
Et des cercles contagieux,
J'aime à voir avec lui, d'un regard curieux,
Des volages humains les passions diverses.
Les uns ardens pour les lauriers
Que l'on cueille aux Jeux Olympiques,
Ne parlent que de chars, de poudre & de coursiers;
Et fuyant leurs Dieux domestiques
Devant tout un peuple étonné
De leur audace impétueuse,
Ils ne prennent plaisir qu'à la scène orgueilleuse
Que présente un front couronné...
Celui-ci bénira son heureuse existence,
Si du Peuple Romain l'agréable inconstance
L'élève au faire des grandeurs...
Cet autre, peu soigneux d'acquérir des honneurs,
Tressaille quand il voit que sa grange est remplie
De tous les bleds que produit la Lybie...
Ici c'est un mortel qui, du monde ignoré,
Sous un rustique toit par ses mœurs honoré,
Se plaît à cultiver les vertus solitaires,
Se fait un noble amusement
D'exercer sa vigueur aux travaux salutaires,

Et préfère aux écueils d'un perfide élément,
 L'humble héritage de ses pères...
 Ce Marchand, dont l'avidité
 Sembloit n'aguère presque éteinte,
 Lorsque l'Océan agité
 Remplissoit son ame de crainte;
 Sauvé de ce péril pressant,
 Et, de retour dans sa patrie,
 S'en arrache aussi-tôt... Eole mugissant
 Ne souffle plus le trouble en son ame aguerrie:
 L'indigence, dit-il, est un nom flétrissant,
 Fuyons-en l'atteinte ennemie;
 Et l'abyssine, & l'écueil, & le flot menaçant,
 Où mille fois pâlit le flambeau de sa vie,
 Ne sont plus qu'un songe impuissant...
 Ailleurs on voit sourire à la nature
 Un voluptueux Amateur
 De la morale d'Epicure;
 Tantôt c'est un jus enchanteur,
 Qu'il fait couler dans ses brûlante veines;
 Tantôt un doux sommeil vient enchaîner ses sens;
 Toujours des illusions vaines
 Lui forment des plaisirs sans cesse renaissans...
 Plus loin c'est un Guerrier sauvage,
 Dont le cœur bouillant & fougueux,
 Dans ses transports tumultueux,
 Respire les horreurs, la mort & le carnage:

Il s'élançe, il vole effréné,
 Tandis que sa mère tremblante,
 De la guerre qui l'épouvante
 Déteste le Dieu forcené...
 Voyez ce Chasseur obstiné,
 Qui, dans sa course infatigable,
 Eteint le souvenir d'une épouse adorable,
 Et pour atteindre un cerf s' imagine être né..

Pour moi, cher Mécène, le lierre
 Dont s'embellit le front des esprits florissans,
 Et qui s'offre à mes yeux au bout de ma carrière,
 Précipite mes pas en des sentiers glissans :
 Il nourrit mes desirs, il enflamme mes sens.
 Je me croirois un Dieu, si ce noble salaire ;

Couronnant mon destin prospère,
 A jamais illustroit mes timides accens...
 J'aime à sentir la fraîcheur d'un bocage,
 Je me plais à rêver sous un épais ombrage.
 J'y jouis quelquefois d'un spectacle frappant ;
 Et m'élève au-dessus du vulgaire rampant,
 Lorqu'Euterpe me donne une veine abondante,
 Et que Polymnie indulgente,
 Interrompant commerce avec les Dieux,
 Vient me dicter des vers harmonieux...

Mais si ta sublime critique,
 A la lecture de ces vers,
 M'accorde le doux nom de Poète Lyrique ;

Soudain

Soudain m'élançant dans les airs
 D'une aile légère & rapide,
 Semblable à la Divinité
 Que couvre une éclatante égide,
 Je vôle avec Horace à l'immortalité...

Par M. L. la V. à Poitiers.

*Explication des Enigmes & Logogryphes
 du second volume de Juillet.*

LE mot de la première Enigme est *Terre*; celui de la seconde est *l'Equilibre*; celui de la troisième est *Lunettes*. Le mot du premier Logogryphe est *Colombier*, où se trouvent *Remi*, *Colomb*, *Rome*, *rime*, *Ré* (Isle), *loi*, *Loire*, *cor*, *robe*, *Riom*, *or*, *Brie*, *mer*, *Clio*, *bec*, *ombre*, *miel*, *rôle*, *Roi*, *mire*, *cil*, *lice orme*; celui du second est *Mercure*, dans lequel se trouvent *Mercure* (planette), *mercure* (minéral), *mer*, *cure*, *Cure* (bénéfice), *Cure* (guérison); celui du troisième est *Soie*, où se trouvent *oie*, *soi*, *Io*.



C

É N I G M E.

TANDIS que jusqu'aux cieux portant ma tête
altière,

Je répands, avec art, ma trompeuse lumière,
Un peuple extasié d'ardens admirateurs,
Me prodigue à l'envi ses éloges flatteurs.
Je fais les obtenir par cent métamorphoses,
Sous lesquelles, voilé, je présente les choses;
Seul, mais souple à m'offrir sous mille traits
divers,

Je charme, je séduis, j'étonne l'Univers.
Que l'homme à s'abuser trouve donc de délices!
Son esprit, sa raison, de ma fraude complices,
Aiment à lui cacher ce qu'ils savent de moi,
Pour aguerrir son ame à me voir sans effroi.
Mille fois l'homme a vu le poison homicide
Que cache le brillant de ma clarté perfide;
Mille fois à ses yeux les replis de mon cœur
Se sont développés dans toute leur noirceur;
Il sait que mon pouvoir, que tout obstacle irrite,
N'admet dans ses fureurs ni règle, ni limite,
Et que du bien public, adversaire immortel,
Je respecte aussi peu le Trône que l'Autel;
M'en admire-t-il moins? non, mes nuisibles char-
mes

Le forcent d'oublier mes torts & ses alarmes ;
 Tyran de sa raison, son cœur, à qui je plais,
 Voit moins ce que je suis, que ce que je paroïs.
 Reste donc, ô Morrel ! dans ta folle assurance,
 Vois, puisque tu le veux, d'un œil de complaisance,
 Le dangereux éclat de mes dehors trompeurs ;
 Respire de mon sein les malignes vapeurs :
 Cet éclat qui te frappe, & que ton œil dévore,
 Est prêt à s'éclipser ; je sens qu'il s'évapore...
 J'expire... & sous tes yeux, périssant avec bruit,
 Je te laisse confus dans l'horreur de la nuit.

A U T R E.

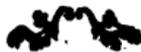
JE suis chez la Coquette
 Un utile ornement ;
 Je donne à sa toilette
 L'appas le plus galant.
 Je me sers d'imposture
 Pour lui gagner un cœur ;
 Et mon art séducteur
 Supplée à la nature.



A U T R E.

NOTRE sort est, Lecteur, assez brillant & doux :
 Nous sommes de sept sœurs une troupe chérie :
 Souvent nous ne gardons aucun ordre entre nous,
 Et notre rang dépend du goût & du génie.
 Dans le Palais des Grands, aux Concerts, aux
 Spectacles,
 De nos combinaisons étalant les miracles,
 Autour de nous nous voyons mille Amans,
 Sans de la jalousie éprouver les tourmens.
 Le Sage quelquefois avec nous se délasse :
 Aux yeux du Freluquet nous trouvons aussi grace.
 L'on goûte en nous mille douceurs,
 Et nous charmons les Connoisseurs ;
 Mais d'autres font de nous métier & marchandise.
 Enfin ce qui pourra peut-être t'étonner,
 Lecteur, on nous rencontre à coup sûr à l'Eglise,
 Et jusques sur l'autel nous osons nous placer.

Par M. le G... Vicaire à G...



 L O G O G R Y P H E.

JE brille dans la nuit , & pâlis au retour
 Du père des saisons & de l'astre du jour.
 J'assemble autour de moi , placé sur une table ,
 Des esclaves du jeu la troupe redoutable.
 Je préside aux travaux , aux danses , aux festins :
 Le méchant , bien souvent , me cache ses desseins.
 De mes huit pieds , Lecteur , la diverse structure
 T'offrira l'ornement de l'humaine nature ;
 Ce qui de sang se teint dans les combats ;
 Un mot à nos esprits présentant mille appas ;
 Un terrible élément ; du pauvre la livrée ;
 Ce qui couvre de deuil la terre épouvantée :

Par le même.

A U T R E.

Sous un attirail féminin ,
 De plus d'un sot j'ai fait l'heureux destin ;
 Du mérite souvent j'ai causé l'infortune ;
 Par moi presque toujours on obtient la faveur ,
 Et rarement mon Maître éprouve le malheur ,

C iij

54 **MERCURE DE FRANCE.**

Quand ma tournure est peu commune ;
 Vous me direz : C'est une erreur.

Ah ! j'en conviens de tout mon cœur ;

Mais cet erreur enfin a fait fortune ,

Et durera long-tems , je pourrois l'assurer.

Selon la loi logogryphique ,

Plus clairement il faut que je m'explique ;

Je vais donc me décomposer :

On trouve en mes six pieds , si l'on veut y penser ,

D'abord un verbe actif qui conserve la vie ;

Ce que l'on est après la maladie ;

Un synonyme d'orgueilleux ;

Ce qu'on croyoit , dans le tems des faux Dieux ,

Tourmenter une ame flétrie ;

De plus , un mandiant ; une bête à pieds longs ;

Un instrument de bois plus haut que les maisons ;

Un vieux mot qui fait qu'on enrage ;

Ce qu'il faut pour faire un procès ;

Lecteur , encor deux tiers de la fin d'un ouvrage ,

Ou ce que tu diras , si le mien est mauvais.

Par M. Gazil fils.

A U T R E.

MES pieds nombreux m'attachent à la terre.
 Avec attention si l'on me considère ,

On conviendra que je suis précieux.
 C'est tout-à-fait prodigieux
 Comme j'unis l'utile & l'agréable.
 Qu'on juge, par ces traits, combien je suis aimable.
 Voilà le beau côté ; mais arrache mon cœur ,
 Et fais qu'il devienne ma tête ,
 Je m'oppose aux navigateurs.
 A peine il m'apperçoit , il hésite , il s'arrête...
 Et ce n'est pas sans beaucoup de frayeur
 Qu'à me passer , plein d'ardeur , il s'apprête.
 Dans cet état , de mon tout fais deux parts ,
 Et tu verras dans la première
 Trois petites cités dignes de tes regards ,
 Toutes du même nom. Des trois l'une est frontière
 Chez le Peuple Lorrain, jadis si discourtois.
 Les autres sont au pays Champenois.
 Dans le plain-chant tu trouve ma dernière ;
 C'est de mon autre part qu'il s'agit cette fois.

Par M. Vincent , C. de Q.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Suite des Epreuves du Sentiment, par M. Darnaud. Tome quatrième. Anecdote. Makin. A Paris, chez Delalain, Libraire, rue de la Comédie-Françoise. in-8°.

CETTE Anecdote, digne de figurer à côté de celles qui forment la collection intéressante, publiée sous le titre d'*Epreuves du sentiment*, est fondée sur un fait rapporté dans l'histoire des voyages, & avec quelques différences, dans le voyage de Surate par Ovington. Si l'ambition & l'avidité ont conduit les Européens sur les mers inconnues des Indes orientales & occidentales, la première découverte de l'Isle de Madère étoit réservée à l'amour. Robert Makin, Anglois, avoit conçu une très-vive passion pour Anne Dorset, qui étoit d'une naissance supérieure à la sienne. Les parens de sa maîtresse craignant qu'il ne mît obstacle aux projets d'établissement qu'ils avoient formés pour elle, obtinrent un ordre du

Roi Édouard III, pour le tenir dans une prison jusqu'à ce qu'elle fût mariée. Alors il obtint sa liberté, & courut aussi-tôt sur les traces de sa maîtresse, que son époux avoit conduite à Bristol. Il trouva le moyen de la voir, de la déterminer à fuir avec lui. Un vaisseau dont il s'étoit assuré, devoit les transporter en France; le vent leur fut contraire. Dès le lendemain de leur évasion, ils se trouvèrent perdus dans l'Océan, où ils errèrent pendant plusieurs jours: le quatorzième, ils découvrirent une Isle; Makin y descendit avec son amante & quelques matelots; la beauté du lieu les invita à s'y reposer; mais, pendant qu'ils cherchoient à se remettre des fatigues de la mer, un orage s'éleva, arracha le vaisseau de dessus les ancres, le jeta sur les côtes de Maroc, où l'équipage fut mis aux fers. La disparition du vaisseau, qui ôtoit à ceux qui étoient restés dans l'Isle, tout espoir d'en sortir, fit une telle impression sur Anne Dorset, qu'elle n'y survécut pas long-temps; Makin expira deux jours après, & demanda à ses compagnons de l'enterrer auprès d'elle; ils lui rendirent ce dernier devoir; & élevant un Autel orné d'une croix sur leurs

C v

tombeaux , ils y placèrent une inscription qu'il leur avoit laissée , & qui contenoit le récit de sa déplorable aventure.

C'est sur ce fond que M. Darnaud a bâti la nouvelle que nous annonçons ; il en a fait un Roman rempli d'intérêt & de Philosophie. Maître de disposer les événemens, de les changer, d'y ajouter , il l'a fait avec beaucoup d'art. Anne Dorset , qu'il appelle Hélène , élevée avec Makin , a senti l'amour presque en naissant. Cette passion née dès l'enfance , dans un cœur simple & naïf , peu au fait des convenances de la société , s'est forifiée avec le temps , & est invincible lorsqu'on songe à détruire ses liens. Lorsqu'elle fuit avec son amant , elle n'est point mariée ; elle lui a donné son cœur , elle a reçu le sien à la face du ciel , pris à témoin de leurs sermens mutuels ; sa démarche imprudente excusée par une passion excessive , n'est plus un crime comme celui d'Anne Dorset , qui quitte son époux pour suivre son amant. Ils débarquent seuls dans l'Isle de Madère , où les vents & la tempête les ont portés sous la protection de l'amour. Ils abordent d'abord dans une caverne qui a servi de

sépultures. Ce lieu est le premier asyle
 des fugitifs échappés à la tempête. Les
 détails qui suivent sont véritablement
 attachans. L'Auteur, jusqu'à cette épo-
 que, a peint les orages que les passions
 excitent dans le cœur humain; leurs com-
 bats contre les préjugés, leur triomphe
 contre tous les obstacles: ici, c'est le
 tableau du bonheur qu'elles procurent,
 en remplissant deux cœurs qui trouvent
 en eux tout ce qu'ils ont quitté, & qui ne
 s'apperçoivent pas qu'ils sont séparés du
 reste du monde. Hélène, toujours tendre,
 toujours éprise de Makin, ne laisse pas de
 donner quelquefois des regrets à la nature.
 Le souvenir d'un père & d'une mère,
 qu'elle a abandonnés, l'image de la dou-
 leur dont elle les a accablés, la poursui-
 vent & troublent de temps en temps la
 félicité qu'elle goûte dans le desert. Une
 tempête amène auprès d'elle ce père &
 cette mère, qui se sont embarqués pour la
 chercher sur de faux indices; elle joint
 ses soins à ceux de son amant, pour les rap-
 peler à la vie après leur naufrage; le bon-
 heur des deux époux devient parfait, par
 l'aveu que le Comte & la Comtesse de
 Dorset donnent à leur union. Cette Co-
 lonie heureuse & augmentée par les nou-

veaux venus, vit tranquille, & rappelle l'image du siècle d'or. L'innocence & la pureté des mœurs qui y régnoient, disparurent après l'arrivée des Portugais, qui, long temps après, découvrirent cet heureux séjour, & y portèrent les vices contagieux de l'Europe.

Diversités galantes & Littéraires. 2 vol. in-12. A Londres, & se trouvent à Paris, chez Dorez, Libraire, rue St Jacques, près St. Yves, 1777. Prix, 3 liv. brochés.

» L'objet qu'on s'est proposé dans ce
 » Recueil, dit l'Éditeur, a été de rassem-
 » bler dans un dépôt *accessible & com-*
 » mode, une foule de petites Pièces en
 » prose, ou publiées séparément en
 » feuilles volantes, ou ensevelies dans
 » de vieux Journaux, & des collections
 » volumineuses ». Ces *diversités* ne sont
 donc autre chose qu'un recueil de mor-
 ceaux déjà imprimés, & parmi lesquels,
 quoiqu'en dise l'Éditeur, il y en a plu-
 sieurs d'assez connus. Au reste, le choix
 de cette compilation est fait avec discer-
 nement; c'est, comme on fait, le seul
 mérite qu'on puisse exiger dans les ouvra-

ges de ce genre. On'y trouve une lettre de Boileau, en date du 4 Août 1706, qui n'est pas beaucoup répandue, & qui nous a paru assez piquante pour mériter d'être rapportée. Elle est adressée à feu M. le Marquis de Mimeure, au sujet de l'élection d'un autre que lui, à l'Académie Française, quoique Despréaux lui eût donné sa voix. Le Candidat élu malgré Boileau, étoit le Marquis de Saint-Aulaire, connu par le grand âge auquel il parvint depuis, & par quelques poésies agréables; mais qui ne paroît pas avoir occupé une place fort avantageuse dans l'esprit du sévère satyrique.

» Ce n'est point, Monsieur, un faux
 » bruit, c'est une vérité très-constante,
 » que dans la dernière assemblée qui se
 » tint au Louvre, pour l'élection d'un
 » Académicien, je vous donnai ma voix;
 » & je vous la donnai avec d'autant plus
 » de raison, que vous ne l'aviez point bri-
 » guée, & que c'étoit votre seul mérite
 » qui m'avoit engagé dans vos intérêts.
 » Je n'étois pas pourtant le premier à qui
 » la pensée de vous élire étoit venue; &
 » il y avoit un bon nombre d'Académi-
 » ciens qui me paroissoient dans la même
 » disposition que moi. Mais je fus fort

62 MERCURE DE FRANCE.

» surpris , en arrivant dans l'assemblée ,
» de les trouver tous changés en faveur
» d'un M. de Saint-Aulaire , homme ,
» disoit-on , de fort grande réputation ;
» mais dont le nom pourtant , avant cette
» affaire , n'étoit pas venu jusqu'à moi.
» Je leur témoignai mon étonnement
» avec assez d'amertume ; mais ils me firent
» entendre , d'un air assez pitoyable ,
» qu'ils étoient liés. Comme la brigade
» de M. de Saint-Aulaire n'étoit pas
» médiocre , plusieurs gens de consé-
» quence m'avoient écrit en faveur de
» cet Aspirant à la dignité académique ;
» mais par malheur pour lui , dans l'in-
» tention de me faire mieux concevoir
» son mérite , on m'avoit envoyé un
» poëme de sa façon , très-mal versifié ,
» où , en termes assez confus , il conjure
» la volupté de venir prendre soin de lui
» dans sa vieillesse , & de réchauffer les
» restes glacés de sa concupiscence : voilà
» en effet le but où il tend dans ce beau
» Poëme. Quelque bien qu'on m'eût dit
» de lui , j'avoue que je ne pus m'em-
» pêcher d'entrer dans une vraie colère
» contre son ouvrage. Je le portai à l'A-
» cadémie , où je le laissai lire à qui vou-
» lut ; & quelqu'un s'étant mis en devoir

» de le défendre , je jouai le vrai person-
 » nage du Misanthrope dans Molière , ou
 » plutôt j'y jouai mon propre person-
 » nage , le chagrin de ce Misanthrope
 » contre les méchans vers ayant été ,
 » comme Molière me l'a confessé plu-
 » sieurs fois lui-même , copié sur mon
 » modèle. Ensuite on procéda à l'élec-
 » tion par billets ; & bien que je fusse le
 » seul qui écrivit votre nom dans mon
 » billet , je pus dire que je fus le seul
 » qui ne parut point honteux & décon-
 » certé. Voilà , Monsieur , au vrai , toute
 » l'histoire de ce qui s'est passé à votre
 » occasion à l'Académie. Je ne vous en
 » fais pas un plus grand détail , parce
 » que M. le Verrier m'a dit qu'il vous
 » en avoit déjà écrit fort au long. Tout
 » ce que je puis dire , c'est que dans tout
 » ce que j'ai fait , je n'ai songé qu'à
 » procurer l'avantage de la Compagnie ,
 » & rendre justice au mérite. Cependant ,
 » je vois que par-là , je me suis fait une
 » fort grande affaire , non-seulement
 » avec M. de Saint-Aulaire , mais avec
 » vous , & que je suis plutôt l'objet de
 » vos reproches , que de vos remerciemens.
 » Vous vous plaignez sur-tout , du ha-
 » sard où je vous exposois , en vous nom-
 » mant Académicien , à faire une mau-

64 MERCURE DE FRANCE.

» vaise harangue. Je suis persuadé que
» vous ne la pouviez faire que fort bonne ;
» mais quand même elle auroit été mau-
» vaise, n'aviez-vous pas un nombre infi-
» ni d'illustres exemples pour vous conso-
» ler; & est-ce la première méchante affai-
» re dont vous seriez sorti glorieusement ?
» Vous dites qu'en vous , j'ai prétendu
» donner un brêteur à l'Académie. Oui,
» sans doute , mais un brêteur à la ma-
» nière de César & d'Alexandre. Hé quoi !
» avez-vous oublié que le bon homme
» Horace avoit été Colonel d'une légion,
» & n'étoit pas revenu , comme vous ,
» d'une très-grande défaite ? *Cum fracta*
» *virtus , & minaces turpe solum tetigere*
» *mento.* Cependant , dans quelle Aca-
» démie n'auroit-il point été reçu , sup-
» posé qu'il n'eût point eu pour concur-
» rent M. de Saint - Aulaire ? Enfin ,
» Monsieur , vous me faites concevoir
» que je vous ai , en quelque sorte , com-
» promis par trop de zèle , puisque vous
» n'avez eu pour vous que ma seule
» voix. Mais si j'ose ici faire le fanfaron ,
» prétendez-vous que ma seule voix , non
» brigüée , ne vaille pas vingt voix men-
» diées bassement ? Et , de quel droit
» prétendez-vous qu'il ne soit pas permis

» à un Censeur , soit à droit , soit à tort ,
 » installé depuis long temps sur le Par-
 » nasse , comme moi , de rendre , sans
 » votre congé , justice à vos bonnes qua-
 » lités , & de vous donner son suffrage
 » sur une place qu'il croit que vous mé-
 » ritez ? Ainsi , Monsieur , demeurons
 » bons amis , &c. ».

L'Esprit des Esprits , ou Pensées choisies , pour servir de suite aux maximes de la Rochefoucault. A Londres , & se trouve à Paris , chez Dorez , Libraire , rue St Jacques , près Saint-Yves. 1777. in-12. Prix , 1 liv. 4 s. broché.

Rien de plus propre à faire connoître la nature de ce petit Ouvrage , que l'*Avis du Libraire* , placé à la tête , & qui est le seul préliminaire qui s'y trouve.
 » On peut avancer avec confiance qu'il
 » n'est point de livre qui , dans un aussi
 » petit volume , renferme autant d'esprit
 » & de Philosophie. Quoique la pre-
 » mière partie de son titre semble an-
 » noncer qu'il a été fait d'après les com-
 » pilations connues sous le nom d'*Esprit* ,
 » on s'apercevra aisément que l'Edi-

66 MERCURE DE FRANCE.

» teur ne s'est pas contenté de puiser
» dans ces sources. Au petit nombre de
» pensées, choisies avec un goût sévère
» dans tous les Recueils publiés jusqu'à
» ce jour, il a joint tout ce qu'il a pu
» trouver de plus piquant dans des lec-
» tures plus étendues, pour en former
» un livre qui pût devenir classique en
» son genre, & servir de suite aux maxi-
» mes de la Rochefoucault ». En effet,
le choix de ses pensées est en général
bien fait; nous allons en extraire quel-
ques-unes.

» Il ne faut point d'esprit pour suivre
l'opinion qui est actuellement la plus
commune; mais il en faut beaucoup pour
être, dès aujourd'hui, d'un sentiment
dont tout le monde ne fera que dans
trente ans ».

« Les favoris sont des cadrans solaires
que l'on va consulter lorsque le soleil de
l'état les éclaire, & qu'on ne regarde plus
lorsqu'il leur retire ses rayons ».

« Une chose adoucit l'humiliation de
se justifier, c'est que cela ne sauroit se
faire sans parler beaucoup de soi-même,
& que c'est peut-être la seule circonstance
où l'on puisse honnêtement en parler
avec éloge ».

» Un homme d'esprit est bien moins étonné d'être trompé par un sot, qu'un sot n'est étonné d'être la dupe d'un homme d'esprit ».

« Quand une femme laide fait tant que d'aimer, elle aime avec fureur. La crainte presque certaine de ne pas plaire, la fait résister long-temps à sa passion; & lorsqu'elle n'en peut triompher, il faut que son amour soit plus fort que son amour-propre ».

« Il faudroit ôter les honnettes, & n'en rendre à personne, s'ils inspiroient autant d'orgueil & de vanité à ceux qui les méritent, qu'à ceux qui ne les méritent pas ».

» On traite un grand Seigneur comme un enfant avec qui l'on joue. On le prend sur les épaules, on le lève, il dresse la tête, il a peine à contenir sa joie, & on s'écrie autour de lui : Oh qu'il est grand !

« Les petits esprits font du bruit dans le monde, à peu-près comme une voiture vuide, qui roule avec rapidité dans les rues ».

« Combien d'hommes passent pour discrets, qui ne savent à qui parler ! »

« Il y a deux sortes de silence, l'un

stupide , l'autre spirituel ; les sots ne connoissent que le premier, & se croient égaux aux sages , qui gardent le second ».

« Les hommes sont tous égaux dans le Gouvernement Républicain & dans le Despotique ; dans le premier, parce qu'ils font tout ; & dans le second, parce qu'ils ne font rien ».

Plan d'éducation publique, par le moyen duquel on réduit à cinq années le cours des études ordinaires, parce qu'on y allie l'étude des Langues à celle des Sciences ; qu'on y suit la marche de la nature, & la gradation des idées ; qu'on en éloigne toutes les règles superflues & toutes recherches inutiles, & qu'on en bannit les thèmes particuliers & les versions séparées, qui n'ont aucun rapport à l'objet de leur classe. A Paris, chez Durand neveu, Libraire, rue Galande, Hôtel de Lefseville. 1777. in-12. Prix, 1 liv. 4 f. broché.

Ce nouveau Plan, proposé par M. Wadelaincourt, Préfet du Collège de Verdun, a pour but de rendre en même-

temps les études plus fructueuses , plus courtes & moins pénibles. Ses principaux moyens sont : 1°. d'établir la gradation la plus naturelle dans l'enseignement des diverses connoissances qu'on se propose d'inculquer aux jeunes gens : 2°. d'allier l'étude des Langues à l'étude méthodique des Sciences : 3°. de faire de grands changemens dans la méthode des thèmes & des versions. Il entre dans les détails les plus intéressans , & les plus propres à prouver clairement l'avantage de son plan , ainsi que la possibilité de son exécution. Il donne en particulier une preuve incontestable de sa méthode d'enseigner le Latin , par l'heureux essai qu'il en a fait au Collège Royal de Verdun ; il rapporte à ce sujet le programme d'un exercice public sur les principes de cette Langue , par ses élèves dans ce Collège. Le corps de son Ouvrage , où il développe les différentes parties de son plan , est partagé en deux chapitres. Il présente , dans le premier , un tableau raisonné des connoissances nécessaires à un jeune homme qui n'est point encore en âge de se décider sur sa vocation , & des moyens les plus propres pour se procurer chacune des ces connois-

sances. Dans le second , il fait la distribution méthodique , graduelle & facile de ces sciences , en cinq années d'études. Dans le troisième , il indique la substitution de quelques classes particulières à celles qui ne sont pas assez utiles dans l'état actuel , & les sciences que ces écoles substituées doivent enseigner aux jeunes gens , après le temps de leurs études communes. Il parle , dans le quatrième , de ce qu'il faudroit faire pour la première instruction , pour les écoles des campagnes , & pour l'éducation des filles. Enfin , dans le cinquième , il entre dans le détail de la discipline des écoles. Ces cinq chapitres sont précédés de quelques observations sur l'éducation en général , sur le but que doit se proposer tout Instituteur , & sur les moyens qu'il doit employer pour y arriver.

Cet Ouvrage annonce dans M. Wadelaincourt , des talens distingués pour l'institution de la jeunesse , & un zèle vraiment patriotique.

Éléments de Tactique , démontrés géométriquement , Ouvrage Allemand , orné de Planches , composé en 1771 , par un Officier de l'État-Major des trou-

pes Prussiennes ; traduit en François par M. le Baron de Hottzendorff , ancien Prébendataire de Halbestad , Major d'Infanterie au service de France. A Paris , chez Nyon aîné , Libraire , rue St Jean-de-Beauvais.

Cet Ouvrage remplit très-bien son titre. Ce ne sont en effet que des élémens qui remontent jusques aux premières notions que les hommes négligent trop ; on y fixe l'attention par des définitions exactes. On insiste sur les premières idées qui se présentent à tous les esprits. On explique ce que c'est qu'un rang & un alignement ; quand il est droit ou courbe, oblique ou direct : en quoi cela consiste, & comment cela arrive. Tout le monde le fait , & le plus souvent on ne fait aucun usage de cette connoissance. L'Auteur tire de ces principes , que personne ne peut contester, des conséquences naturelles qui servent à fixer les règles de l'Art de donner de l'alignement & de le conserver dans toutes les motions. C'est en fixant hors du rang & dans le rang même, des points fixes ou directeurs sur lesquels tout le reste se dirige.

L'Auteur n'entre point dans les diffé-

72 MERCURE DE FRANCE.

rentes méthodes pour former diversement un bataillon , & lui faire exécuter des évolutions savantes ; mais il donne les premiers principes , sans lesquels on ne peut bien exécuter les mouvemens les plus simples. C'est de la même manière qu'il fait voir les mouvemens les plus ordinaires d'une armée , dont il n'enseigne pas non plus à composer les ordres de bataille variés & sublimes , qu'il est plus aisé de dessiner , que de faire exécuter ceux qui sont les plus communs.

Tout cela est déduit par la méthode géométrique ou analytique , & non par la méthode expositionnelle ou synthétique. Celle-ci présente les choses par leur ensemble , comme dans un tableau , où l'on peut les comparer à la fois , si on fait bien les y distinguer , & ne pas les confondre ; l'autre , pour éviter toute confusion , décompose le tout afin de l'examiner par parties successivement. Ceux qui adoptent la méthode analytique , tombent quelquefois dans ce défaut , qui fait diviser & subdiviser jusqu'aux parties imperceptibles , & jettent de l'obscurité dans l'esprit , plutôt qu'ils ne l'éclairent. Les Savans Allemands n'ont pas su toujours éviter cet écueil. Les Lecteurs qui
aiment

aiment les détails , & qui ne sont pas frappés des inconvéniens de l'analyse poussée à l'excès , liront sans peine , l'Ouvrage que nous leur annonçons , & y trouveront des observations neuves & intéressantes.

Précis de la Médecine Pratique , contenant l'Histoire des maladies & la manière de les traiter , avec des observations & des remarques critiques sur les points les plus intéressans. Par M. Lieutaut , Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris , premier Médecin du Roi , de Monsieur , & de M. le Comte d'Artois ; de l'Académie Royale des Sciences de Paris , & de la Société Royale de Londres. Nouvelle Edition revue par l'Auteur. 2 vol. in-8°. A Paris , chez Didot le jeune , Libraire , Quai des Augustins.

La Médecine , qui , après la morale , doit tenir le premier rang parmi les connoissances humaines , ne seroit qu'une Science vaine & stérile , si ceux qui l'ont exercée avec le plus de soin , & qui n'ont rien négligé pour l'approfondir , n'avoient pû nous transmettre des principes certains , ou une doctrine solidement éta-

D

74 MERCURE DE FRANCE.

blie, qui servît de base à l'art de guérir. Cette doctrine existe sans contredit, & ne peut être attaquée par le Pyrrhonisme le plus décidé; mais les uns veulent la recevoir des Anciens, & les autres l'attribuent aux Modernes; telle est la dispute qui règne entre les Médecins, mais dispute qui ne peut nuire à l'existence de la Science. L'Ouvrage que nous annonçons, est précisément l'exposé de cette doctrine; elle est établie sur un si grand nombre de faits, qu'il n'est presque pas possible, avec la mémoire la plus cultivée, de les avoir tous présents. Ce fut dans la vue de pouvoir se les rappeler dans l'occasion, que le savant Auteur de cet Ouvrage, le célèbre M. Lieutaut, forma le projet, il y a plus de vingt ans, de rassembler tout ce qu'il avoit écrit sur ce sujet; c'est-à-dire, les observations qu'un long exercice auprès des malades, & l'ouverture d'un grand nombre de cadavres, lui avoient fournies. Il ajouta à ce travail, ce qu'il a trouvé dans les meilleurs livres, propre à remplir ses vues; il n'adopta que les faits les mieux constatés; en un mot, il a recueilli, tant de ses observations que de celles des autres, tout ce qu'il y a de plus important & de plus sûr dans l'art de prolonger la vie

des hommes , & ce précis en est le résultat. M. Lieutaut a gardé dans cette nouvelle édition, conforme , pour les additions , à la dernière qu'il a publiée en Latin , l'ordre qui règne dans les précédentes , comme le plus utile & le plus commode pour les Praticiens , & en effet l'ordre anatomique est le plus sûr & le plus convenable pour toutes les maladies , tant internes qu'externes.

Le Tableau des maladies, rapporté dans l'ouvrage que nous annonçons , est fait d'après nature. L'Auteur , pour le rendre plus ressemblant , a tâché de n'oublier dans chaque article , aucun signe de celle qui en est le sujet, & d'exposer en même temps les symptômes les plus remarquables. Le traitement termine tous les articles. M. Lieutaut y propose pour chaque maladie , les principaux remèdes, ou ceux dont les meilleurs Praticiens ont usé avec le plus de succès. Il est inutile de nous étendre plus au long sur cet Ouvrage , qui a mérité l'éloge des meilleurs Médecins , & qui a formé, depuis que la première édition a paru , tant de jeunes Praticiens dans l'art de traiter les semblables; d'ailleurs des éditions multipliées , & en plusieurs Langues , prouvent suffisamment l'utilité d'un pareil

Dij

26 MERCURE DE FRANCE.

Traité, qui n'a pour but que le bien de l'humanité.

La Théorie du Chirurgien, ou Anatomie générale & particulière du corps humain, avec des observations chirurgicales sur chaque partie; par M. Durand, ancien Chirurgien Aide-Major des Camps & Armées du Roi, &c. 2 vol. in-8°. A Paris, chez Grangé, au Cabinet Littéraire, Pont Notre-Dame, près la Pompe.

L'Ouvrage que nous annonçons doit être placé parmi ceux dont l'utilité est reconnue; on n'y trouve pas de ces raisonnemens systématiques, à l'aide desquels on veut expliquer les phénomènes de l'économie animale; raisonnemens qui exercent l'esprit sans donner à l'art plus de perfection, & qui ne forment presque jamais de véritables Chirurgiens. Le premier volume & une partie du second, exposent tout ce qui a rapport à la connoissance anatomique du corps humain. Les généralités sur la fibre, les os, les cartilages, les ligamens, les muscles, la peau, la graisse, &c. précèdent la description particulière des parties, & y servent d'introduction. Il

ne nous est pas possible d'entrer dans un détail étendu sur ces objets : l'article que nous allons transcrire donnera une idée de la manière exacte & précise, dont l'Auteur s'est servi pour la description de chaque partie.

« L'épiderme, à qui on donne le nom
 » de *sur-peau* ou de *cuticule*, est une
 » membrane mince & transparente qui
 » couvre toute la surface de la peau, à
 » laquelle elle est fortement attachée par
 » la membrane réticulaire qui est entre
 » deux : cette adhérence à la peau est si
 » forte, qu'il n'y a que les brûlures, les
 » vésicatoires appliqués sur quelques
 » parties du corps vivant, ou l'eau
 » bouillante dans les cadavres, qui puis-
 » sent l'en séparer ; & c'est encore à l'épi-
 » derme de la peau que se forment les
 » phlyctènes des brûlures. L'épiderme
 » est percé d'une infinité de petits trous,
 » qui donnent passage aux poils & à la
 » sueur ; il est sillonné d'une infinité de
 » lignes plus ou moins profondes, dont
 » les plus remarquables se trouvent au
 » front & à la paume de la main. Son
 » épaisseur varie beaucoup en différens
 » endroits du corps ; elle est fort consi-
 » dérable à la plante des pieds, & beau-
 » coup moins en d'autres parties.

Dijj

78 MERCURE DE FRANCE.

» Il n'y a aucune couleur; & si l'on
» remarque certaines personnes qui, par
» rapport aux différens climats qu'elles
» habitent, sont noires, blanches ou jau-
» nes, c'est que l'épiderme étant fort
» transparent, laisse appercevoir la cou-
» leur des corps musqueux, blanc dans
» les Européens, & noir dans les Nègres.

» L'origine de l'épiderme est aussi in-
» connue que sa régénération est évi-
» dente & prompte, lorsqu'il a été détruit
» par quelque cause intérieure ou exté-
» rieure. Il y a cependant lieu de croire
» qu'il tire sa naissance d'une matière
» qui s'échappe des mammelons de la
» peau : sa substance paroît uniforme du
» côté de la peau, & composée au dehors
» de plusieurs petites lames écailleuses
» d'une grande finesse.

» Le principal usage de l'épiderme, est
» d'empêcher que la peau ne souffre
» sans cesse un attouchement doulou-
» reux, en modifiant cette sensation; de
» modérer le trop grand écoulement d'es-
» prit & d'humeur qui se feroit par les
» ports de cet organe, s'il n'y formoit
» un obstacle : de plus, il sert à rendre
» la surface de la peau unie, égale &
» polie, & contribue beaucoup à sa

» beauté; car plus l'épiderme est délié &
 » diaphane, plus le teint est brillant &
 » d'élicat.

» Le sentiment du tact est beaucoup
 » moins vif, quand l'épiderme s'épaissit
 » & devient calleux, ce qui arrive par
 » les frottemens réitérés, comme on le
 » remarque aux mains des Manœuvres,
 » des Serruriers, Maréchaux, &c. Ce
 » n'est pas toujours, comme quelques
 » Auteurs le prétendent, un signe cer-
 » tain que l'enfant est mort dans la ma-
 » trice, quand l'épiderme se sépare de la
 » peau aux parties par lesquelles il se
 » présente d'abord : les Accoucheurs y
 » ont été trompés ».

C'est ainsi que M. Durand décrit toutes les parties du corps humain; chaque partie, après avoir été présentée sous un aspect général, est vue ensuite dans tous ses détails; ce qui concerne sur-tout la myologie, est traité sur-tout avec la plus grande exactitude.

La partie de cet Ouvrage qui a pour titre : *Observations Chirurgicales sur toutes les parties du corps humain*, & qui complète le second volume, est très-intéressante; il est cependant vrai de dire qu'on ne doit pas le regarder comme un

D iv

80 MERCURE DE FRANCE.

traité complet d'opérations, puisque l'Auteur ne parle guère que de celles sur lesquelles il a eu occasion de faire des observations particulières; mais il n'en est pas moins utile, en offrant une suite d'opérations, dont quelques-unes, très-déliçates, annoncent un homme consommé dans l'art. Il faut lire dans cet Ouvrage les cures qu'il a faites des maladies compliquées, des circonstances particulières qui demandoient toute la sagacité & l'adresse d'un homme qui fait connoître les causes, prévoir les dangers & exécute heureusement.

Supplément à la Botanique mise à la portée de tout le monde; par les Sieur & Dame Regnault. A Paris, chez les Auteurs, rue Croix des Petits Champs, au Magasin des chapeaux; & chez les différens Libr. qui fournissent l'Ouvrage.

Le Supplément que nous annonçons ici, & dont il paroît le premier cahier, fera d'environ cent planches; le prix de chaque planche sera toujours de 24 sols, & chaque planche sera accompagnée d'une notice instructive. Les plantés qui,

sont représentées dans le premier cahier de ce Supplément, sont au nombre de vingt, & représentent le caffier, le ladanum, la gratiolo, le safran des Indes, la bétouine, le raisin de renard, le tamarisc, l'aloës succotrin, la reine des prés, la circée, le fefeli de Marseille, la piloselle, le nerprun, la gomme adraganth, l'aulnée, la sauge des bois, le meum, le chêne verd, la tormentille & la saxifrage; les autres cahiers se succéderont sans interruption; & quand ils auront tous parus, on y joindra un titre & trois tables, dont l'une lui sera particulière, une autre servira pour tout l'Ouvrage, & une troisième servira à retrouver les plantes, non-seulement par leurs noms, mais même par leurs propriétés. La réputation que l'Ouvrage principal a eu, nous dispense de faire l'éloge de ce Supplément.

L'Agriculture ou les Géorgiques Françaises, Poëme. Seconde édition. A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libr. de la Reine, quai des Augustins. Petit in-8°. prix 2 l. 10 s. rel.

Le volume que nous annonçons est

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

une réimpression du Poëme de l'Agriculture , imprimé au Louvre , in-4°. Le Public en desiroit depuis long-tems une seconde édition plus simple & d'un usage plus commode. C'est pour se conformer à ses desirs , qu'on vient de donner celle-ci , que le choix des caractères, la forme & l'exécution concourent à rendre agréable.

Ce Poëme , également utile & bien fait , doit acquérir de plus en plus une réputation solide , & sera mis au nombre des meilleurs Ouvrages de poésie qui ayent paru dans notre langue.

Indépendamment de son mérite très-distingué du côté de la poésie , cet Ouvrage est un Traité complet d'Agriculture , & embrasse toutes les parties de l'économie rurale. Le premier chant renferme les préceptes du labourage ; le second , ceux de la culture de la vigne ; le troisième traite des arbres de toute espèce ; le quatrième , des prés & des fleurs ; le cinquième , des bestiaux ; le sixième , des oiseaux de basse cour. Le Poëte décrit incidemment plusieurs autres objets , qui tiennent à ces principales parties. Il peint les travaux des vers à soie dans le chant des arbres , à

propos du mûrier, & entre à ce sujet dans des détails étendus & curieux. Il parle des abeilles à l'article des fleurs, mais fort légèrement. La culture de ces insectes utiles, à laquelle Virgile a consacré un chant entier de son Poëme, est devenue un objet bien moins important pour nous qu'elle ne l'étoit pour les Anciens, qui employoient le miel à tous les usages auxquels nous employons le sucre, qui leur étoit inconnu.

On ne peut trop admirer l'adresse avec laquelle l'Auteur de ce Poëme est parvenu à vaincre la difficulté d'exprimer, dans le langage de la poésie noble, les détails de l'agriculture les plus minutieux, & qui tenoient le plus à des idées ignobles & basses. On en jugera par ces vers sur le fumier.

Des restes les plus vils se forme cet engrais
 Qui va porter la vie au fond de vos guérêts,
 Des animaux divers la féconde litière
 Est des amendemens la plus riche matière:
 Pour les multiplier, ajoutez aux premiers
 La dépouille des bois, la cendre des foyers.
 Ces amas précieux se mêlent & s'unissent,
 Et de l'astre du jour les ardeurs le mûrissent.

D vj

84 MERCURE DE FRANCE.

Ainsi par d'heureux soins toujours entretenus,
Tour-à-tour aux guérêts ils portent leurs tributs.

On va voir comme s'exprime l'Auteur,
lorsqu'il a des tableaux plus agréables
à peindre, & qu'il n'est point gêné par
la difficulté d'un sujet peu propre à la
poésie.

Tel qu'après la tempête on voit les matelots,
Dans le port désiré goûter un doux repos;
Ainsi les laboureurs, tranquilles dans leur aire,
Trouvent de leurs travaux le terme & le salaire.
Tout annonce la joie; on croiroit qu'aux hameaux,
Chaque jour l'hymenée allume ses flambeaux:
Des tables, des chansons sous l'ombrage des hêtres,
Offrent par-tout des jeux & des fêtes champêtres;
La Bergère a quitté ses moutons, ses fuseaux,
Le Laboureur son champ, le Pasteur ses troupeaux;
Une troupe d'enfans, à les suivre empressée,
Traverse en bondissant la danse commencée;
Sur la paille nouvelle, au gré de leurs desirs,
On les voit varier leurs innocens plaisirs;
S'exercer tour-à-tour à la course, à la lute,
Tomber, se relever, & rire de leur chûte.
Plus loin, d'heureux Amans enchantés de leurs feux,
Sont assis sur le chaume & préparent leurs nœuds.
Des profânes cités ils ignorent les vices,

De l'amour inconstant ils fixent les caprices ,
 Et leurs cœurs pour jamais unissent dans ce jour,
 L'innocence au plaisir , & l'hymen à l'amour.

Cet Ouvrage est également propre à instruire les Cultivateurs, & à intéresser à leurs travaux les Habitans de la Ville. On trouve encore chez le Libraire des exemplaires de la magnifique édition in-4^o. avec 16 gravures. Prix. br. 15 liv. rel. 18 liv.

Ode sur l'érection de la Statue de S. A. R. le Prince Charles de Lorraine , &c. &c. &c. & sur la construction de la nouvelle Place où cette Statue est érigée. Par M. de Saint-Peravi. A Bruxelles, chez J. L. de Boubers, Imp.—Lib. rue de la Magdelaine ; in-8^o. avec une estampe.

Cette Ode, en l'honneur d'un Prince aussi illustre par ses vertus que par sa naissance, renferme plusieurs strophes vraiment lyriques. Nous en citerons quelques-unes.

Trop heureux le Prince équitable
 Au-dessus des vaines grandeurs,

Il dit : Ma gloire véritable,
 C'est mon empire sur les cœurs,
 Je goûte le bonheur suprême
 De n'être aimé que pour moi-même ;
 J'ai tous mes sujets pour soldats ;
 Mon peuple autour de moi s'empresse,
 Et de ses larmes de tendresse
 Baigne la trace de mes pas.

Vous, chez qui la faveur céleste
 Fit descendre un nouveau Titus,
 Répondez, c'est vous que j'atteste,
 Peuples, témoins de ses vertus ;
 Des bords de l'Escaut à la Meuse,
 Vous, Nation toujours fameuse
 Par votre franche urbanité,
 Vous, qu'en vos guerrières alarmes,
 Charles défendit par ses armes,
 Et rend heureux par sa bonté.

Assez le démon du carnage
 Sur toi déploya son courroux,
 O Flandre ! après ces tems d'orage,
 Pour toi luit un astre plus doux ;
 Telle on voit l'épouse éplorée,
 De son jeune époux séparée,
 Baïsser un front inanimé :
 De ses pleurs essuyant les traces,

S'embellir de nouvelles graces
Au retour de son bien-aimé.

Tout change : du céleste asyle
Janus descend chez les humains,
La paix le suit d'un vol tranquille,
Il tient l'olivier dans ses mains :
Aux fers, la discorde inhumaine,
En frémissant, ronge sa chaîne
Avec un hurlement obscur :
Il plane, &, d'une aile légère,
Il trace un sillon de lumière
Dans l'air plus limpide & plus pur.

De l'airain les bouches bruïantes
Ne tonneront plus sur nos bords ;
Au bruit des bombes effrayantes
Succèdent les plus doux accords.
Loin d'ici, trompettes guerrières,
Il ne sera plus de barrières
Des rives du Rhône à la Lys ;
Quel nœud, comblant notre espérance,
Réunit l'Autriche & la France,
Et joint à jamais l'Aigle aux Lys ?

La Meuse, le Rhin & la Seine,
De ses liens sont réjouis ;
Vienne à Paris donne une Reine

88 MERCURE DE FRANCE.

Chère aux François, chère à Louis :

Que de grâces brillent en elle !

Jamais une aurore plus belle

N'eût un matin plus ravissant ;

Sous l'air de Vénus, c'est Astrée :

Peuples, de sa mère adorée

Venez reconnoître le sang.

L'éclat de l'antique Aufonie

Sort de sa nuit à mes regards !

Je revois dans la Germanie

Un Prince héritier des Césars.

Il ramène les jours de Rhée ;

La terre au loin est épurée

Des affreux enfans de Cacus :

Plus franc que Jule & non moins brave,

Il unit l'automne d'Octave

Au printems de Germanicus.

Antoinette a séché nos larmes ;

Que les festons soient *appendus* !

O jeune Louis ! tant de charmes

Etoient dignes de tes vertus !

De cette paix imaginaire,

Déformais réelle & sincère,

Ces nœuds sont le gage chéri :

La Beauté, brillant sur le Trône,

Mêle des fleurs à la couronne
Du digne Héritier de Henri.

Cette Ode est accompagnée d'un assez grand nombre de notes, la plupart historiques. Dans ces notes, au sujet d'un Ouvrage consacré à la louange d'un Prince, qui tient d'aussi près aux augustes Souverains des deux premiers Trônes de l'Europe, l'Auteur a dû naturellement rencontrer souvent l'occasion de rappeler & de célébrer les vertus de Marie-Thérèse & d'Antoinette, de Joseph & de Louis.

L'Auteur annonce que si le Public accueille favorablement cette première édition de son Ouvrage, tirée à peu d'exemplaires, il en donnera une seconde avec des notes plus détaillées, qui répandront un plus grand jour sur les différens objets auxquels cette Pièce fait allusion.

Ouvres du Comte Antoine Hamilton ;
nouvelle édition, corrigée & augmentée d'un volume. A Paris, chez le Jay, Libr. rue St Jacques; 7 vol. in-12. Prix 10 liv. 10 s. br. & 14 liv. rel.

Cette nouvelle édition des Œuvres du Comte Hamilton ne peut manquer d'être accueillie ; elle est plus complète que les précédentes ; le volume dont elle est augmentée a paru il y a déjà quelques années ; & si tout ce qu'il contient n'est pas également digne de son Auteur, on l'y retrouve cependant, & il y a quelques pièces qu'on regretteroit si elles étoient restées dans l'oubli, où elles paroissent avoir été condamnées. Il est fâcheux qu'avec ces pièces, & quelques autres qu'on n'a pas jugé à propos d'imprimer, on n'ait pas trouvé la suite de Zénéide & des quatre Facardins ; il est certain que le Comte Hamilton avoit fini ces deux Contes, pleins d'esprit, d'imagination, de gaieté, & qui étoient une satire fine des Contes qui paroissoient alors, que l'on sembloit dévorer, & pour lesquels on abandonnoit presque toute autre lecture. La fin de ces productions agréables a été jetée au feu ; c'est un zèle respectable sans doute, mais aussi trop sévère, & qui ne devoit pas faire un crime d'un badinage de l'esprit, qui les y condamna quelque tems après la mort du Comte Hamilton. Feu M. de Crébillon nous a dit en avoir vu le manuscrit entre les mains de la

Nièce de l'Auteur; il étoit jeune alors, un peu dissipé, il n'y fit qu'une légère attention; quelques jours après, en se rappelant ce qu'il avoit vu, il desira se le procurer; mais il n'étoit plus tems; Mademoiselle Hamilton avoit montré les manuscrits à son Confesseur, qui l'exhorta à en faire un sacrifice, qu'elle ne refusa point; & ils furent jetés par lui, devant elle, dans le feu de sa cheminée. On sent combien il seroit difficile à présent de finir le tableau tracé par l'Auteur; il faudroit les graces de son imagination, son esprit, sa gaieté, sa tournure simple & originale qui annonce toujours l'homme au-dessus de sa matière, & ne cherchant qu'à se jouer de ses Lecteurs; on ne rencontre pas aisément cet homme. On dit qu'un Poëte aimable, feu M. Gresset, qui devoit à ses premières productions une réputation méritée, qui s'est placé de bonne heure à côté de nos meilleurs Poëtes, & dont le génie, au grand regret du Public, sembloit s'endormir depuis long-tems; avoit entrepris la suite des quatre Facardins, & qu'il l'avoit finie: ce qui l'a plus embarrassé, dit-on, c'est qu'il falloit faire rire Mouffeline la sérieuse, & il en avoit trouvé le moyen: il seroit à désirer

92 **MERCURE DE FRANCE.**

qu'on publiât cette suite, s'il s'en est réellement occupé; nous le souhaitons, parce que cela supposeroit qu'il ne s'est pas borné à cette seule bagatelle, & que sans doute ce Poëte aimable, qui paroïssoit avoir renoncé aux Muses, auxquelles il étoit cher, les a cultivées en secret, & que nous jouirons un jour de ses travaux, qu'il seroit cruel qu'il eût totalement interrompus.

Synonimes Latins, & leurs différentes significations, avec des exemples tirés des meilleurs Auteurs, à l'imitation des *Synonimes François* de M. l'Abbé Girard; par M. Gardin-Dumesnil, Professeur émérite de Rhétorique en l'Université de Paris, au Collège de Harcourt, & Ancien Principal au Collège de Louis-le-Grand. Prix, 3 liv. relié. A Paris, chez Pierre-Guillaume Simon, Imprimeur du Parlement, rue Mignon-Saint-André-des-Arcs; & Paul-Denis Brocas, Libraire, au Chef St Jean, rue St Jacques. 1777. 1 vol. in-12.

Cet Ouvrage manquoit jusqu'ici à la Littérature latine. Les mots, dont la

signification , au premier coup - d'œil , semble être à peu-près la même , y sont rapprochés & comparés entr'eux. Le sens propre de chaque terme y est prouvé par l'étymologie , & par des exemples tirés des meilleurs Auteurs. Ce Livre ne peut manquer d'être très-utile, non-seulement aux jeunes gens , mais encore à tous ceux qui veulent écrire purement en Latin , & lire les anciens Auteurs avec assez d'intelligence , pour sentir la propriété, l'énergie & la délicatesse de leurs expressions. L'Université de Paris , à qui cet Ouvrage est dédié , a chargé MM. le Beau & Maltot de l'examiner , & ces deux savans Professeurs en ont rendu le compte le plus favorable.

Les trois Fermiers , Comédie en deux actes , en prose , & mêlée d'ariettes ; représentée pour la première fois , par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi , le 16 Mai 1777. Par M. Monvel. A Paris, chez Vente , Libraire des Menus Plaisirs du Roi , & des Spectacles de Sa Majesté , au bas de la Montagne Sainte Geneviève. 1777. Prix , 1 liv. 10 s.

On lit avec plaisir cette Comédie char-

94 MERCURE DE FRANCE.

mante , qui a eu le succès le plus complet & le mieux mérité , & que le public , après un grand nombre de représentations , revoit toujours avec le même empressement. L'amour , la gaieté , les vertus villageoises , sont peints avec autant de naturel que de vérité dans le premier Acte. Le tableau touchant qu'offre le second Acte , est aussi très-bien fait dans son genre. En général , cette Pièce respire d'un bout à l'autre , la naïveté , le sentiment & la vertu.

Les caractères des personnages ne sont pas moins bien tracés , & les détails remplis de finesse. Il y a des instans dans le premier Acte , qui sont de l'effet le plus piquant & le plus théâtral. Tel est celui de l'arrivée de Mathurin Desvignes , où ce bon vieillard , raionnant de joie , se voit entouré de toute sa famille , qui l'accable de caresses. Tel est encore un trait de la neuvième scène. Toute la famille est rassemblée , & va bien-tôt se mettre à table. Blaise , jeune garçon du village , âgé de seize ans , & amoureux de la petite Babet , est dans ce moment avec eux. Il auroit envie qu'on l'invitât à dîner , pour avoir le plaisir de voir plus long-temps sa maîtresse. Il se

trouve auprès d'elle sur la scène , & lui dit à voix basse , en la poussant du coude , & sans la regarder : *Si personne ne m'dit rien , faudra que j'aïlle dîner cheux nous.* Babet pousse du coude sa sœur Louise , qui est à côté d'elle , en lui disant de la même manière : *Louise , fais ensorte que Blaise dîne ici.* Louise , poussant de même Louis , son cousin & son prétendu , le prie de dire un mot pour que Blaise reste à dîner. Alors , Louis dit tout haut à la compagnie , d'un ton de gaieté : *Ah ça , toustant qu'nous v'là , j'dînerons ensemb' , j'espère..... Parguienne , j'veux voir si l'p'tit Blaise a l'vin guai... je l'griserons.* Bon , s'écrie le petit espiègle en sautant de joie , *me v'là prié.*

Nous ne nous étendrons pas davantage sur cette Pièce , dont nous avons déjà donné le précis. Il faut d'ailleurs la voir jouer , ou du moins la lire en entier pour la bien connoître , & en saisir l'ensemble ; son principal mérite consistant dans l'agrément soutenu des scènes & du dialogue. Cet Ouvrage ajoute à la réputation de M. Monvel , qui paroît s'attacher de plus en plus à mériter les applaudissemens du public , comme Auteur & comme Acteur , & qui voit des deux

96 MERCURE DE FRANCE.

côtés les efforts couronnés par un juste succès.

La Pièce est rendue par les Acteurs , avec beaucoup de naturel & d'ensemble. On doit distinguer particulièrement le jeu , toujours franc & agréable , du sieur Clerval , dans le rôle de Louis Desvignes ; l'effet singulier & pittoresque que produit le sieur La Ruette , dans le rôle du vieux Mathurin ; le jeu piquant de la Demoiselle Beaupré , qui chante avec tout l'agrément possible , le plus joli air de la Pièce. Enfin , l'esprit & la finesse que met Madame du Gazon , dans le rôle épisodique & très - court du jeune Blaise.

Soirées de Mélancolie , par M. L***. A Amsterdam , chez Arkstée & Merkus , Libraires , & se trouvent à Paris , chez Moutard , Libraire-Imprimeur de la Reine , Quai des Augustins , à Paris , 1777. in-8°. Prix , 1 liv. 16 s. broché.

Les douze différens morceaux qui composent ces *Soirées* , forment une suite de petits Contes Moraux , de rêveries & de tableaux champêtres. La plupart de ces productions , qui paroissent n'être
autre

autre chose que les épanchemens d'un cœur sensible & mélancolique , portent l'empreinte d'une imagination vive & forte , mais sombre. On doit naturellement s'attendre à y trouver du désordre , de l'uniformité , des peintures peut-être trop multipliées , & une trop grande abondance d'images tristes ; mais on y distinguera sûrement , outre l'énergie & la fécondité de l'imagination , le germe d'un talent très-distingué pour écrire en Prose. Le Lecteur en jugera par le commencement du septième morceau de ce Recueil , intitulé le *Songe*.

« Le jour étoit sur son déclin , j'errois
 » au hasard dans les sentiers tortueux
 » d'une forêt sauvage. Le tableau de mes
 » infortunes se retraçoit à ma vue ; tous
 » les chemins du bonheur se fermoient
 » devant moi ; je voyois la chaîne de
 » mes maux se prolonger sans interrup-
 » tion jusqu'à mon cercueil : alors un
 » soupir amer s'échappa de mon cœur ;
 » je jetai un regard de douleur sur tout
 » ce qui m'environnoit , & mon ame se
 » sentit oppressée du poids de la vie ».

« Mes pas chancelans m'amènent au
 » bord d'un lac ; je m'arrête , & mes yeux
 » parcourent tristement la surface tran-
 » quille. Une vapeur délicieuse vient ra-

E

98 MERCURE DE FRANCE.

» fraîchir mes joues creusées par les pleurs ;
» je me laisse aller sur un gazon odorant,
» qui borde son rivage ; mes paupières
» s'appesantissent , & un sommeil agréa-
» ble s'empare de mes sens ».

« Pendant que je dormois , il me sem-
» bloit être dans un espace obscur &
» lugubre ; je ne sentoïis , ne voyois ,
» ni n'entendois rien ; de profondes té-
» nèbres m'enveloppoient de toutes parts.
» Tout-à-coup se lève un vaste rideau ,
» dont l'extrémité s'alloit perdre dans les
» Cieux ; c'étoit le rideau de la nature.
» L'éclat d'un jour brillant frappe ma
» vue ; j'apperçois un vallon étroit ,
» mais délicieux , une verdure animée ;
» des berceaux épars , des sources vives
» & bouillonnantes ; des collines fleuries
» & peuplées de mille arbrisseaux di-
» vers ».

« Au fond du vallon paroïssoit une
» maison agreste & abandonnée ; mais
» riante & agréable à voir ; un arbre
» antique lui prêtoit son ombrage ; deux
» rosiers bordoient l'entrée de cette de-
» meure , qui sembloit sortir du milieu
» d'une touffe d'arboisiers flexibles qui
» tapissoient négligemment ses murs ;
» enfin , jamais si beau lieu ne s'offrit à
» ma vue ».

« Deux colombes roucoulantes vien-
 » nent s'abattre sur ce toit champêtre ;
 » j'en vois sortir un vieillard , tenant
 » par la main un enfant de l'âge le plus
 » tendre ; deux longues robes blanches
 » comme la neige des montagnes , les
 » couvroient l'un & l'autre ; l'aspect du
 » vieillard inspiroit le respect , celui de
 » l'enfant inspiroit la tendresse ».

« Le flambeau du monde ne jetoit plus
 » que des rayons pâlissans ; une mélodie
 » douce s'élevoit des bosquets , & présa-
 » geoit le calme attendrissant d'un beau
 » soir. Nos deux solitaires traversent len-
 » tement la vallée ; une sensibilité vive , un
 » contentement pur respirent dans tous
 » leurs traits ; les deux colombes volti-
 » gent , en se jouant , au-dessus de leurs
 » têtes ; ils s'avancent jusqu'au pied des
 » monts qui servent de limites à ce char-
 » mant réduit. Le vieillard s'assoit
 » sur l'herbe fraîche , tandis que son
 » jeune compagnon s'abandonne à tous
 » les jeux de son âge ; il va , vient , ra-
 » masse des coquillages , les jette , en
 » reprend encore , en apporte au vieil-
 » lard qui lui sourit , & le presse rendre-
 » ment sur son cœur ; une gaieté vive ,
 » un babil aimable , des sons mal caden-
 » cés que répètent les échos , mais qui

» peignent l'innocence , tout inspiroit
 » le plus vif intérêt dans ce charmant
 » élève de la nature ».

Il y a de la grâce , de l'intérêt & de l'harmonie dans ce morceau ; les images en sont animées & poétiques. Le talent de l'Auteur doit donner des espérances , & nous paroît susceptible de se perfectionner par le temps & le travail.

De l'Ordre social. Ouvrage suivi d'un Traité élémentaire sur la valeur , l'argent , la circulation , l'industrie & le commerce intérieur & extérieur. Par M. le Trosne , ancien Avocat du Roi au Présidial d'Orléans. A Paris , chez les frères Debure , Libraires , Quai des Augustins.

Cet Ouvrage ; dédié au Margrave de Bade , est divisé en plusieurs discours. Le premier traite de l'obligation où sont les Savans & les Compagnies Littéraires , de s'occuper de l'étude de l'Ordre social.

L'Auteur fait voir d'abord , que l'homme de Lettres doit compte à la société de ses talens , & qu'il ne peut en faire un emploi plus utile , que de s'appliquer à une science aussi intéressante pour le bonheur des hommes.

L'Auteur établit ensuite la certitude d'un Ordre social , institué de Dieu , pour diriger les rapports des hommes réunis , & il expose le plan de tout l'Ouvrage.

La science de l'Ordre a la même origine & le même Auteur que la société humaine ; elle dérive des premiers principes de la Justice.

Les hommes ont toujours connu ces principes , mais d'une manière vague , implicite & insuffisante pour servir de règle à l'administration.

Les deux premières loix sociale , s'il faut en croire l'Auteur , sont la liberté personnelle , & la propriété mobilière : de ces deux loix naît la propriété foncière. On fait voir la conformité de ces loix avec la Justice , & l'on attaque le sentiment des Philosophes qui se sont élevés contre la propriété & l'inégalité des biens.

Les loix de la liberté & de la propriété , sont des loix primitives , essentielles , fondamentales de la Société humaine , & parfaitement conformes à la nature de l'homme , à ses besoins , & aux loix de la reproduction. L'Ordre civil , qui n'est que d'institution secondaire n'a aucun pouvoir sur ces loix. Ce n'est pas lui qui les a établies. Leur infraction ou leur ob-

servation constitue, indépendamment de lui, la moralité des actions sociales, & décide du bonheur ou du malheur des hommes réunis. Elle dirigeoit les rapports qu'ils avoient entre eux, avant l'établissement des Sociétés civiles : elles doivent les gouverner de même dans ce nouvel état ; car elles ne dérivent ni d'une convention libre & révocable, ni d'une concession particulière, ni d'aucune autorité humaine.

On prétend prouver dans cet Ouvrage, qu'il n'y a qu'une source commune de richesses, *la terre* ; un travail productif de richesses, *celui de la culture* ; qu'un emploi des richesses qui fasse renaître les richesses, *les avances de la culture*, & que tout le reste n'est que consommation, distribution, circulation, ce qui réduit l'intérêt social à celui de la reproduction.

On prouve, dans le troisième discours, comment, faute d'avoir saisi la base physique de l'Ordre social, les passions, les fausses opinions, les préjugés, ont dérouté les hommes, & les ont étrangement écartés de la route de l'ordre naturel.

Les premières sociétés ont pu avoir des notions assez distinctes des droits & des devoirs, & les ont puisées sans es-

font dans le sentiment intérieur. Mais, bien des causes ont concouru à les obscurcir. Les passions & les intérêts particuliers, ont commencé à porter le trouble.

Au dedans, on a contrarié par des loix arbitraires, cette législation simple, qu'il ne s'agissoit que d'étudier & de faire observer.

Au dehors, le faux amour de la gloire & l'ambition des conquêtes, ont emporté les Souverains & les Peuples, & tellement troublé l'ordre naturel, que c'est peut-être chez les nations civilisées, qu'il a été le plus contredit.

L'Auteur montre combien la morale, telle qu'elle a été enseignée par les Philosophes, a peu contribué au bonheur des sociétés, parce qu'ils ne se sont occupés de la nôtre, que comme d'une perfection de l'ame, & d'une qualité de l'homme intellectuel, sans saisir le rapport de sa nature avec l'ordre physique.

L'Auteur fait voir, dans le quatrième discours, que la plupart des sociétés s'étant formées par la conquête, cette origine a dû jeter bien du désordre dans leurs institutions.

Les Empires qui se sont élevés sur les ruines de l'Empire Romain, portent un caractère singulier. Les anciens conqué-

rans cherchoient à étendre leur domination. Ici, ce sont des Peuples surchargés par un excès de population, qui cherchent des terres où ils puissent s'établir, en les partageant avec les vaincus.

L'Auteur expose la nature du Gouvernement féodal, la manière dont il s'est altéré, l'anéantissement de l'autorité, l'anarchie qui en a été la suite, & la manière dont nos Rois ont trouvé ensuite moyen de rétablir leur puissance.

La seconde loi constitutive d'une Société régulière, est celle qui assure à l'État un revenu public, suffisant pour ses besoins, & qui en fixe la perception de la manière la plus conforme à l'intérêt de la reproduction.

Après avoir parlé de cette loi essentielle & de ses heureux effets, l'Auteur établit la véritable base de l'impôt. Il fait voir qu'il ne peut être qu'une portion des fruits renaissans, appliquée à la dépense publique; & que ce partage de la reproduction est soumis à des loix certaines; que la première de ces loix est que l'impôt ne peut rien prendre sur la portion destinée aux dépenses qui font naître la reproduction; que la seconde loi est qu'il doit partager dans le produit net, de manière qu'il en reste assez au

Propriétaire , pour l'indemniser des avances foncières & de leur entretien.

Ce discours est suivi d'un résumé sur la théorie de l'impôt ; & ce résumé réduit la question aux termes les plus simples.

Il s'agit , pour sentir la force de ce raisonnement , de se placer au moment de la récolte , & de concevoir tous les fruits réunis en une masse , & voir à quel titre se doit faire le partage.

Tout est préordonné , pesé , mesuré par les loix de la Justice , & par celles de l'ordre physique , qui assignent aux dépenses sociales une part dans le produit net. Il ne s'agit que de favoir si ces loix sont faites pour gouverner les sociétés.

La Science de l'ordre , comme on l'observe dans le cinquième discours , réunit , par des liens indissolubles , le juste & l'utile , que l'ignorance a si souvent séparé dans le fait ; elle prescrit à l'homme des loix bien différentes des loix arbitraires qu'il leur plaît de s'imposer , des loix qui agissent indépendamment de lui.

La plupart des Historiens ne nous présentent qu'un assemblage de faits ; combien ne nous instrueroient-ils pas davan-

tage , s'ils nous présentent le tableau des richesses d'une nation , de ses ressources , de son administration !

On insiste dans le sixième discours , sur l'inutilité des contre-forces pour remédier au désordre social , & du pouvoir de l'ordre à cet égard ; & l'on établit la nature de l'autorité souveraine , dont les hommes n'ont pas droit de poser les bornes.

Pour qu'une Société soit stable & heureuse , il faut que les membres aient un intérêt unique , clairement connu de tous , d'où résulte une volonté commune , qui opère la réunion des forces. Or , cette règle commune , qui doit assujétir toutes les volontés , ne peut être que la justice.

La connoissance vague & générale des loix de la justice , que les hommes ont eue jusqu'ici , a pu suffire pour former l'union imparfaite qui existe entre eux , mais n'a pu garantir les Sociétés d'une infinité de maux.

L'Auteur insiste particulièrement dans le septième discours , sur la nécessité de l'instruction , & s'applique à prouver quelle est la base de toute bonne administration , le principe de la stabilité.

Ce discours est plein de force & de

chaleur. Il tend à prouver la nécessité d'une constitution qui fasse, de la Société, un corps vivant & organisé, & qui réunisse toutes les volontés, tous les intérêts, toutes les forces au gouvernement de l'ordre.

L'Auteur prononce, dans le huitième discours, que la science de l'ordre réunit l'évidence morale & l'évidence physique; mais que l'évidence n'est pas toujours également apperçue, parce qu'elle est obscurcie par les préjugés & les faux raisonnemens.

Après avoir prouvé que la science de l'ordre est appuyée sur une foule de faits incontestables, l'Auteur défie ses Adversaires d'établir les contradictoires des vérités qu'il vient d'enseigner.

Il oppose ensuite au tableau d'une nation qui seroit gouvernée par l'ordre, l'état d'une nation gouvernée au hasard; il finit par prouver la possibilité d'une réforme, dont les plus grands obstacles viennent, d'une part, de l'ignorance; de l'autre, des intérêts particuliers. Mais l'instruction guérit l'ignorance, & l'autorité est faite pour en imposer aux intérêts particuliers. Il ne s'agit que de vouloir fermement, & de savoir diriger l'opinion publique.

La conclusion de l'ouvrage est très-intéressante. L'Auteur s'adresse d'abord à la France , & fait des vœux pour qu'elle donne à l'Europe l'exemple du Gouvernement de l'ordre , exemple qui seroit nécessairement suivi par les autres. Il passe en revue différentes nations de l'Europe, & y suit les progrès de l'instruction. Il parle du Margrave de Bade , & du Grand Duc de Toscane , dont il présente les principales opérations ; il s'arrête plus long-temps sur la Suède , dont il décrit la dernière révolution , en payant à Gustave un juste tribut d'éloge.

De toute part, dit-il , les Gouvernemens commencent à s'éclairer , à connoître & à goûter les moyens de faire du bien ; à s'occuper du bonheur des sujets & des moyens d'adoucir leur sort.... La connoissance des loix de l'ordre, à mesure qu'elle s'étendra, multipliera les exemples de bienfaisance universelle , & les heureux fruits de l'amour éclairé des Souverains pour leurs sujets.

A la suite des discours sur l'Ordre social , on trouve un traité sur la valeur , l'argent , la circulation , l'industrie , le commerce intérieur & extérieur.

• Cet ouvrage est vraiment élémentaire,

& d'un raisonnement serré. Dans les quatre premiers chapitres , les matières sont réduites à des propositions simples ou propositions suivies de leur développement. Il y est question des différentes causes de la valeur & de son importance , de l'échange & de la vente , & de la fonction de l'argent dans les échanges.

Quant à ce qui concerne la valeur de l'argent monnoyé , l'Auteur prouve le danger de l'altération de la monnoie , & de l'augmentation de la dénomination. Il relève les erreurs des Jurisconsultes , par rapport au droit qu'ils accordent au Souverain à cet égard ; & fait voir que le monnoyage est un service public , dont les frais devoient être faits aux dépens du revenu public.

Dans le quatrième chapitre , on traite de la circulation , & l'on prouve que l'argent n'est pas l'objet de la circulation , mais les productions ; que ce sont elles qui le mettent en mouvement , que la circulation part toute entière de la classe productive , & qu'il n'y a qu'une source de richesses. Ce dernier principe est de la plus grande fécondité : c'est sur lui que roule toute la doctrine de l'Auteur ; de manière que , si on veut l'attaquer , on doit le faire sur ce principe

NO MERCURE DE FRANCE.

fondamental, sans quoi l'on sera forcé d'admettre avec lui toutes les conséquences.

Dans le sixième, on traite de la nature du commerce en général : on établit la différence entre le commerce de la propriété & le trafic. On examine les effets du commerce sur la valeur, & on prouve que les frais du commerce sont pour une nation un objet de dépense, & non un accroissement de richesses.

Dans le septième, on traite du commerce extérieur. On prouve qu'un grand commerce n'est pas toujours une preuve de prospérité; que l'intérêt d'une nation qui vend, n'est autre que l'intérêt d'un propriétaire; que l'intérêt d'une nation, en tant qu'elle achète, n'est autre chose que celui d'un consommateur; que son intérêt est donc simple & unique, qu'il consiste à être servi aux meilleures conditions possibles, & par conséquent dans un état parfait de liberté & de concurrence.

Dans le chapitre 8, on examine les effets de la liberté indéfinie pour la nation qui l'établirait la première chez elle, indépendamment de la conduite des autres. Cette grande question est appro-

fondie d'une manière neuve , & sous tous les rapports possibles.

Enfin , le neuvième chapitre traite du commerce respectif de la métropole & des Colonies.

L'ouvrage de l'ordre social est accompagné de notes très-importantes ; la forme du discours , que l'Auteur a choisie , l'a forcé de rejeter dans ces notes des discussions qui auroient trop coupé le fil. Nous laissons aux Lecteurs instruits , le soin d'apprécier les preuves que l'Auteur emploie dans cet ouvrage , ou la matière dont nous avons cru ne devoir donner que l'analyse.

Mémoires historiques & galans de l'Académie de ces Dames & de ces Messieurs; Ouvrage rédigé par Antoine-Martin Vadé, Secrétaire de l'Académie; 2 vol. chez Segaud, Libraire, rue des Cordeliers.

Les Académies ont toujours eu le droit de publier leurs Ouvrages. Celle-ci qui est inconnue , & qui n'a point cherché , pour causes , à prendre encore confiance , n'en ambitionne pas moins les suffrages du Public. Les Pièces qu'elle

rassemble dans cette collection, quoique dépouillées de la forme Académique, amuseront peut-être les Lecteurs qui aiment la variété, & qui redoutent les Ouvrages longs & méthodiques.

Le premier volume renferme un parallèle des Académies & des lanternes. « Leur destination commune, dit l'Auteur du parallèle, est d'éclairer l'Univers; leur défaut commun est de ne pas éclairer toujours. L'un & l'autre a besoin d'emprunter sa lumière: l'un & l'autre donne quelquefois un faux jour... Les aveugles ne sentent point le mérite des lanternes: les sots ne connoissent pas le prix des Académies. Un petit vent souffle une lanterne: un souper trop long éteint un Académicien. Les étourdis cassent les lanternes, les envieux déchirent les Académies ». L'Auteur de ce parallèle ne le pousse pas plus loin, & n'a certainement pas imaginé qu'il diminueroit en rien la gloire de ces Corps, destinés à perpétuer le goût du beau, & cette politesse des mœurs, si nécessaire à l'ordre public & aux agrémens de la société.

On trouve dans ce recueil plusieurs morceaux de galanterie, traités d'une

manière philosophique. Voici comme on s'explique sur une passion qui semble n'être plus aussi tyrannique qu'elle l'étoit autrefois. « Si l'on ôtoit de l'amour tout
 » ce qui lui est étranger, & qu'on le
 » dépouillât de tous les ornemens dont
 » notre imagination l'a revêtu, en le
 » réduisant à son état primitif, il ne
 » seroit plus qu'une sensation agréable,
 » dont on auroit peu à redouter : mais
 » on a voulu le déifier. L'Auteur de no-
 » tre être n'en avoit fait qu'un besoin,
 » nous en avons fait une passion terrible;
 » & , pour le rendre indomptable, nous
 » avons mis en usage tout ce que l'art
 » peut inventer pour augmenter son pou-
 » voir. Nous avons porté l'incendie dans
 » tous les cœurs par la chaleur de nos
 » images : & les feux dont nous brûlons
 » ne doivent leur existence qu'à la vo-
 » lupté factice dont nous sommes eni-
 » vrés. La Nature bienfaisante nous avoit
 » accordé des plaisirs sans alliage : en
 » voulant embellir ses dons, nous en
 » avons défiguré les traits ; & ce qui
 » n'étoit fait que pour le bonheur de l'es-
 » pèce humaine, est devenu, par nos soins,
 » le poison le plus dangereux ».

Ces nouveaux Académiciens sont tou-

114 MERCURE DE FRANCE.

à-tour galans & moralistes sévères. Ils soutiennent « qu'il est de la nature du
» luxe de subsister par le changement
» continuel des goûts, & cette inquié-
» tude mène à des fantaisies. Les ames
» amollies, disent-ils, ne savent plus
» se fixer à rien, & font gloire de leur
» inconstance & de leur légèreté : la
» fausse délicatesse ne se reposant sur
» aucun objet, les épuise tous, & ne
» trouvant plus à se satisfaire par ce qui
» existe, se forme des fantômes. Cette
» habitude d'inconstance & de faux goûts
» s'étend sur la forme des passions. Un
» attachement solide devient ridicule.
» On court après le plaisir sans l'attraper.
» Au lieu de l'amour il se forme des
» liaisons fondées sur la vanité, & cette
» passion n'est plus que le travers d'une
» tête démontée ».

On trouve dans ce recueil, prétendu Académique, des historiettes & même des dissertations philosophiques. Celle où l'on développe la manière de penser d'un Dervis sur l'origine des ames, fournit la preuve la plus claire, qu'on ne fera que débiter des rêveries lorsqu'on s'écartera des Ecrivains sacrés, qui nous expliquent avec autant d'autorité que de

lumière, tout ce qui regarde l'origine de l'homme, le bonheur & la gloire de son premier état, son ingratitude & sa révolte, les malheurs qui ont suivi son crime, les moyens qu'il a plu à Dieu de choisir pour le lui faire expier, & pour le ramener à la justice & à la félicité.

Fayel, Tragédie, par M. d'Arnaud ; nouvelle édition.

. . . . *Furit , astuat , ardet.*

volume in-8°. avec figures. A Paris, chez Delalain, Libr. rue de la Comédie Française.

La première édition de cette Tragédie, publiée en 1770, a été annoncée dans le *Mercure* du mois de Mars de la même année, & l'extrait qu'on en a donné a été suivi de celui de *Gabrielle de Vergy*, qui est le même sujet traité par M. de Belloi. Le *Fayel* de M. d'Arnaud, suivant l'expression même de l'épigramme placée à la tête de ce Drame, *furit , astuat , ardet.* Cependant, quoique cet Époux soit dévoré de tous les feux de la jalousie, les critiques ont cru devoir reprocher à l'Auteur d'avoir trop abandonné *Fayel* à sa fureur, dans le

116. MERCURE DE FRANCE

cinquième acte sur-tout. Ils lui ont aussi objecté que Gabrielle ne pouvoit guères songer à prendre de la nourriture, quand elle expiroit de douleur. M. d'Arnaud, en corrigeant la seconde édition de sa Tragédie, a eu égard à ces deux observations. Fayel, dans le dernier acte, a une fureur concentrée, jusqu'au moment qu'il apprend à son Epouse que Couci n'est plus. M. d'Arnaud a d'ailleurs imaginé un moyen plus heureux pour forcer Gabrielle à se présenter à cette table funeste, qui lui est préparée par son Epoux. Elle croit les viandes empoisonnées, & fait avec transport, au milieu des ennuis qui la consomment, ce qui peut lui procurer la mort la plus prompte.

Il seroit bien à désirer que cette Tragédie pût être jouée, & que le Public fut à portée de juger de son effet théâtral.

La Paresse, Poëme traduit du grec de Nicandre, par M. le Comte d'Albon, des Académies de Lyon, de Dijon, de Nîmes, de Rome, de Florence, de Chambéry, de la Société Economique de Berne, &c. &c. Brochure in-8°. de 40 pages. A Paris, chez Knapen, père & fils, Libr.-Impr. au bas du Pont Saint-Michel.

La Paresse, suivant la Mythologie, est fille du Sommeil & de la Nuit. L'Auteur du poëme nous la représente fille du Sommeil & de la Volupté. « Son
 » sein, aussi fertile en maux que la boîte
 » de Pandore, perpétue l'âge de fer.
 » L'Univers est son empire, ses loix sont
 » l'ignorance, l'oubli & l'infraction du
 » devoir; les hommes sont ses esclaves,
 » leur foiblesse est sa force, le désordre
 » son ouvrage. Elle s'assied sur les mar-
 » ches des trônes, fait passer de la main
 » des Souverains dans celles de leurs
 » Sujets, amollis par les plaisirs, les
 » rênes de leur empire entr'ouvert; trans-
 » forme le Courtisan en Sybarite, déli-
 » cieusement couché sur un lit de roses;
 » jette le Guerrier dans une apathie
 » comme léthargique, après qu'il s'est
 » enivré du sang de ses semblables, &
 » qu'il a semé de toutes parts la désola-
 » tion & l'horreur; enchaîne le beau
 » sexe au char de l'oisive galanterie; se
 » repose sur le soc de la charrue, & lie
 » les bras du laboureur; écarte le Négo-
 » ciant de ses projets; glace l'imagina-
 » tion de l'Ecrivain, en lui dérobant le
 » miroir de la gloire; étouffe le zèle des
 » Prêtres; répand des pavots sur les yeux

118 MERCURE DE FRANCE.

» des Magistrats , lorsqu'ils sont assis sur
» le siège de la justice , le tonnerre en
» main , pour foudroyer l'intérêt , père
» de tous les crimes.

Ce Poëme , fruit d'une imagination
ornée , & nourrie de la lecture des an-
ciens Poëtes , est suivi d'un Dialogue
entre Alexandre & Titus dans les Champs
Elysées. Les sentimens que l'Auteur leur
prête , sont conformes aux caractères
que les Historiens nous ont tracés de ces
deux hommes illustres. Titus , l'amour
& les délices du Genre humain , pen-
dant son règne , fera encore utile au
bonheur des hommes , par les exemples
de vertu qu'il a laissées , & par les maxi-
mes d'humanité & de bienfaisance , rap-
portées par les Historiens , & rappelées
dans ce Dialogue avec toute l'énergie du
sentiment. « Les grandes âmes , dit
» Alexandre , aiguillonnées par le sen-
» timent de leur supériorité sur les âmes
» communes , sont pressées de sortir de
» l'égalité dans laquelle elles sont con-
» fondues avec la foule du Peuple ou
» des Rois. Les Dieux , de qui nous te-
» nons cette supériorité , doivent y avoir
» attaché le pouvoir d'agrandir notre
» existence , de renverser ce qui s'oppose

« à notre élévation, de disposer des for-
 « tunes & de la vie des hommes ; ce sont
 « eux qui nous mettent le glaive à la main.
 « Les Nations , celles même qui tom-
 « bent sous nos coups , entraînés sans
 « doute par un sentiment inné , plus
 « fort que leur malheur , s'accordent
 « à nous regarder avec une respectueuse
 « terreur. L'admiration universelle ap-
 « prouve nos succès , & la gloire les cou-
 « ronne. C'est avec ces titres que l'Hé-
 « roïsme justifie ses triomphes.

« La Justice & l'humanité , lui répond
 « Titus, ne les reçoivent point, ces titres.
 « Que les Dieux nous approchent d'eux
 « par les qualités les plus éminentes ; ils
 « nous laissent toujours au-dessous des
 « loix. Enfans de la Patrie , membre
 « elle-même de la Société universelle, en
 « naissant , nous faisons au bien général
 « le dévouement de nos talens. Montrons
 « plus haut que nos semblables , cela
 « nous est permis : mais que ce soit par
 « nos vertus & pour leur félicité. Ne peut-
 « on être élevé que sur des monceaux de
 « cadavres & de ruines ? Ne nous abaif-
 « sons-nous pas au contraire , à mesure
 « que nous démolissons l'Édifice de la
 « Société ? Nous ne paroissions & nous

120 MERCURE DE FRANCE.

» ne sommes jamais supérieurs aux au-
» tres hommes, que quand nous en fai-
» sons le bonheur. Avec de l'audace &
» du feu, vous réduirez une ville en
» cendres ; que n'en coûte-t-il pas pour
» la relever ? La désolation d'une cam-
» pagne est au pouvoir d'un scélérat, sa
» fertilité n'est que dans la main d'un
» Dieu. Enfin, que le Héros ne se glo-
» rifie pas des sentimens qu'il inspire
» aux Peuples ; ils l'admirent à la vérité,
» mais cette admiration peut-elle être
» flatteuse, lorsqu'elle est l'ouvrage de
» l'effroi ? Non, non, la véritable gran-
» deur ne fut jamais dans les lauriers
» que la victoire moissonne.

« *Alexandre.* Est-il rien néanmoins
» d'aussi beau, que de devenir maître de
» la destinée des hommes ?

« *Titus.* Est-il rien de plus vain, si
» on ne l'est pas de la sienne ? Le mal-
» heur d'un million d'hommes ne fera ja-
» mais un heureux. Plus vous aurez d'es-
» claves, moins vous aurez de véritable
» liberté. Les chaînes d'or dont la for-
» tune vous charge, sont plus fortes que
» les chaînes de fer dont vous accablez
» un Peuple. Le premier des humains,
» au comble de la gloire & de la for-
» tune,

» tune, est le jouet du fort le plus exposé
 » à ses caprices. La plus haute branche
 » de l'arbre est la plus fragile. L'oiseau
 » qui s'y perche n'y dormira pas ; c'est
 » la situation des conquérans. Ils ne
 » jouissent jamais des plus grands succès,
 » parce qu'ils ont toujours à craindre de
 » plus dangereuses chûtes. Dans le champ
 » de Mars, leur gloire chancelle à chaque
 » pas ; souvent même ils tombent pres-
 » qu'arrivés au bout de la carrière, telle
 » est la vanité de l'héroïsme. Devriez-
 » vous l'ignorer, Alexandre, vous qui
 » vous promettiez la conquête du monde
 » entier, au moment où la mort vint
 » fondre sur vous, & arrêter vos pro-
 » jets » ?

Alexandre continue de faire des objec-
 tions à Titus, & paroît convaincu de la
 vérité des maximes de ce sage Empereur ;
 cependant il soupire encore après de nou-
 velles conquêtes. « Voilà bien les hom-
 » mes, s'écrie Titus ; il ne suffit pas de
 » leur faire voir à découvert la vérité ; on
 » doit encore leur faire goûter, parce
 » que les passions restent encore après
 » que les erreurs sont dissipées. Il faut
 » donc s'appliquer à les tourner vers un
 » objet utile, capable de les satisfaire.

F

122 MERCURE DE FRANCE.

» Précepteurs des hommes , ne perdez
» pas votre temps, vis-à-vis d'un ambi-
» rieux, à le dégoûter de la grandeur ;
» mais représentez-lui les Dieux occupés
» du bonheur des humains ; offrez à ce
» Conquérant la conquête la plus noble
» & la plus difficile , celle des cœurs ; ne
» lui citez pour grands hommes que ceux
» dont les mœurs ont été les loix vivantes
» de leur Patrie , la règle du citoyen &
» de l'Etranger , le modèle de ce qu'on
» appelle les *Grands* ; répétez-lui que les
» plus grands des hommes sont ceux qui
» ont fait le plus d'heureux. Enfin , di-
» rigeant le desir qu'il a de s'élever , ne
» lui montrez la grandeur , la gloire &
» la félicité , que sur le faite des vertus ».

Précis du Discours préliminaire qui doit
être mis à la tête du Dictionnaire
Universel des Sciences morale , éco-
nomique , politique & diplomatique,
&c.

Nous avons inféré dans le dernier
Mercure , le Prospectus de cet ouvrage ,
dont le premier volume doit paroître in-
cessamment. L'éditeur ayant bien voulu
nous communiquer , en manuscrit , le

Discours préliminaire, qui traite de l'*Influence de la Philosophie sur les mœurs & la législation*, nous allons en donner le précis.

Ceux qui déclament indiscrettement contre les sciences, & sur-tout contre la philosophie, ne veulent pas voir combien elles ont de part au peu de vertu & de bonheur qu'il y a sur la terre. Qu'ils consultent les fastes de la philosophie ancienne & moderne, & ils seront forcés de lui rendre la justice qu'elle mérite.

Dans la barbarie des anciens temps, où le paganisme ne nous offre que des peuples religieux par corruption, & vicieux par religion; les principes les plus clairs de l'équité naturelle eussent été infailliblement étouffés par les absurdités monstrueuses de l'idolâtrie, si un petit nombre de philosophes n'en eussent conservé le dépôt précieux, au milieu des nations payennes.

Les premiers Législateurs furent des sages que la vénération des peuples mit au rang des Dieux, parce qu'ils étoient les bienfaiteurs de l'humanité. Osiris, Mercure & Mnevès donnèrent des loix à l'Egypte, & toute l'antiquité a regardé le gouvernement de l'Egypte comme un

F ij

modèle de sagesse politique. Zoroastre donna des mœurs à la Perse. Il prêcha la bienveillance, l'amour de la justice, & fit goûter cette maxime d'une perfection sublime : faites aux autres ce que vous voudriez qu'ils fissent pour vous (*).

Depuis deux mille ans & plus, Confucius jouit de la gloire d'avoir établi le meilleur gouvernement, peut-être, qui convienne à un grand Etat. La durée de l'Empire Chinois est la preuve de sa perfection, & en même-temps l'effet permanent de l'heureuse influence de la philosophie sur la police des Etats.

Des sept Sages de la Grèce, six gouvernèrent leur pays; & leur pays goûta les douceurs d'une administration juste & modérée. Thalès, qui n'eut point de part aux affaires publiques, entretint dans sa Patrie l'amour des vertus sociales par ses leçons & son exemple. Socrate & ses disciples s'adonnèrent particulièrement à la Doctrine civile, & c'est encore une maxime générale parmi les Philosophes modernes, que l'étude de l'homme est la seule digne de l'homme, que toutes les

* Sadder, Port. LXXI.

autres doivent se rapporter à cette science qui dirige la conduite des particuliers & les actes du gouvernement. La philosophie naturalisée à Athènes, y étoit l'ame de l'éducation : elle apprenoit aux jeunes gens à s'assujettir de bonne heure aux différentes charges de la vie civile, à regarder les emplois, moins comme des distinctions honorables, que comme un engagement solennel à être plus sage, plus juste, plus exact observateur des loix, que les Citoyens d'un rang inférieur. Elle imposoit à tous les Membres de l'Etat l'obligation de se former au maniment des affaires publiques, & conduisoit aux dignités, en apprenant à les remplir avec honneur. Introduite dans le cabinet des hommes d'Etat, elle étoit leur conseil; elle haranguoit le peuple, & ses décisions étoient des oracles; elle formoit encore, sous la tente, des défenseurs à la Patrie. Si Carnéades, Critolaüs, Diogène le Stoïcien & d'autres, chargés de négociations importantes, justifèrent l'idée qu'on avoit de leurs talens pour la politique, Aristide, le juste Aristide se distingua aux fameuses batailles de Maraton, de Salamine & de Platée. Quels hommes ont jamais rendu plus de

126 MERCURE DE FRANCE.

service à leur Patrie que Xénophon , Démosthènes & Polybe ?

La philosophie pénétra difficilement en Italie ; mais dès qu'elle fut reçue à Rome , on la vit régler le barreau dans Crassus & Antoine , perfectionner les loix sous les auspices des deux Scvola , produire de grands hommes dans tous les genres , & montrer sur-tout dans Cicéron & Atticus , jusqu'à quel point elle favoit intéresser les Citoyens au bien de la Patrie , soit au milieu des soins pénibles du Gouvernement , soit dans la tranquillité d'une vie privée. Les Romains lui durent leurs meilleurs Princes : elle forma l'ame bienfaisante des Titus , des Trajan , des Antonins. Les tyrans l'honorèrent de leur haine , & contribuèrent à l'illustrer en la persécutant. Alors le nombre des honnêtes gens fut réduit à celui des philosophes ; la vertu , lorsque Néron résolut de la faire périr , se retira dans l'ame de ces hommes privilégiés , qui , dans la corruption générale , osoient s'abstenir du crime.

Lorsque les Arts & les Sciences se perdirent , dans ces temps d'horreurs & de calamités publiques , où l'Italie devint la proie des Barbares , le flambeau de la

raison sembla s'éteindre pour ne se rallumer qu'après mille ans de ténèbres. La philosophie n'instruit plus les humains ; & les humains méconnoissent jusqu'aux droits de la nature. Ce n'est de toutes parts qu'injustice & noirceur, orgueil & bassesse, tyrannie & souffrances. Jamais le parricide, l'adultère, l'inceste, les duels, les assassinats ne furent si communs ; jamais il n'y eut tant de perfidies domestiques, tant de trahisons publiques, tant de dissensions civiles, tant de concussions de toute espèce, un abus si criant des choses les plus respectables. Par-tout le crime vend au crime le sang de l'innocent. Les plus belles contrées sont ravagées par des bêtes féroces ; sous le nom de Conquérans ; la Religion sert de masque ou d'instrument aux passions brutales ; la foi publique est violée jusqu'au pied des autels. Voilà l'horrible tableau de dix siècles d'ignorance. C'est que l'Europe n'avoit plus de sages qui formassent la jeunesse aux vertus sociales, qui conversassent avec les Rois, qui apprissent aux Magistrats à être justes, qui prêchassent au peuple l'union & la concorde, ou qui, ne pouvant faire mieux, opposassent de grands exemples à une grande corruption.

128 MERCURE DE FRANCE.

Après ce long sommeil léthargique, presque aussi affreux que la mort, la raison se réveille épouvantée des monstres qui l'obsèdent. Le génie, armé du don de penser, se présente pour les combattre. La vérité marche à sa suite : son éclat perce avec peine les épaisses ténèbres de l'ignorance. Quelques savans vont changer la face de l'Univers. Les sciences morales & politiques ne furent pourtant pas celles qui les occupèrent le plus à la renaissance des lettres. La poésie, l'histoire, la physique, les mathématiques furent cultivées avec plus d'empressement. La morale, cette science naturellement douce & engageante, avoit contracté avec les derniers philosophes, tels qu'Epictète & Boëce, un air dur & repoussant, effet nécessaire de la dureté des temps où ils vécurent. Le jargon de l'école n'étoit guère propre à la rendre plus attrayante. C'en fut assez pour déterminer alors les objets des travaux littéraires. Mais dès que l'homme fut devenu sensible au plaisir d'apprendre, il se trouva tout disposé à goûter le plaisir d'être vertueux. Erasme osa lui présenter la tableau de ses vices sans le choquer. Il est vrai qu'il le fit plutôt rire que rougir de sa sottise; mais

en déguisant ses leçons sous le voile d'une fine plaisanterie , en célébrant des fous , il fit le plus beau portrait du sage.

Montagne débita , sans prétention , une morale douce & accommodée aux différentes conditions de la vie humaine. Charron réduisit la sagesse en art , mais il en puisa les principes dans le cœur humain. La Bruyère , en peignant les hommes tels qu'ils étoient , leur montra ce qu'ils devoient être. La Rochefoucault fit la satire des Courtisans , poursuivit sans-relâche l'amour-propre mal entendu , sous les différentes métamorphoses qu'il prenoit pour échapper à ses coups ; & après avoir dépouillé ce Prothée de toutes les formes qui le déguisoient , il le livra à sa propre laideur , comme à son plus cruel bourreau.

Locke fit sentir à ses compatriotes les inconvéniens d'une éducation barbare. Instituteur éclairé , il leur apprit à donner à leurs enfans un corps sain , un esprit libre , une ame droite. Politique profond , il traita aussi du gouvernement civil , & il en traita avec cette impartialité qui doit tenir la balance , lorsqu'on pèse les droits du peuple , & les privilèges de l'autorité souveraine. Wolleston déter-

mina la nature du bien & du mal, & en fixa la différence. Hutcheson découvrit le sens moral. Shaftsbury fit d'une bienveillance généreuse & désintéressée, la mesure du mérite & de la vertu.

Grotius avoit déjà publié, au commencement du siècle dernier, son grand ouvrage du *Droit de la Guerre & de la Paix*. C'étoit la production d'un homme de génie, mûri par les affaires, les disgrâces & la méditation. Des maximes de la Jurisprudence naturelle & politique, il déduit des règles pour maintenir les nations en paix, ou pour les y ramener lorsqu'elles sont en guerre, & mettre de la justice, de l'humanité même, dans un Etat qui semble être le renversement de toute espèce d'ordre, & devoir étouffer tout sentiment de pitié.

Puffendorf mit dans un nouveau jour la science que Grotius avoit tirée de la barbarie. Doué d'un esprit pénétrant, d'un jugement exquis, d'une raison libre de préjugés, il remonte aux premiers éléments de la science des mœurs, & suivant avec précision l'enchaînement des vérités morales, il en forme un système méthodique des devoirs de l'homme, du citoyen, du souverain, qu'il fait de-

couler du principe fécond de la sociabilité:

Cumberland, Wolf, Burlamaqui perfectionnèrent encore la science du gouvernement. *Les Loix civiles disposées dans leur ordre naturel, le Traité de la Police,* & quelques autres annoncèrent en France un ouvrage d'une trempe plus forte. Le livre de *l'Esprit des Loix*, qui après avoir occasionné une foule d'écrits sur toutes les matières d'administration, de finance & de commerce, devoit enfin produire la science économique qui paroît être la perfection de la philosophie politique.

Tel est le précis très-abrégé de ce Discours, où l'Auteur nous montre par-tout la Philosophie, amie des mœurs & des loix, épurant la morale & perfectionnant la législation; par-tout amie des Rois & des Peuples, instruisant les uns & les autres de leurs droits & de leurs devoirs, formant des citoyens vertueux, des sujets soumis, non par instinct ou par bassesse, mais par raison; des Magistrats intègres, des Ministres zélés pour le bien public, des Rois, pères de leurs peuples. Ce n'est point ici un panégyrique outré. Les faits parlent. On ne déguise point les écarts de quelques philosophes, mais on fait

voir que ces écarts peu contagieux ne sont pas à craindre. En effet, on ne voit pas que la philosophie ait jamais fait aucun mal aux hommes. Mais elle leur a fait beaucoup de bien dans tous les temps ; elle leur en eût fait davantage, si une foule d'obstacles physiques & moraux n'en eussent empêché ou corrompu l'influence bénigne ; & nous pouvons aujourd'hui, plus que jamais, comparer les détracteurs de la philosophie à des hommes qui blasphémeroient contre le soleil qui les éclaire.

Ce Discours, monument durable, élevé à la gloire de la science philosophique, accroît l'impatience que nous avons de voir paroître le grand ouvrage auquel il sert d'introduction, & d'en rendre compte à mesure que les volumes nous parviendront.

Les Quatre parties du Jour à la Ville ;
traduction libre de l'Italien de l'Abbé Parini, sur la sixième édition faite à Milan en 1771, avec le texte à la suite. A Milan, & se trouve à Paris, chez Dorez, Libraire, rue Saint-Jacques, près S. Yves. 1777. 1 vol. in-12, Prix, 1 liv. 10 sols broché.

Ce Poëme, qui a eu le plus grand succès en Italie, est divisé en deux chants. Le premier, intitulé *Il Mattino*, comprend la nuit & le matin; & le second, qui a pour titre *Il Mezzo-Giorno*, le midi & le soir. Il est vrai que le Poëte ne parle que fort légèrement du soir & de la nuit.

Sous un titre déjà connu, ce petit Poëme renferme des détails tout nouveaux. « Lorsque les Thompson, dit le » Traducteur dans sa préface, les Saint- » Lambert, les B . . . & les Zacharie » ont voulu chanter les saisons, ou les » quatre parties du jour, leur Muse, » fuyant le séjour tumultueux des Cités, » s'est envolée au loin dans les campa- » gnes; &, sur le bord des fontaines, » ou au sein des forêts, la nature prenoit » plaisir à se peindre dans leurs tableaux, » aussi fraîche & aussi belle que nous » l'admirons dans ses ouvrages. Le Poëte » Italien, dont jé m'empresse de faire » connoître les talens à ma Patrie, n'a » pas sans doute un goût aussi vif pour » les solitudes champêtres. Ses quatre » parties du jour sont celles qu'on passe » à la ville, & dont le détail feroit croire » que Rome est bien moins éloignée de » Paris, que ne le disent les Géographes».

134 MERCURE DE FRANCE.

Ainsi , le sujet du Poëme n'est autre chose que le tableau de la journée d'un Petit-Maître Romain , moderne s'entend.

On a imprimé le texte à la suite de la version françoise ; mais le Traducteur avertit que cette dernière est seulement aussi fidelle qu'elle doit l'être , pour faire sentir l'original. Il donne à entendre qu'il a cru devoir traduire cet ouvrage , comme une jeune femme copie une mode nouvelle. Cette déclaration doit lui servir d'excuse auprès des amateurs de l'Italien , qui se plaindroient qu'il n'a pas rendu son original avec une exactitude assez littérale. Quoi qu'il en soit , sa traduction est agréablement écrite , & se fait lire avec plaisir : on en jugera par le morceau suivant.

« L'Aurore ouvre les portes de l'Orient
» & annonce au monde le retour du Soleil
» & du travail. Déjà le Laboureur vigi-
» lant quitte à regret le lit , où , entouré
» des berceaux de ses enfans , & à côté de
» sa jeune & tendre épouse , il a trouvé
» la nuit si courte. Il sort de sa cabane ,
» pressant les pas tardifs des bœufs dont
» il va partager les travaux. Il court à sa
» charrue par un sentier étroit sur les
» bords duquel les arbrisseaux , chargés

» de rosée, semblent, au mouvement le
 » plus léger, verser une pluie de diamans.
 » L'air retentit des coups redoublés des
 » marteaux. Le Forgeron s'empresse de
 » finir les portes d'airain que lui deman-
 » de l'Avare pour enfermer ses trésors.
 » Un autre, dans ses fourneaux, purifie
 » l'or & l'argent du Potosé pour en for-
 » mer mille vases divers, que l'Amour
 » destine à la toilette & à la table de
 » Phriné ».

Le Temple de Vénus. A Londres, 1777.
 Volume in-8°. de près de 400 pages,
 précédé d'une gravure.

C'est un recueil de vingt-six tableaux
 érotiques, tirés des Romans & des Contes
 les plus connus en ce genre. On y a mis
 à contribution *la Nouvelle Héloïse*, *le*
Temple de Gnide, *le Sopha*, *Angola*, *le*
Cousin de Mahomet, &c. &c. Le joli
 Conte d'*Aline*, de M. le C. de B***,
 s'y trouve même en partie. « J'ai vu, dit
 » le Rédacteur, les plus beaux tableaux
 » de l'Amour; je vais les exposer aux
 » yeux des enfans fortunés de la nature.
 » Ce sont des miniatures tirées des meil-
 » leurs Peintres en ce genre, & qui sont

136 MERCURE DE FRANCE.
» dignes d'être placées dans le Temple de
» Vénus ».

Opuscules de Physique animale & végétale.

Par M. l'Abbé Spallanzani, Professeur Royal d'Histoire naturelle dans l'Université de Pavie, Membre de la Société Royale de Londres, des Académies des Curieux de la Nature, de Berlin, de Stockholm, de Gottingue, de Bologne, de Sienne, &c. &c. Traduits de l'Italien, & augmentés d'une introduction où l'on fait connoître les découvertes microscopiques dans les trois Règnes, & leur influence sur la perfection de l'Esprit humain. Par Jean Senebier, Ministre du S. Évangile, & Bibliothécaire de la République de Genève. On y a joint encore plusieurs Lettres relatives à ces Opuscules, écrites à M. l'Abbé Spallanzani par M. Charles Bonnet, & par d'autres Naturalistes célèbres. Genève, chez Barthélemi Chirol. 1775. in 8°. 2 vol. avec six planches.

Cet Ouvrage exécuté par un des meilleurs Observateurs de ce siècle renferme:
I. Observations & expériences sur di-

verses espèces d'Animalcules des infusions avec une histoire détaillée de leur vie & de leurs mœurs, une description de leurs parties, & une vue générale des rapports que ces Animalcules ont avec les Animaux connus.

II. Observations & expériences sur les Animaux spermatiques de l'Homme & des Animaux, avec un examen du système fameux des *Molécules organiques*.

III. Observations & expériences sur les Animaux & les Végétaux, enfermés dans des Vases où l'Air ne peut pas se renouveler.

IV. Observations & expériences sur quelques Animaux singuliers, que l'Observateur peut à son gré faire passer de la mort à la vie.

V. Observations & expériences sur l'origine des petites Plantes qui forment la moisissure.

Ces observations sont enrichies de six Planches fidèlement dessinées & gravées.

Recherches sur la préparation que les Romains donnoient à la chaux dont ils se seroient pour leurs constructions, & sur la composition & l'emploi de leurs mortiers. Par M. de la Faye, Trésorier

138 MERCURE DE FRANCE.

Général des Gratifications des Troupes.
De l'Imprimerie Royale, in-8°. de 96
pag. Prix 1 liv. 10 sols; chez Merigot,
le jeune, Libraire, Quai des Auguf-
tins.

M. de la Faye a fait des recherches & des découvertes sur la manière de bâtir des Anciens; les différens procédés qu'il indique sont justifiés par le texte des Auteurs, & il s'est assuré du succès par des épreuves multipliées. Ce qu'il avance sur les constructions faciles, est puisé dans la même source, & confirmé, tant par le rapport de quelques Voyageurs, que par des mémoires particuliers. Un passage de Pline fera connoître que les colonnes qui ornoient le perystile du labyrinthe d'Égypte étoient factices, & que ce vaste édifice existoit depuis 3600 ans. C'est aux habiles Architectes à répéter ces expériences, & à vérifier, si, en effet, des pierres factices peuvent servir à la construction d'un grand édifice; si elles doivent résister à un poids immense, & se soutenir contre l'effort du temps & des élémens. Il nous semble que les stucs & pierres factices ne peuvent guères être employés que pour des revêtissemens ou

de petits ouvrages qui ne sont point tourmentés par l'action de l'air ou de la pesanteur. Au reste, c'est une question importante à examiner, si l'art peut suppléer au travail en grand de la nature; s'il peut l'imiter, l'égaliser, ou le surpasser, & M. de la Faye ne laisse rien à désirer sur tout ce qui peut servir à résoudre ce beau problème. Ses recherches annoncent un homme profond dans la connoissance de l'antiquité, & ses procédés, un homme exercé dans la pratique des sciences.

Bibliothèque de Campagne, ou les Amusemens du Cœur & de l'Esprit. A Amsterdam, & se trouve à Paris chez la veuve Duchesne, Libraire, rue Saint-Jacques; 1777, 24 vol. in-12. Prix 60 liv.

C'est une collection de divers Romans estimés & de nouvelles galantes, qui ont déjà été publiés, & que l'on fera charmé de trouver rassemblés. La lecture en est intéressante & variée, & très-propre à remplir les vuides du loisir, à fournir des sujets pour le théâtre & pour les drames de société.

Peinture du Siècle, ou Discours & Lettres sur différens sujets. Par M. de la Croix, Avocat. 2 vol. in-12 d'environ 400 pages. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez le Jay, Libraire, rue Saint-Jacques.

Ce recueil est extrait des six volumes que M. de la Croix a publiés, sous le titre de *Spectateur François*. On y trouve beaucoup d'esprit, d'imagination, de bonne critique & de connoissance des mœurs. Il combat avec force les vices, il attaque le ridicule avec ses propres armes; il fait varier ses tableaux, & leur donne un air d'originalité, & une composition pittoresque qui les rend très-recommandables.

Œuvres du Révérend Père la Berthoie, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, pour la défense de la Religion Chrétienne contre les incrédules & contre les Juifs. 3 vol. in-12. A Paris, chez la veuve Desaint, Libraire, rue du Foin, près la rue Saint-Jacques.

On n'a pas encore oublié les succès de

ce célèbre Prédicateur, qui a eu plus d'une fois la consolation de voir que plusieurs de ceux qui étoient venus l'entendre, avoient ouvert les yeux à la lumière, & renoncé à leurs funestes opinions. Une théologie exacte & élevée, leur fournissoit les argumens les plus propres à dissiper les nuages que l'incrédulité moderne s'efforce tous les jours d'entasser. Une Dialectique peu commune, lui faisoit démêler les sophismes captieux, les seules armes que l'erreur emploie en attaquant la vérité. Un zèle vraiment apostolique le faisoit entrer en lice, toutes les fois que la Providence lui en présentoit l'occasion. On avoit beau reproduire les mêmes objections, il étoit toujours prêt à y répondre, & il avoit l'art de varier ses réponses & de les rendre toujours intéressantes. L'Ouvrage que nous annonçons, prouve que le mérite de cet Orateur, qui étoit tout-à la fois Théologien & Philosophe, étoit supérieur à sa réputation. On trouve dans sa belle instruction contre les Juifs, que ce savant Religieux avoit su réunir à ses talens une intelligence profonde des Ecritures; il y établit que les Juifs & les Chrétiens doivent nécessairement être

142 MERCURE DE FRANCE.

d'accord sur un point qui est , qu'à la venue du Messie , (soit qu'il soit déjà venu , soit qu'il soit encore à venir) il doit-y avoir du changement dans les pratiques de la Religion. En effet , tous les actes extérieurs de la Religion qui attend le Messie , doivent être autant de figures qui le prophétisent ou le promettent , & autant de demandes que l'on fait à Dieu de l'envoyer. Par conséquent , le Messie une fois venu , la Religion ne peut plus le figurer , le prophétiser , le promettre , ni demander à Dieu qu'il l'envoie. Il faut nécessairement qu'elle change de pratiques extérieures , & qu'elle ne parle plus de la promesse du Messie , que pour rendre grâces à Dieu de ce qu'il l'a envoyé. Ce seul raisonnement , comme l'observe l'Auteur , devrait bien faire revenir les Juifs de l'opinion qu'ils ont , que la Religion étant l'ouvrage de Dieu , doit durer éternellement en la même forme & le même culte extérieur , qu'elle fut établie au Mont-Sinai. Si cela étoit , il faudroit que le Messie eût été promis pour n'être jamais donné.

Quant à la grande question , qui consiste à savoir si Jésus-Christ est le Messie promis & prédit , ou s'il faut en attendre

un autre , l'Orateur fait voir clairement que tout ce qui a été prédit du Messie , a été accompli en Jésus-Christ , & ne peut l'avoir été , ni ne peut l'être qu'en lui. Il parcourt , pour établir cette vérité , toutes les prophéties renfermées dans l'ancien Testament , Livre qu'on ne peut méconnoître , & qui étoit entre les mains des Juifs , long-temps avant la naissance de J. C. Il développe tous les passages des Écritures qui déterminent le temps de sa venue , qui déclarent ce qui convient à sa personne , & qui annoncent quelle sera son œuvre . Or , que l'on compare toutes ces prophéties avec les circonstances de la personne , de la naissance , de la vie , de la mort , de la Résurrection & de l'Ascension de Jésus-Christ , & l'on y trouvera , comme le fait le Père de la Berthonie , cette démonstration que Saint Pierre appelle *la Lampe qui luit dans un lieu obscur.*

Après avoir fait l'application de toutes ces prophéties à la Personne de Jésus-Christ , l'Auteur insiste sur l'aveuglement des Juifs , qui est si clairement prédit dans les divines Écritures , & qui prouve à son tour que Jésus-Christ est le Messie , parce qu'ils ont eu le malheur de le re-

jeter : cet aveuglement nous a été utile , en ce que le péché des Juifs , comme le dit Saint Paul , *est devenu une occasion de salut aux Gentils*. Nous en retirons un autre avantage fort grand , en ce qu'ayant entre leurs mains les prophéties , les Juifs sont dans toute la terre des témoins non suspects de leur vérité , comme de leur accomplissement. « Mais l'Eglise , » dit notre Auteur , en retirera un autre » avantage bien plus grand , lorsque , » convaincus enfin de l'aveuglement de » leurs Pères , les Juifs auront le bon- » heur de reconnoître tous Jésus Christ » pour le Messie , & entreront en corps » dans son Eglise ». *Car , si leur péché a été la richesse du monde , & le petit nombre auquel ils ont été réduits , la richesse des Gentils , combien plus leur plénitude le sera-t-elle , si leur retranchement est devenu la réconciliation du monde ? Que sera leur rétablissement , sinon un retour de la mort à la vie.* Tom. XI. XII.

Le Père de la Berthonie rappelle sur ce dernier objet , les prophéties si claires d'Isaïe , d'Ezéchiel , de Jérémie , d'Osée & de Zacharie , dont il paroît résulter , qu'après cet événement admirable , qui fera la consolation de l'Eglise , & qui
fournira

fournira en même-temps aux incrédules obstinés une réponse victorieuse & accablante , il y aura une longue suite de générations , soit parmi les Juifs , soit parmi les autres Nations converties.

On trouve dans les autres instructions , des réflexions solides , & même neuves , sur l'étrange méthode de raisonner qu'emploient les incrédules dans cette controverse si importante ; sur l'insuffisance de la raison , & la nécessité de la révélation , pour connoître le vrai culte que Dieu exige de l'homme ; nécessité que l'Auteur tire des deux grandes plaies de l'homme ; l'ignorance de sa raison , & la corruption de son cœur : sur l'excellence & la sublimité de la doctrine de l'envoyé de Dieu , infiniment supérieure à tout ce qui s'étoit enseigné jusqu'alors ; sur la nature , le nombre & les circonstances des miracles que Jésus-Christ, cet envoyé de Dieu , a opérés pour prouver sa mission. Quant à cette preuve victorieuse , le Père de la Berthonia soutient que Dieu infiniment bon , infiniment vrai , & la vérité même, ne peut ni nous tromper , ni autoriser le mensonge par des œuvres qui lui soient propres. Les miracles font une trop prompte & trop vive impression

G

sur les sens ; & c'est un sentiment trop
 fortement gravé dans le cœur , qu'un
 prodige bienfaisant & supérieur à toutes
 les loix de la nature est la voix de Dieu
 même , pour que l'erreur & le mensonge
 soient en droit de se l'approprier. « Moïse ,
 » dit-il , n'a fait des miracles que pour
 » prouver qu'il étoit envoyé de Dieu ,
 » pour tirer les enfans d'Israël de l'op-
 » pression où ils étoient en Égypte.
 » Comme Dieu , qui est Esprit , ne fait
 » sentir sa présence que par son opé-
 » ration , & que les opérations ordi-
 » naires de sa Providence , sont trop
 » communes & trop uniformes , pour
 » rendre sa présence sensible aux hommes
 » accoutumés à les voir ; il les tire de
 » cette espèce d'engourdissement , &
 » leur fait sentir vivement sa présence ,
 » lorsque , sortant de l'ordre que la Pro-
 » vidence a établi parmi les Êtres , il
 » opère à leurs yeux des effets qui peuvent
 » n'avoir aucune cause dans la nature.
 » Lors donc qu'un homme avance un
 » fait , & s'engage à le prouver par un
 » miracle , cet homme appelle Dieu
 » même , seul Auteur des miracles , en
 » garantie de ce fait ; & si Dieu en con-
 » séquence , se rend sensiblement pré-

» sent en opérant ce miracle , il se rend
 » lui-même témoin , - & témoin irrécu-
 » sable du fait dont on l'a pris pour
 » garant.

Il est aisé de faire l'application de ce raisonnement à Jésus-Christ ressuscitant Lazare , & de prouver la vérité de sa divine mission par ce miracle , dont on ne peut éluder la conséquence que par des sophismes qui ne sont pas même captieux. Aussi le Père la Berthonie fait-il valoir avec force cette preuve des miracles , qui est la plus claire , la plus courte & la plus abrégée. C'est l'argument des simples. Les miracles sont essentiellement preuve de la vérité.

Nous voudrions pouvoir joindre à ces réflexions , celles que le Père la Berthonie fait sur l'incompréhensibilité de nos mystères , sur le déluge universel , & sur plusieurs autres caractères de la Religion. Nous invitons les incrédules , & ceux qui se laissent ébranler par leurs objections , à lire ces trois volumes , dont la lecture suffit pour nous prémunir à jamais contre les mauvais raisonnemens dont on commence par conséquent à être rassasiés , parce que ce ne sont que des répétitions perpétuelles.

Anecdotes intéressantes & historiques de l'Illustre Voyageur, pendant son séjour à Paris; dédiées à la Reine. Seconde édition, corrigée & augmentée. 1 vol. in-12 de 162 pages, avec le Portrait de M. le Comte de Falckenstein. A Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe.

L'intérêt que l'Europe prend à tout ce qui lui peint l'*Illustre Voyageur*, fait multiplier les écrits. Le Lecteur ne s'aperçoit pas que tel Écrivain ne fait que répéter ce qu'un autre a déjà dit, & souvent beaucoup mieux; il suffit de nous entretenir de l'*Illustre Voyageur*, pour mériter nos suffrages.

Alexis moderne, ou *Étrennes de Minerve aux Artistes*, contenant différens secrets sur l'Agriculture, & les Arts & Métiers; sixième & septième Parties. A Paris, chez Desnos, Libraire & Ingénieur-Géographe, rue Saint-Jacques. Prix, 1 liv. chaque Partie.

Ce Recueil, qui aura huit Parties, peut intéresser, par la variété & même

par l'utilité des secrets ou recettes que l'Éditeur a extrait de différens Ouvrages connus & estimés.

Idées préliminaires ou Prospectus d'un ouvrage sur les pêches maritimes de France. Par M. Lemoyne, Maire de la ville de Dieppe; brochure in-8°. de 56 pages. A Paris, de l'Imprimerie Royale.

M. Lemoyne fit connoître, par deux Mémoires qu'il présenta au Ministère en 1775, combien l'augmentation progressive des droits sur le poisson, aux entrées de Paris, étoit nuisible à la pêche maritime, & ces droits furent diminués. Mais la consommation qui se fait à Paris, toute considérable qu'elle est, n'étant pas comparable à celle qui se fait dans toutes les provinces du Royaume, qui ne participent point à ce soulagement, le succès des deux premiers Mémoires a fait desirer la rédaction d'un troisième, dont la ville de Dieppe a chargé M. Lemoyne, & dont l'objet est de rendre sensibles les obstacles & les inconvéniens qui arrêtent encore le progrès de la pêche nationale, & d'indiquer les moyens de la faire parvenir au degré le plus florissant.

G iij

L'agriculture & la pêche peuvent être considérées comme les deux mamelles de l'Etat. Indépendamment de ce que les productions des mers, augmentent les richesses relatives d'un Royaume, en y faisant circuler des masses d'or & d'argent qui n'y étoient pas, elles accroissent ses richesses réelles, parce que ces productions servent, ainsi que celles de la terre, à la nourriture d'un plus grand nombre de sujets. Les pêcheries ont été aussi considérées, avec raison, comme des mines toujours subsistantes, qui donnent de l'occupation aux mains que les terres & les manufactures d'un Etat ne peuvent employer. Cette branche de l'occupation des hommes est encore bien précieuse, puisqu'elle accroît la population, augmente la valeur des salines, & qu'elle est le berceau & l'école la plus sûre des Matelots. C'est d'après ces principes qui sont exposés avec plus de développement dans le *Prospectus*, que M. Lemoyne entreprend de donner un tableau de la situation & du commerce des pêches nationales. « Nous commencerons, dit » l'Auteur, par celles de la marée fraîche, » à la suite de laquelle nous traiterons » de la police des pêches en général, &

» nous examinerons les causes de la dé-
 » population du poisson sur nos côtes ;
 » les loix de police , leur inexécution ,
 » les différentes manières de pêcher les
 » plus en usage : nous distinguerons celles
 » que nous croyons destructives ; nous
 » rechercherons les moyens de nous pro-
 » curer les meilleurs poissons plus frais ,
 » & de les pouvoir transporter plus loin :
 » de-là, nous passerons aux pêches salées
 » du hareng, du maquereau & de la
 » morue , qui sont les objets les plus in-
 » téressans de notre commerce : nous
 » donnerons sur toutes ces différentes
 » pêches le détail des frais & des dépenses
 » auxquels chacune est assujétie , son
 » produit, le profit de l'Armateur & du
 » Pêcheur , les droits dont chacune est
 » grevée à l'entrée , à la circulation & à
 » la consommation , les entraves qui
 » restreignent & gênent ce commerce.
 » Nous comparerons , autant qu'il sera
 » en notre pouvoir , toutes ces pêches à
 » celles des Nations voisines , & nous
 » rechercherons les causes de la préférence
 » presque universelle qu'elles ont sur les
 » nôtres. Ce plan ne nous permet pas de
 » nous borner à ce qui intéresse particu-
 » lièrement les pêches & le commerce

» de la ville de Dieppe; nous sommes
 » forcés d'embrasser tous ce qui concerne
 » les pêches en général. Nous ferons en
 » sorte de ne rien omettre de ce qui est
 » relatif à celles qui se font dans les au-
 » tres Ports de la Manche, & qui sont
 » à notre connoissance. Nous finirons par
 » la pêche de la baleine, absolument
 » abandonnée par les François, & nous
 » ferons connoître les avantages qu'il y
 » auroit à la rétablir ».

M. Duhamel du Monceau est le premier qui ait entrepris de travailler cet objet avec toute l'étendue qui lui est propre; mais cet Ouvrage, que l'Auteur continue, n'embrasse point encore tout ce qui intéresse les pêches, considérées comme un objet de commerce. Il étoit réservé à M. Lemoyne, bien connu par son zèle éclairé & patriotique, d'entreprendre ce grand Ouvrage.

Il est dans toute branche de travail & de commerce, dans celle de la pêche, sur-tout, des obstacles, & même des maux, qui ne peuvent être connus que par ceux qui en ressentent directement & personnellement les effets: tout tableau qui en sera tracé par une main étrangère sera toujours infidèle, & ne peut rendre

qu'à induire en erreur. C'est du Pêcheur, c'est de l'Armateur, c'est du Négociant qu'il faut les apprendre; c'est aussi dans ces sources que M. Lemoyne a puisé la majeure partie des faits & des observations que son Mémoire contient. Le Gouvernement, toujours attentif à faire jouir la Nation de ses plus grands avantages, a favorisé M. Lemoyne dans ses recherches & ses travaux; & il y a lieu d'espérer que tout Citoyen instruit & éclairé secondera les vues du Gouvernement, en procurant à M. Lemoyne des Mémoires & Observations sur les objets qu'il se propose de traiter, & que nous avons exposés plus haut d'après le *Prospectus*. « Les personnes, est-il dit dans » l'avertissement de ce Prospectus, qui » voudront bien aider à compléter cet » Ouvrage, sont priées d'adresser leurs » Observations & Mémoires à M. Lemoyne, Maire de Dieppe, & d'y » mettre une seconde enveloppe à l'adresse » de M. de Sartine, Ministre & Secrétaire d'Etat de la Marine, ou à celle de » M. le Directeur Général des Finances. » Elles sont aussi priées d'y joindre l'indication de leur demeure, afin que M. Lemoyne puisse, si elles l'y autorisent,

154 MERCURE DE FRANCE.

» leur demander des éclaircissemens ul-
» térieurs , & leur envoyer un exemplaire
» de l'Ouvrage ».

*Journal Historique & Politique des princi-
paux Événemens des différentes Cours
de l'Europe. 1777.*

Ce Journal est composé de 36 cahiers par an , & paroît exactement trois fois par mois. Le prix de l'année entière , est de 18 liv. , franc de port dans toute la France. On est libre de souscrire en tout temps , à Paris , chez Lacombe , Libraire , rue de Tournon.

Ce Journal devient de plus en plus intéressant dans la circonstance présente des affaires de l'Europe. On y trouve rassemblés , non-seulemens toutes les nouvelles répandues dans la foule des papiers étrangers & François , mais encore des faits particuliers sur différens objets. Ces événemens & anecdotes sont rédigés dans un ordre & d'une manière à rendre ce Journal , l'Histoire du temps la plus complete , la plus exacte & la plus curieuse.

 ANNONCES LITTÉRAIRES.

RÉpertoire universel & raisonné de Jurisprudence civile, criminelle, canonique & bénéficiale, Ouvrage de plusieurs Jurisconsultes; in-8°. Il en paroît actuellement 12 volumes, & on en publie huit par an. Ce grand Ouvrage renferme toute la doctrine de la Jurisprudence, puisée dans les meilleures sources; les noms des Avocats se trouvent à chaque article. La souscription sera fermée le 1^{er} Octobre prochain: il faut s'adresser à Paris, à l'Hôtel de Thou, rue des Poitevins.

Abrégé de l'Art des Accouchemens, dans lequel on donne les préceptes nécessaires pour le mettre heureusement en pratique, & auquel on a joint plusieurs Observations intéressantes sur des cas singuliers; Ouvrage très-utile aux jeunes Sages-Femmes, & généralement à tous les Élèves, en cet Art, qui desirerent de s'y rendre habiles; nouvelle édition. Volume in-8°. avec figures gravées.

G vj

156 MERCURE DE FRANCE.

en taille-douce, & imprimées en couleurs; par Madame le Bourcier du Coudray, Maîtresse Sage-Femme de Paris, pensionnée & envoyée par le Roi pour enseigner à pratiquer l'Art des Accouchemens dans tout le Royaume. Prix, 7 liv. 4 s. relié. A Paris, chez Debure père, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Gît-le-cœur, 1777.

Le titre de cet Ouvrage suffit sans doute pour en faire connoître l'emploi & l'utilité.

On trouve à Paris, chez Moutard, Libraire-Imprimeur de la Reine, de Madame, & de Madame la Comtesse d'Artois, rue du Hurepoix, près le Pont Saint-Michel, les Livres suivans :

Supplément à l'histoire de la rivalité de la France & de l'Angleterre, & à l'histoire de la querelle de Philippe de Valois & d'Édouard III, 4 vol. in-12.

Dictionnaire des origines, découvertes, inventions & établissemens, ou Tableau historique de l'origine & des progrès de tout ce qui a rapport aux sciences & aux arts; aux modes & aux usages anciens &

A O U S T. 1777. 157

modernes ; aux différens états , dignités , titres ou qualités ; & généralement à tout ce qui peut être utile , curieux & intéressant pour toutes les classes des citoyens , par une société des gens de Lettres. 3 vol. grand in-8°. reliés, 18 liv.

Essai sur les maladies des Artisans , traduit du Latin de Ramazzini , avec des notes & des additions , par M. de Fourcroy , Maître ès Arts en l'Université de Paris , & Étudiant en médecine. in-12 ; broc. , 3 liv. 12 f.

Confidence Philosophique , seconde édition , revue & augmentée. 2 vol. in-8°. ; br , liv. 12 f.

Histoire Naturelle de la Province de Languedoc , partie minéralogique & géoponique , publiée par ordre de Nosseigneurs des États de cette Province ; par M. de Genissane , de l'Académie de Montpellier , Correspondant de celle de Paris , &c.

Tome second , comprenant les Diocèses de Narbonne, St. Pons, Lodève & le Gévaudan ; le tout précédé d'un discours sur l'Histoire du Règne minéral. in-8°. A Montpellier , chez Rigaud ,

158 MERCURE DE FRANCE.
Pons & Compagnie. A Paris , chez
Moutard.

A C A D É M I E S.

C A E N.

I.

M. ESMANGART, Intendant de Caen , animé du desir de procurer aux Peuples de la Généralité, dont l'administration lui est confiée, les richesses & le bonheur dont elle est susceptible , a destiné une somme de 400 livres pour un prix, consistant en une Médaille d'or, à décerner pour chacune des années 1777 & 1778, aux Auteurs des mémoires qui satisferont le mieux aux questions que l'Académie des Belles-Lettres de Caen jugera le plus convenables aux intérêts de la Basse-Normandie.

Le sieur Lefebvre , Ingénieur en chef des Ponts & Chaussées, Ports de commerce, & autres ouvrages publics de la Généralité, Directeur de l'Académie, a, dans la Séance publique du 10 Avril présent mois, annoncé pour le Prix de

l'année 1777, à adjuger seulement dans la première Séance, après Pâques de l'année 1778, la question suivante :

« Quelles ont été les principales branches du commerce de la ville de Caen depuis le commencement du onzième siècle *, & plus particulièrement de-

* L'on est fondé à croire que le commerce de la Ville de Caen étoit considérable dès l'an 1026, du tems de Richard, Duc de Normandie, troisième du nom, puisqu'il est fait mention dans son contrat de mariage avec la Princesse Adèle, de la donation, dans le Comté de Bayeux, de la Ville de Caen, située sur le fleuve de l'Orne, & de ses environs, avec ses Eglises, ses vignes, prés, moulins, son marché, sa douane, son port & toutes ses dépendances.

« Et in concitatu Bajocafensi, concedo Villam quæ dicitur Cathim, super fluvium olnæ, circumquaque, cum Ecclesiis, vineis, pratis, molendinis, cum foro, tetonio, portu & omnibus appenditis suis ». *Hist. Eccl. de Normandie, Tome II. à la fin.*

Dans une Lettre en vers latins, de Rodulphus Tartarius (Moine de Fleury, maintenant Saint Benoît-sur-Loire) lequel vivoit entre 1096 & 1145, il est aussi parlé de la situation de la Ville de Caen, & de ce qui la rendoit florissante dès-lors : *vers la fin du règne de Philippe I*, le Poëte y dit avoir vu dans cette Ville un beau palais, où le marbre étoit prodigué; il y fait mention d'une multitude de Marchands, & de toutes les mar-

» puis la réunion du Duché de Normand-
 » die à la Monarchie Françoisé? Quelles
 » sont celles qu'il seroit le plus avanta-
 » geux & le plus facile d'y établir ou d'y
 » étendre , relativement au sol du pays ;
 » à ses productions , à ses débouchés ac-
 » tuels , à ceux qu'il est possible de lui
 » procurer, à ses loix , coutumes & usages ;
 » & quels seroient les moyens d'y par-
 » venir »?

Le sieur Lefebvre a pareillement annoncé
 pour le sujet du Prix de l'année 1778 ,
 lequel sera adjugé dans la Séance publi-
 que , après la Saint Martin de ladite
 année 1778 , la question suivante :

« Quels sont les arbres, les arbustes &
 » les plantes qui , croissant sur le rivage
 » de la Mer , sans avoir néanmoins be-
 » soin d'en être baignés à toutes les ma-
 » rées , pourroient être employés à la
 » construction des digues & épis néces-

chandises qu'on trouvoit dans le *Forum* , étoffes
 de laines , de lin & de soie , épicerics diverses ,
 cuirs de toutes façons , boissons & dentées de
 toute espèce , le nécessaire & le superflu ; il dit
 aussi y avoir rencontré des Négocians de toutes
 les Nations *Mém. de l'Acad. des Inscrip. Tome*
XXI. in-4°. page 512.

» faire sur les côtes & le long des ri-
 » vières, dans lesquelles la Mer monte,
 » pour défendre de ses irruptions, les
 » terrains qui les bordent? Quelle est la
 » culture de ces arbres, arbuttes & plan-
 » tes, & quels seroient les meilleurs
 » moyens à employer pour en former des
 » digues à la fois les plus économiques
 » & les seules susceptibles d'une résistance
 » constante & progressive, en même-tems
 » qu'elles procureroient aux proprié-
 » taires riverains un produit annuel par
 » leurs coupes périodiques ».

L'Académie estime que les Auteurs feront bien d'examiner principalement les plantes résineuses.

La multiplicité des digues nécessaires pour la conservation des terrains précieux situés sur les bords de la Mer & le long des rivières, dans lesquelles se font sentir le flux & le reflux, & pour l'acquisition d'autres terrains encore couverts par la Mer à toutes les marées, & susceptibles de former également des pâturages les plus gras, rendent cette dernière question on ne peut plus intéressante, non-seulement pour la Généralité de Caen, mais encore pour toutes les Provinces maritimes. Il existe un petit arbre (le

Tamaris) ayant à - peu - près les conditions demandées : il est assez commun en Italie , en Espagne & même dans les Provinces Méridionales de France ; on en trouve aussi en Allemagne , & même il y en a quelques plants dans la Généralité, sur le Territoire de Cabourg, près de Dives, & sur ceux d'Hermanville & d'Oystréhans , près Caen ; il est facile à multiplier ; il seroit seulement à désirer que ses racines fussent un peu plus fibreuses ; cependant tel qu'il est , on estime qu'il peut être fort utile dans la construction des digues , parce qu'on espère que les tunages & clayouages auxquels on pourra l'employer prendront racine, & ne pourrissent pas comme ceux faits avec les bois ordinaires , même avec le saule & l'osier, que l'eau salée fait mourir. L'essai du *Tamaris* doit être fait ; mais il peut être d'autres arbustes ou plantes inconnus dans ce Pays, & qui lui soient préférables.

Les Mémoires seront adressés avec les formalités prescrites par toutes les Académies , pour que les Auteurs ne soient connus qu'après le jugement , sous le couvert de M. Esmangart , Intendant de Caen , ou francs de port , à M. Moizan , Professeur d'Eloquence , & Secrétaire

perpétuel de l'Académie ; savoir , pour la première question , avant le premier Février 1778 , & pour la seconde , avant le premier Octobre de la même année.

Le concours ne fera interdit qu'aux seuls Membres titulaires de l'Académie ; les Correspondans & Affociés de la Province , sont particulièrement invités à s'occuper des questions proposées.

II.

Séance publique de la Société Royale d'Agriculture d'Auch , tenue le 10 Mai 1777.

La Société Royale d'Agriculture d'Auch , célébra le 10 Mai , selon son usage , l'avènement du Roi au Trône ; M. l'Archevêque d'Auch , Membre de la Société , dit la Messe Pontificale. L'après-midi du même jour , la Société tint sa séance publique , où on fit , pour la première fois , la distribution des Prix que Sa Majesté a bien voulu accorder à la protection dont M. Bertin , Ministre , honore cette Société , & à la sollicitation de M. de la Boulaye ,

Intendant , qui , connoissant le bien qui peut en résulter pour la généralité , prévient toujours les occasions de le lui procurer. On a d'abord adjugé une gerbe d'argent pour Prix du meilleur ouvrage ; il avoit pour titre : *Mémoire sur la culture des pommes de terre , & l'avantage qu'il y auroit qu'elle fût pratiquée en Gascogne.... & pour devise.... Loquere terra & respondebit tibi.* M. Beguillet , Inspecteur des Vingtièmes de la Généralité d'Auch , en est l'Auteur. Ensuite , on a distribué des Prix pécuniaires aux meilleurs cultivateurs & améliorateurs des différentes Communautés qui avoient été désignées & visitées par des Commissaires nommés par le Bureau de la Société. Cet encouragement , accompagné du certificat honorable qui fut donné à chacun de ces bons Laboureurs , produisit la plus vive sensation : le Peuple , peu démonstratif , ne put dissimuler le zèle & l'émulation dont il se sentoit pénétré ; il n'a qu'un cri pour demander les instructions de la Société , qui fait tous ses efforts pour l'engager de les mettre en pratique. La Société a donné pour sujet du Mémoire , qui devra concourir pour le Prix d'honneur , l'année

prochaine.... *quelle seroit la méthode la moins dispendieuse pour se procurer des fourages dans des mauvais terrains , sans le secours du fumier , & d'y rendre fertiles les prairies hautes & moyennes.* Les Mémoires doivent être remis dans le cours du mois de Février , à M. le Secrétaire perpétuel , sous la double enveloppe de M. l'Intendant d'Auch ; la Société s'occupe si sérieusement de son objet , qu'elle a délibéré de se cottiser pour prendre différens fonds où elle fera , à ses frais , des expériences d'agriculture démonstratives au Public. M. l'Archevêque d'Auch , qui assista à la Séance publique , comme Membre de la Société , fut si pénétré de l'émulation & du sentiment qu'inspirèrent les Prix qui furent distribués , qu'il annonça qu'il donneroit à pareil jour de l'année prochaine , deux Prix pécuniaires aux deux Particuliers qui auroient le mieux cultivé les pommes de terre. Ce Prélat , connu par sa bienfaisance , & qui a mérité la couronne civique , plein de zèle pour procurer l'avantage de ses Diocésains , a cru avec raison , que cette culture , jusqu'à présent inconnue dans cette Province , y seroit de la plus grande ressource pour la

166 MERCURE DE FRANCE.
subsistance des hommes & des animaux ,
sur-tout dans les circonstances malheu-
reuses auxquelles elle est fréquemment
exposée.

S P E C T A C L E S .

O P É R A .

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE
continue avec succès les représentations
d'*Ernelinde*. Mademoiselle Durancy a
heureusement remplacé Mademoiselle
le Vasseur dans le principal rôle, & M.
Lainée joue & chante avec applaudisse-
ment le rôle de *Sandomir*.

Ce spectacle , soutenu par une grande
variété, par une musique d'effet, & par
des chants bien modulés, fera toujours
beaucoup de plaisir.

On répète l'*Olympiade*, Tragédie ty-
rique, dont la musique est de M. Sac-
chini, célèbre Compositeur Italien.



COMÉDIE FRANÇOISE.

Les Comédiens François continuent les représentations de *Gabrielle de Vergy*, spectacle terrible, joué avec tant d'énergie & de vérité, que l'on veut le revoir, & que l'on ne peut s'empêcher de le repousser en le voyant.

On prépare à ce Théâtre plusieurs nouveautés, entr'autres, l'*Amant Bourru*, Comédie nouvelle de M. Monvel, Auteur & Acteur très-distingué.

COMÉDIE ITALIENNE.

Les Comédiens Italiens ont donné le samedi 19 Juillet, la représentation d'*Ernestine*, Comédie en trois actes, mêlée d'ariettes

Ernestine vit dans l'aisance qu'une Parente semble lui procurer, & dans l'exercice des arts de la musique & de la peinture, qui sont ses délices ; elle est sur-tout très-sensible à la tendre amitié

d'un jeune Seigneur, plein de vertus & de belles qualités. Sans cesse occupée de lui, elle croit encore le voir lorsqu'il est absent : elle le peint ; elle fait & recommence son portrait tel qu'il est gravé dans son imagination. Sa Femme-de-chambre lui fait avouer, sans peine, que cette amitié ressemble beaucoup à l'amour. Cette Suivante est l'amie de l'Intendant du Marquis : leur sort dépend du mariage de leurs Maîtres. Ils concertent les moyens de le faire réussir ; mais l'Intendant prévoit des obstacles qui l'inquiètent, & il a des secrets qu'il ne veut pas dire. Cependant le Marquis tant désiré arrive ; on veut l'introduire chez Ernestine. Le peu d'empressement qu'il a de la voir, annonce quelque fâcheuse aventure. En effet le Marquis ne fait comment prévenir Ernestine de la volonté de son père, qui veut lui faire épouser une riche héritière ; & que ni ses refus, ni ses prières n'ont pu fléchir. Ernestine vient, & marque par les plus tendres soins, le plaisir qu'elle a de le voir. Elle lui présente une boîte qui renferme un portrait, dont elle ne peut assez faire l'éloge. Le Marquis se reconnoît dans cette peinture : sa sensibilité égale sa surprise. Elle
veut

veut aussi qu'il juge de ses progrès dans la musique ; elle semble lui faire un hommage continuel de ses études & de ses talens. Tant de candeur , tant de vertus & d'attachement , lui font échapper des regrets de prendre un autre engagement. Sa tristesse alarme Ernestine ; elle en ignore encore le sujet. Le Marquis , craignant de l'affliger , s'éloigne d'elle ; il donne des ordres à son Intendant , & le rend confident de la résolution où il est de tout sacrifier à sa passion. L'Intendant cherche à le rassurer , en lui disant qu'il soupçonne que la riche héritière que son père veut lui faire épouser , en aime un autre que lui , & que cet amour pourroit favoriser celui qu'il a pour Ernestine. Le Marquis repousse cette idée ; mais l'Intendant s'y attache , & charge un Domestique de courir en poste , & d'aller prendre certaines informations. Cependant la parente d'Ernestine , alarmée que le Marquis ait pris son nom pour faire passer à Ernestine des richesses qu'elle n'auroit pas voulu accepter de lui , craint que ce ne soit des pièges tendus à sa vertu , & une surprise faite à sa délicatesse. Elle lui en fait part ; elle s'informe en même-tems du mariage du

H

Marquis : cette double nouvelle l'accable de douleur. Ernestine veut renoncer à ses présens & jusqu'au plaisir de le voir. Le Marquis est indigné que l'on ait osé calomnier ses intentions & ses bienfaits : il s'engage envers sa Maîtresse de ne point former d'autres nœuds ; mais Ernestine le refuse encore, ne voulant pas être la cause de sa défobéissance & de ses malheurs : heureusement le Courier envoyé par l'Intendant, apporte des nouvelles du mariage de la riche héritière, ce qui rend au Marquis la liberté de former l'union qu'il desire, & ce qui lui concilie la volonté de ses parens.

Le Poëte a négligé de ménager dans cette Pièce des situations, des contrastes & des caractères, qui eussent rendu l'action plus vive & plus intéressante. L'Amateur, très-distingué par plus d'un talent, qui a composé la musique, a tiré tout le parti qu'il pouvoit d'un plan aussi ingrat ; on a remarqué des duo très-agréables, des airs brillans, des morceaux d'ensemble qui lui font honneur, & qui attestent un bon style, avec beaucoup de connoissance, de facilité & de talent. Mais en France, on juge le poëme ayant la musique, & l'art du Musicien

ne peut jamais couvrir entièrement les défauts du Drame.

Les principaux rôles de cette Pièce ont été remplis par Mesdames Trial, Billioni & Dugazon, par MM. Clairval, Trial & Narbonne.



On a donné sur le même Théâtre, le mercredi 23 juillet, la première représentation de *Laurette*, Comédie nouvelle en un acte, mêlée d'ariettes.

Laurette, douée de tous les dons de la nature, mais dépourvue de fortune, est retirée avec son père dans un petit bien de campagne, qui fournit à peine à leurs besoins. Cette aimable fille est destinée à épouser un riche Fermier, qu'elle n'aime point; heureusement pour elle, un incendie dans le hameau a attiré les secours & la bienfaisance d'un jeune Seigneur qui, dans cette circonstance, a vu Laurette, & qui en est devenu passionnément amoureux. Ce Seigneur forme dès-lors le projet de s'unir par d'éternels liens à cette beauté. En vain son Ami veut-il le détourner de ce dessein & en plaisanter, il y persiste & cherche les

H ij

172 MERCURE DE FRANCE.

moyens d'obtenir le consentement de
 Laurette; ce qui lui est d'autant plus facile,
 que Laurette n'a pu se défendre de l'ai-
 mer. Blaise le Fermier sent bien que ni
 son âge, ni sa fortune, ni son état ne
 sauroient plaire à cette jeune beauté. Il
 n'en peut plus douter, lorsqu'une Com-
 mère du Village rapporte ce qu'elle a vu
 & entendu des amours de Laurette & du
 Marquis. Ce Seigneur est lui-même sur-
 pris par le père de Laurette, au moment
 qu'il lui propose de l'emmener. Laurette
 témoigne combien elle seroit affligée de
 quitter son malheureux père; mais son
 Amant atteste qu'il veut faire son bon-
 heur & celui de sa famille. Le Marquis
 va se disposer pour son départ avec son
 Amante. Le père de Laurette vient alors
 lui reprocher sa honte & son ingratitude:
 elle ne peut résister à ces justes plaintes;
 elle avoue sa faute, dont son amour est la
 cause & l'excuse. Le Marquis est interdit
 de retrouver son Amante avec son père:
 il se jette aux pieds du Vieillard; il lui
 demande pardon de ses torts, & proteste
 qu'il veut les réparer en épousant Lau-
 rette. Le père fait remarquer à sa fille
 combien le crime humilie l'homme;
 cependant il consent à leur mariage.

comme au seul moyen de réparer leur faute ; mais il veut encor rester dans son obscurité. L'Ami du Marquis survient lorsque tout s'arrange : il ne peut s'empêcher de marquer sa surprise d'une alliance si disproportionnée. Le père alors apprend que sa naissance est égale à celle du Marquis ; & que si sa fille n'est pas instruite de sa noble origine, c'est que l'infortune l'a obligé de lui en faire un secret. Le père embrasse ses enfans, & leur pardonne. Blaise le Fermier ne pouvant obtenir Laurette, reçoit un présent du Marquis, & épouse la bonne Ménagère qui a pris soin de l'avertir que Laurette n'étoit pas pour lui, & qu'elle lui convenoit beaucoup mieux.

L'Auteur, avec de l'esprit & du talent, a mis trop peu d'art dans la conduite de cette Pièce ; il n'a point su préparer & ménager l'intérêt de l'action, & il a trop négligé son style. M. Merault, Compositeur distingué, a fait la musique de cette Pièce, où il a développé ses talens & ses connoissances : plusieurs airs & quelques morceaux d'ensemble ont été fort applaudis. On a trouvé seulement qu'il s'est souvent élevé au-dessus du genre

174 MERCURE DE FRANCE.

qu'il devoit traiter, & qu'il n'a pas toujours proportionné la musique aux caractères des personnages & à l'expression des paroles.

Les principaux rôles de cette Pièce ont été très-bien joués & chantés par MM. Julien, Trial, Narbonne, Michu, & par les Demoiselles Colombe & Moulinghen.

On a remis le mardi 22 Juillet, *Arlequin Sauvage*, Comédie Française, en trois actes & en prose, de Delisle. Cette Pièce, remplie d'une philosophie agréable & gaie, est parfaitement jouée par M. Carlin, Acteur si vrai, si naturel, si aimable, a été très-bien accueillie.



A R T S.

G R A V U R E S.

I.

La Promesse approuvée, Estampe de 16 pouces 6 lignes de largeur, sur 13 pouces 6 lignes de hauteur, gravée d'après le tableau original de M. Lépicié, Peintre du Roi, par M. Hemery. A Paris, chez l'Auteur, rue Cassette, maison d'un Sellier; & chez M. Lépicié, Peintre du Roi, à l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture. Prix 6 liv.

LA scène de ce tableau nous représente un jeune homme & une jeune fille, qui se donnent la foi conjugale en présence d'une mère de famille. Ce tableau, lors de la dernière exposition des Ouvrages de l'Académie Royale de Peinture, a obtenu les suffrages des Amateurs par la naïveté des expressions, la vérité des détails & l'intelligence du clair obscur.

H iv

176 MERCURE DE FRANCE.

Le sieur Hemery, Elève de feu Claude-Donat Jardinier, a su mettre à profit les leçons de cet habile Graveur, pour caractériser les différens objets de ce tableau, & donner à son burin de la couleur & de l'harmonie. Ce même Artiste grave, d'après un autre tableau de M. Lépicié, une seconde Estampe, qui fera pendant à celle que nous venons d'annoncer.

I I.

L'Amour dédié au beau sexe, Estampe nouvelle, de 14 pouces de hauteur, & 11 de largeur, gravée avec beaucoup de soin & de talent, d'après le tableau de M. Greuze, Peintre du Roi, par B. L. Henriquez, Graveur de Sa Majesté Impériale de Russie, rue Saint-Jacques, vis-à-vis le Collège du Pleffis. Prix, 3 liv. Cette Estampe fait suite à *la jeune fille qui pleure la mort de son oiseau*; à *la voluptueuse*, &c. &c. peints par le même Artiste.

On lit ces vers au bas.

Sexe charmant, c'est à vous qu'il sourit;
Il veut vous couronner, mais il cache ses armes.

A O U S T. 1777. . 177.

Fuyez si de l'amour vous redoutez les charmes,
De sa blessure, hélas ! jamais on ne guérit.

I I I.

Le second Cahier du supplément à la *Botanique mise à la portée de tout le monde*, par Madame Regnault, a paru au commencement de Juillet. Il est composé, comme le précédent, de vingt Planches, & se paie 24 liv. A Paris, chez Regnault, Peintre & Graveur, rue Croix-des-Petits-Champs, au magasin de chapeaux des troupes, & chez les Libraires qui ont fourni l'Ouvrage. On trouve, chez les mêmes, les écarts de la nature, en 42 Planches, y compris le groseiller, & les quadrupèdes pour l'Œuvre de M. de Buffon ; le tout colorié.

M U S I Q U E.

I.

Q U A T R I È M E *Recueil* des Vaudevilles,
des Opéras-comiques, arrangés pour le
H v

178 . **MERCURE DE FRANCE.**
clavecin ou le forté-piano , dédiés à Madame la Comtesse d'Érouville ; par M. Benault , Maître de clavecin. Prix , 1 L. 16 s. Chez l'Auteur , rue Dauphine , près la rue Chriffine , & aux adresses ordinaires de musique.

I I.

On trouve de même & aux mêmes adresses , le vaudeville , *Ah vous dirai-je maman* , avec vingt-quatre variations arrangées pour le clavecin ou le forte-piano , dédié à Mademoiselle Becony de Leoube. Prix , 2 liv. 8 s.

TOPOGRAPHIE.

Nouveau Plan de la Ville de Paris & de ses Fauubourgs. A Paris , chez Desnos , rue Saint-Jacques. Prix , 12 liv. en feuilles , & 15 liv. relié.

CE Plan composé de plusieurs feuilles , étant rassemblé , 5 pieds 10 pouces de large sur 4 pieds 6 pouces de haut. Il est divisé en 20 quartiers ; & présente dans

son développement, les nouvelles rues, les nouveaux Édifices, différens passages nouvellement pratiqués, & autres détails satisfaisans. Il peut servir, par son étendue, à décorer les corridors, les vestibules, les salles à manger, &c.

Le sieur Desnos, qui a rassemblé dans son magasin beaucoup d'Ouvrages relatifs à l'Histoire Naturelle, & sur-tout à la Géographie, en a dressé un Catalogue, qu'il distribue gratuitement aux Amateurs.

L E T T R E à M * * *

Sur la manière d'enseigner à lire aux enfans, par l'Art Typographique.

Dans notre dernier entretien, Monsieur, vous me parlâtes avec tant de précision de la Typographie, comme d'une méthode qui, dans l'espace de quelques mois, conduit avec certitude les enfans d'une manière enjouée, non-seulement à la lecture, mais encore, ajoutâtes vous, à la connoissance de l'Orthographe, que je résolus dès-lors de me mettre absolument au fait de ce système. Pour y réussir, je ne perdís point de tems à faire les démarches nécessaires chez plusieurs de ceux qui se croient en état de le mon-

H vj

trer. Pas un d'eux ne m'ayant satisfait, je découvris enfin un homme * qui a été instruit des principes de ladite Méthode par l'Auteur même **. Jusqu'à la conversation que nous eûmes ensemble sur ce sujet, j'en avois conçu, comme beaucoup d'autres, des idées assez bizarres, me conformant aux sentimens de diverses personnes qui ne la connoissent que très-imparfaitement, & qui par conséquent causent grand dommage à la belle & prompte lecture; peut-être même pourroit-on dire à la république des Lettres: mais ce Maître m'en ayant fait sentir clairement le fond, j'en juge maintenant d'une toute autre façon. Il m'a démontré si évidemment la solidité de cette Méthode, que j'en peux raisonner comme un de ses Partisans les plus zélés; & comme je fais, Monsieur, que vous aimez le vrai, je vais vous en exposer toute l'étendue avec le moins de prolixité qu'il sera possible.

D'abord je compris que la dénomination que l'on donne aux lettres de l'Alphabet, dans ledit système, ayant pour base la nature & la raison, elle ne peut jamais induire en erreur, puisque les noms des caractères y ont la vraie prononciation qu'ils énoncent dans les syllables & les mots qu'ils composent, en consultant fidèlement les sons qui se font entendre.

* Le sieur Chompré, frère de l'Auteur du petit Dictionnaire de la Fable, demeurant rue Saint-Jacques au-dessus des Mathurins.

** Feu M. Dumas.

Comme il n'y a rien à dire sur les voyelles simples, nous ne nous y arrêterons pas; mais les difficultés sont grandes à l'égard de la dénomination que les consonnantes portent dans la méthode ordinaire; & pour applanir ces difficultés, voici les noms qu'elles doivent avoir, & qu'on leur donne par la Typographie, avec un exemple ou deux sur chacune.

Le caractère *Bb* s'appelle *be*, comme dans le mot *bar-be*, &c.

La lettre *Cc* ayant deux effets différens, se nomme *ce* ou *ke*, étant *ce*, dans les mots *ra-ce*, *ci-ron*, &c. & *ke* dans les mots *roc*, *carosse*, &c.

Le caractère *Dd*, s'appelle *de*, comme dans le mot *car-de*, &c.

La lettre *Ff*, se nomme *fe*, comme dans le mot *caraf-fe*, &c.

Le caractère *Gg* a deux effets différens; savoir, *ge* & *gue*, comme dans le mot *gi-got*, où l'on voit que dans la première syllable, la prononciation *gi* est douce; & que dans la seconde, *got*, le son est dur, &c.

La lettre *Hh* s'appelle *he*, quand elle est aspirée, comme dans les mots *Héros*, *houblon*, &c. autrement elle est muette, comme dans les mots *habit*, *homme*, *humeur*, &c.

Le caractère *Jj*, se nomme *ja* ou *je*, *ad libitum*, comme dans le mot *jamais*, & dans l'expression *dis-je*, &c.

La figure *Kk*, porte la prononciation de *ke*, dans toutes les occasions où elle est employée.

La lettre *Ll*, se nomme *le*, comme dans le mot *ma-le*, &c.

181 MERCURE DE FRANCE.

Le caractère *M m*, s'appelle *me*, comme dans le mot *li-me*, &c.

La lettre *N n*, se nomme *ne*, comme dans le mot *lu-ne*, &c.

Le caractère *P p*, est appelé *pe*, comme dans le mot *fou-pe*, &c.

La lettre *Q q*, se nomme *ke* ou *que*, comme dans les mots *coq*, *bicoque*, &c.

Le caractère *R r*, s'appelle *re*, comme dans le mot *poi-re*, &c.

La lettre ou figure *S s*, a deux effets, qui sont, *se* ou *ze*, comme dans les mots *sœur*, *maison*, &c.

Le caractère *T t*, se nomme *te* ou *ts*, comme dans les mots *ra-te*, *ra-ti-on*, &c.

La lettre *V v*, se prononce *ve*, comme dans le mot *chu-ve*, &c.

La figure *X x*, ayant quatre effets, ne porte néanmoins que deux noms principaux, qui sont, *ks* ou *gze*, comme dans les mots *ta-xe*, *exil*, &c. Ses deux autres fonctions; savoir, *se* & *ze*, se reconnoissent dans les mots *deuxième*, & dans *Aix*, Ville capitale de la Provence, &c.

Le caractère *Y y*, se prononce *ye*, comme dans les mots *yeux*, *aieul*, &c. Il s'emploie assez souvent aussi comme voyelle, faisant lui seul monosyllable, comme dans le verbe impersonnel, *il y a*, &c.

La lettre *Z z* est appelée *ze*, comme dans le mot *du-ze*, tuyau d'un soufflet, &c.

1 L'embarras où se trouvent les enfans, par la

méthode ordinaire, quant à l'épellation des consonnes simples, n'est presque rien en comparaison de plusieurs de ces mêmes consonnes de suite sans voyelles; & c'est à quoi la Typographie supplée facilement, parce qu'il n'y a point à deviner pour la conclusion ou conséquence des syllabes où elles sont employées; j'exposerai ici des exemples de chacune; & je suis déjà comme assuré, Monsieur, que vous jugerez favorablement des progrès que j'y ai faits.

Les deux caractères *c k*, joints ensemble, se nomment *che* ou *ke*, dont la conséquence se voit dans les mots *Charron*, *chaos*, &c.

La figure *xi* se nommant *kie* ou *xi*, il est facile de reconnoître ces deux valeurs dans les mots *Actéon* & *action*, &c.

Les deux lettres ou caractères *g & n*, joints ensemble, se nomment typographiquement *gre* ou *guene*, & s'emploient dans les mots *mignon*, *agneau*, &c. ainsi que dans ceux de *gnomon*, *gnostique*, &c.

Le même caractère *g*, accompagné d'un *u* de cette manière, *gu*, est toujours prononcé du son dur *gue*, comme dans les mots *langue*, *bague*, &c.

Les sons mouillés *il*, *ill*, *ille*, *lle*, *l'h*, se manifestent dans les mots *fauteuil*, *mailles*, *rouille*, *bille*, *gentilhomme*, &c.

Les deux lettres *ph*, jointes ensemble, se prononcent *fe*, comme dans le mot *Philosophe*, &c.

Les caractères *r h*, ont la même prononciation que *re* simple, comme dans le mot *rhume*, &c.

Les deux lettres *th*, jointes ensemble, ont le même nom que le *te* simple, comme dans les mots *thème*, *théorie*, *Marthe*, &c.

Les deux caractères *st*, joints ensemble, forment une figure qui se nomme *ste*, & s'emploie dans les mots *style*, *bastille*, &c. Le Maître Typographe en question, m'a certifié qu'un jour ayant demandé à un enfant de trois ans & demi, quelles lettres ou sons il falloit pour faire le mot *strophe*; le petit Élève, sans hésiter, lui répondit, *stre-o-fe*, puis courant à son bureau d'Imprimerie, où n'ayant pas trouvé le son composé des trois lettres *st r*, dans le casseau étiqueté *st*, où il auroit dû être, si on l'y eût mis, l'enfant se retourna, & dit en pleurant: il n'y est pas. Ce trait prouve la fécondité des idées justes & des sons véritables que la méthode Typographique présente à l'imagination même de la plus tendre jeunesse, par le seul organe de l'ouïe.

Observation sur les diphthongues & autres sons de la Langue françoise, composés de plusieurs voyelles ensemble, & même avec des consonnes.

Je croyois n'avoir plus de connoissances à acquérir dans la nouvelle Méthode, quand je me vis au fait de la vraie dénomination des lettres consonnes simples & composées ou jointes ensemble; mais je fus bien surpris lorsque le Maître de Typographie s'étendit sur les sons de notre Langue composés de plusieurs voyelles.

Je redoublai donc alors mon attention, & j'appris qu'il y en a grand nombre tous aussi essentiels & frappans les uns que les autres; tels sont spécialement les six sortes de *E*; ensuite les sons primordiaux composés de voyelles, même avec des consonnes qui leur sont souvent jointes sans être prononcées, comme *au*, *eu*, *oi*, *ou*, *ui*, lesquels sons pourroient être désignés par les noms de diphthongues, ou si l'on veut triphthongues oculaires, afin de les distinguer des véritables diphthongues *a*, *æ*. En voici des exemples de chacun, ainsi que des voyelles composées *ha*, *he*, *hi*, *ho*, *hu*, de même que des voyelles nasales *an*, *en*, *in*, *on*, *un*.

Premièrement, les deux diphthongues *æ*, *a*, ne changent jamais le son qu'elles portent naturellement dans tous les mots où elles sont employées, comme dans les noms propres *César*, *Édipe*; & dans le mot *æconome*, &c. Le caractère ou voyelle *E*, comme un autre *Protée*, change presque à tout bout de champ de son ou prononciation, & porte quatre noms; savoir, *e* muet ou féminin effectif ou sous-entendu comme *auxiliaire* après toutes les consonnes simples ou composées; étant marqué d'un accent aigu, c'est-à-dire, posé au-dessus & tombant de droite à gauche, il se nomme *e* fermé, comme dans les mots *bonté*, *vérité*, &c. Avec un accent grave au-dessus & tombant de gauche à droite, il s'appelle *e* ouvert bref, comme dans les mots *exprès*, *procès*, &c. Marqué d'un accent circonflexe ou chevron brisé au-dessus, il porte le nom d'*e* long ou bien ouvert, comme dans les mots *Ête*, *Prêtre*, &c.

186 MERCURE DE FRANCE.

Les voyelles *a-u*, *e-a-u*, &c. jointes ensemble, portant à l'oreille le son de l'*o* simple, il en résulte les mots *étau*, *fardeau*, &c.

Les deux caractères ou voyelles *e-u*, donnent ensemble le son *eu*, comme dans le mot *feu*, &c. de même que la diphthongue *æ*, jointe avec la voyelle *u*, font ensemble le même son *eu*, comme dans le mot *cœur*, &c.

Les deux voyelles *o-i*, jointes ensemble, donnent le son *oi*, comme dans les mots *Loi*, *Roi*, &c.

Les deux voyelles *o-u*, portent le son *ou*, comme dans les mots *clou*, *loup*, *filoux*, &c.

Enfin, les deux voyelles *u-i*, jointes ensemble, donnent naturellement le son *ui*, comme dans les mots *étui*, *aujourd'hui*, &c.

La voyelle composée *ha*, est employée sans aspiration dans le mot *habit*, &c. La voyelle composée *he*, se reconnoît dans les mots *herbe*, *héritage*, &c. De même la voyelle composée *hi*, est employée dans les mots *hier*, *hiver* ou *hyver*, &c. Les voyelles composées *ho* & *hó*, se voyent dans les mots *homme*, *Hôtel*, &c. Il en est de même de la voyelle composée *hu*, & initiale dans les mots *humeur*, *humilité*, &c.

Les caractères ou lettres *a-n*, joints ensemble, donnent à l'oreille le son nasal *an*, comme dans le mot *ruban*, &c. De même ses dérivés *a-m*, *e-m*, *e-n*, *a-o-n*, *e-a-n*, joints ensemble, portent le même son *an*, comme dans les mots *Adam*, *emploi*, *entendement*, *faon*, *paon*, *Jean*, &c. Les lettres ou caractères *è-n*, forment la nasale *èn*, comme dans *Ruben*, *Doyèn*, *moïèn*.

lièn, &c. Le *i* & le *n*, qui composent la nasale *in*, de même que ses dérivés *i-m*, *a-i-m*, *a-i-n*, *e-i-n*, *y-m*, *y-n*, donnent tous le même son de cette nasale *in*, dans les mots *vin*, *lin*, *impair*, *faim*, *pain*, *sein* & *serein*, *symbole*, *Syndic*, &c. Les lettres *o-n*, jointes ensemble, composent la nasale *on*, ainsi que ses dérivés *o-m*, *a-o-n*, *e-o-n*, & donnent tous le même son à l'oreille, comme dans les mots *jambon*, *ombre*, *raon*, sorte de grosse mouche, *pigeon*, &c. Ainsi le *u* & le *n* donnent le son *un*, comme dans les mots *àlun*, *aucun*, &c. Il en est de même des caractères *h-u-m*, qui, joints ensemble, donnent le même son *un* dans le mot *humble*, &c.

On doit juger par cette petite exposition, que si les enfans ne font pas de grands & rapides progrès par la Typographie, ce ne peut assurément être la faute de cette Méthode, comme quelques-uns le prétendent; mais qu'elle vient des Maîtres qui, n'en connoissant que quelques foibles parties, la montrent mal. Les parens ne prendront donc jamais trop de précaution pour le choix d'une personne entièrement versée dans la pratique de ce noble & agréable exercice, s'ils ne veulent courir le risque de faire perdre le tems à leurs jeunes familles, perte qui est de la dernière importance.

J'ai l'honneur d'être, &c.



 SYNONYMES FRANÇOIS.

Candeur , Franchise.

LA candeur expose naïvement notre ame aux yeux des autres. La franchise leur présente librement notre opinion. Par la candeur on dit ce qu'on sent , parce qu'on le sent. Par la franchise on dit ce qu'on pense , parce qu'on croit ordinairement devoir le dire.

La candeur est d'une ame simple. La franchise est d'un esprit hardi. Le déguisement est opposé à la candeur : la dissimulation l'est à la franchise.

La franchise fait des récits sincères. La candeur fait des aveux ingénus. La franchise tient à la sincérité , la candeur à l'ingénuité. Celle-là n'est que vraie , celle-ci est naïve. J'estime la première de ces qualités ; j'adore la seconde.

L'homme candide dit la vérité malgré les périls qu'il y a à la dire. L'homme franc la dit , sans envisager ses dangers.

La candeur ne convient qu'à l'innocence. La franchise est du moins enne-

mie de certains vices. Une franchise soutenue exige des efforts de courage, car il en faut pour être vrai vis-à-vis des cœurs qui ne sont pas bons. La candeur fera simplement le récit, le noble aveu de ses fautes, & l'aveu de ses belles actions, plus noble encore, parce qu'il sera modeste. C'est un héroïsme sans effort.

Nous trouvons quelquefois, dans les procédés & les discours des grands hommes, de l'orgueil & de la vanité où ils n'ont mis que de la candeur. Ne leur seroit-il donc pas permis d'avoir le sentiment de leurs vertus, & d'agir d'après ce sentiment ? Quelquefois on se glorifiera de franchise où l'on n'aura suivi que son orgueil, son caprice, son humeur, sa méchanceté ; & c'est sur-tout lorsque la franchise ne doit pas tourner au profit de la société, ni de celui qu'on censure.

Les ames distinguées par la candeur ont rarement une juste opinion d'elles. Leurs fautes ne sont que des erreurs, elles s'en accuseront sans contrainte. Avec de la simple franchise, on pourra fort bien s'apprécier, même trop haut ; on péchera avec connoissance de cause, & l'on attendra d'être accusé pour confesser la vérité.

La candeur nous concilie les cœurs. La franchise les aliène souvent, parce que l'une semble avoir dessein d'humilier l'orgueil des autres sans notre orgueil, & l'autre de soumettre notre amour-propre à l'amour-propre des autres.

Notre candeur est toujours à notre gloire. Notre franchise pourroit bien ne faire honneur qu'à nos amis. Je m'explique : la bonté, la docilité, la confiance, les sollicitations de nos amis, nous ouvriront le cœur malgré nous, & alors notre franchise sera leur ouvrage, leur mérite. Mais, qui nous inspirera la candeur, si ce n'est l'innocence?

Il faut diriger la franchise & laisser la candeur à elle-même. La franchise est circonscrite par la loi des égards, des bienséances, du devoir, de la charité. Il est à craindre qu'elle ne soit dure, injurieuse, nuisible, insupportable. Je ne crains rien pour l'innocente candeur. Il est toujours séant & honnête de se faire un visage de son ame, s'il m'est permis d'employer cette expression. La candeur inspire aux autres, & attire à elle la franchise. Une ame candide va de grand cœur au-devant d'un homme franc.

La nécessité de mettre un masque fut

nos vices, a entraîné celle de respecter les vices de nos pareils ; & il faut bien s'en imposer à soi-même pour oser affecter la franchise lorsqu'on ne peut pas l'autoriser par la candeur.

Soignez sans rudesse & sans humeur l'innocence de vos enfans , & récompensez tendrement leur franchise, vous conserverez leur candeur.

Deux hommes seroient regardés comme des Dieux sur la terre , celui qui sauroit toujours dire la vérité ou ce qu'il croit la vérité, sans offenser personne, & celui qui pourroit révéler tout ce qu'il fait & tout ce qu'il sent sans avoir jamais à rougir.

Il y aura dans la société plus de franchise quand les hommes désireront sincèrement devenir meilleurs , & plus de candeur quand ils le feront de venus.

La candeur se trouvera plutôt chez les femmes, parce qu'elles ont naturellement plus de simplicité & de délicatesse , & il y aura plus de franchise parmi les hommes, parce qu'ils ont plus de courage & de liberté. Mais par la tournure des mœurs , la candeur n'est peut-être pas plus l'apanage des femmes , que la franchise l'est des hommes.

Par M. de Tresséol.

*Variétés, inventions utiles, établissemens
nouveaux, &c.*

I.

LE sieur L. F. Dellebarre, Opticien très-connu par le Microscope qu'il a inventé, ayant, depuis son séjour à Paris, fait à ce même Microscope des changemens & additions considérables, qui en ont beaucoup perfectionné la construction & les effets, le présenta dernièrement & le soumit à l'examen & au jugement de l'Académie Royale des Sciences, où il lut en même temps un Mémoire très-détaillé sur la différence de la construction & des effets de cet instrument d'avec tous ceux qui l'avoient précédé. MM. de Montigny, le Roi & Brisson, nommés par l'Académie, Commissaires pour l'examiner, en firent, le 21 de Juin dernier, le rapport le plus avantageux & le plus honorable pour son Auteur, & l'Académie, en conséquence, lui donna son approbation. « Cette construction du Microscope » du sieur Dellebarre, disent les Com-
missaires,

» *missaires*, qu'Euler lui-même a regardée
 » comme difficile, est d'un mérite réel,
 » & fournit aux Physiciens un instrument
 » qui leur sera d'une grande utilité; c'est
 » pourquoi, d'après tout ce que nous
 » venons de dire de la construction de cet
 » instrument, des nouveaux avantages
 » qu'il renferme, & de la beauté de ses
 » effets, dont nous avons été très-satis-
 » faits, nous croyons devoir conclure que
 » le Microscope présenté par le sieur
 » Dellebarre est, de tous les instrumens
 » de ce genre qui nous soient connus,
 » celui qui renferme le plus de commo-
 » dités pour l'Observateur, & qui, en
 » amplifiant le plus l'image, la fait voir
 » avec plus de netteté, & qu'en consé-
 » quence il mérite, à juste titre, l'appro-
 » bation de l'Académie ».

Ce Microscope se vend à Paris, rue S. Jacques, près Saint Yves, chez le Sieur Letellier, Ingénieur en Optique de la Reine, & Associé de l'Inventeur.

I I.

M. Lavocat, Mécanicien de la Cour de Bruxelles, demeurant à Champigneul, près de Nancy, est Auteur de quelques

nouvelles inventions, dont voici la notice :

1°. Une Machine portative, fort solide, tenant lieu de Pressoir, & qu'on peut employer pour tout ce qui est sujet à la presse, comme les étoffes, les draps, &c. Il n'entre dans son mécanisme aucune sorte de bois qui s'enfonce en terre, & une seule personne la fait agir avec la plus grande aisance. Elle coûte, en croquis, 48 liv.

2°. Une Serrure faite de manière que, quand même on y auroit laissé la clef, on ne pourroit ni ouvrir, ni fermer, si l'on ne savoit pas le secret. Prix, en grand, 5 louis.

3°. Une Machine pour refendre, (scier en long) des bois de toute espèce : un homme, un cheval, l'eau & l'air la font également agir, & l'on peut la placer par-tout. Le croquis de cette nouvelle Scie se vend 96 liv.

4°. Un Fauteuil bien commode pour les malades : au moyen d'un seul ressort, il avance, recule, & tourne de tout côté. La personne qui s'y place, se conduit elle-même avec une canne ou un petit bâton à la main, sans que ses pieds touchent au plancher. Prix, en croquis, 24 liv. & en grand, 96 liv.

5°. Une poche postiche où la main entre comme à l'ordinaire, mais d'où il n'est pas possible de la retirer, sans savoir le secret: invention aussi heureuse qu'utile pour attraper les curieux & les filoux. Prix 72 liv.

6°. Une Machine imperceptible qui, posée sur terre, arrête un homme, un cheval, un loup, &c. de façon que, pour les dégager, il faut absolument connoître & mettre en usage un petit procédé particulier. Le chaud, le froid, la pluie, la gelée, la neige, rien, en un mot, ne peut empêcher l'effet de cette Machine, qui coûte 96 liv. en croquis, & 288 liv. en grand.

7°. Un Van pour toute sorte de grains, & avec lequel un homme fait, sans bruit, dans deux heures, plus d'ouvrage que dans un jour entier avec les plus grands Vans connus jusqu'ici. Prix, en croquis, 24 liv.

8°. Un Carosse où l'on peut faire la cuisine en route, & manger sans la moindre incommodité. Le croquis de cette Voiture se vend 6 louis.

I I I.

M. Montelatici, célèbre Mécanicien
I ij

196 MERCURE DE FRANCE.

de Pise, vient d'inventer une Machine hydrostatique, dont l'effet est de pomper l'eau avec une facilité sans égale. Elle consiste en un tuyau de la hauteur d'une coudée & demie, & de la circonférence de la moitié du bras. L'action de l'air attire l'eau dans ce tube, avec assez de force pour en élever 360 barils dans une heure. Un seul homme peut mouvoir cette Machine, & la faire opérer quelque part que ce soit, mais spécialement dans un vaisseau, où cette invention peut devenir de la plus grande utilité,

I V.

*Extrait d'une Lettre écrite par M. le Chevalier d'Andelard, Capitaine dans le Régiment de Malthe, à M. de *** à Limoges,*

Depuis que je suis à Malthe, j'ai été dans le cas de faire plusieurs observations sur le climat de cette Isle; & j'ai trouvé que la température de l'air, & le degré de chaleur, occasionné par la réflexion du soleil sur le rocher, combinés ensemble, y tenoit un juste milieu entre les chaleurs brûlantes des Indes; & le climat

modéré de nos Provinces Méridionales: de - là j'ai conclu qu'en transportant à Malthe les plantes des Indes, & les y cultivant avec soin, elles s'accoutumeroient peu-à-peu à une chaleur moindre que dans leur pays naturel; & que quelques années après, les transportant dans le Midi de la France, elles s'y conserveroient sans être mises dans des serres, & sans perdre de leurs propriétés & de leurs vertus, ayant passé doucement d'un climat à l'autre.

Cet avantage me paroît trop réel pour qu'on ne s'en occupe pas; ainsi, j'invite tous les Amateurs de l'histoire naturelle à réfléchir sur cette matière. Je dirai même que le Gouvernement devrait y penser, parce qu'alors il concentreroit dans l'État des branches de commerce qui font sortir beaucoup d'argent du Royaume. Le Souverain de Malthe ne s'opposeroit point à ce que l'on transportât ces plantes chez lui, & à ce que l'Isle servît d'entrepôt, cela laisseroit, au contraire, de l'argent dans le Pays, & y occuperoit beaucoup de bras.

On doit ici à MM. de Valliez & de Dolomieu, la nouvelle découverte de la plante *Orseille*, si nécessaire dans la

198 MERCURE DE FRANCE.

teinture , & dont la couleur pourpre est si chère ; cela fera un objet d'un considérable revenu au grand Maître , qui s'est emparé de la récolte de cette herbe. . . .

On pourroit recueillir à Malthe , où l'on trouve beaucoup de ces arbres , vulgairement appelés figuiers d'Inde , l'insecte qui produit la cochenille ; & avec un peu de soin , on y en perpétueroit très aisément l'espèce ; ce qui feroit une branche de commerce très-grande & très-utile , &c.

A Malthe , ce 12 Février 1777.

V.

M. Suzzi , jeune Peintre d'Imola , dans l'Etat Ecclésiastique , a trouvé le secret de lever de dessus les murailles les peintures à fresque sans les endommager. Il en a fait l'essai , avec le plus grand succès , dans la Cathédrale d'Imola. Cette invention sera d'autant plus utile , qu'en démolissant les anciens édifices , on étoit forcé de perdre , sans ressource , plusieurs ouvrages précieux en ce genre.

V I.

Histoire Naturelle.

On a fait à Angers la découverte d'une propriété intéressante de la feuille de vigne. Un enfant qui avoit, dès sa naissance, la tête couverte d'une gale qu'on regardoit comme une teigne par les progrès qu'elle faisoit, & par le peu de succès des remèdes qu'on avoit employés, a été guéri par l'application du pampre naissant, ou des feuilles de treille.

V I I.

Fait singulier.

On voit dans un Village d'Allemagne, à quatre lieues de Prenzlau en Brandebourg, un petit animal de la figure & de la grandeur d'un mulot; son poil est blanc par-tout le corps, excepté près des oreilles, où l'on voit une tache d'un beau brun clair. Son maître, qui en fait son gagne pain, lui fait; devant les personnes qui viennent pour le voir, diverses questions, auxquelles ce petit animal

100 MERCURE DE FRANCE.

répond sur le champ très-distinctement , & avec beaucoup de vivacité. Il est renfermé dans une cassette d'environ 12 à 13 pouces de longueur , sur 9 à 10 de largeur , & 6 à 7 de hauteur.

A N E C D O T E S.

I.

UN Médecin de Dublin , homme d'un certain âge , très en réputation & fort riche , alla un jour recevoir dans un endroit une somme assez considérable en billets de banque & en or. En retournant chez lui avec sa somme , il fut arrêté par un homme , qui paroissoit hors d'haleine à force d'avoir couru , & qui le pria de vouloir bien venir voir sa femme attaquée d'un flux violent. Il ajouta que le besoin de secours étoit pressant , & que le Docteur seroit content , puisqu'il ne lui promettoit pas moins d'une guinée pour une seule visite. Le Médecin , qui étoit fort avare , s'empressa de la gagner ; il dit à l'homme de marcher , de lui montrer le chemin , &

qu'il le suivoit. On le conduisit dans une maison située dans une rue écartée; on le fit monter à un troisième étage, où on l'introduisit dans une chambre dont la porte fut soudain fermée à clef. Alors le conducteur présentant d'une main le bout d'un pistolet au Docteur, & de l'autre une bourse vaide & ouverte: « Voilà ma
 » femme, lui dit-il; elle eut hier un flux
 » qui l'a réduite à l'état où vous la voyez;
 » vous êtes un de nos plus habiles Mé-
 » decins, & je fais que vous êtes, plus
 » que personne, en état de la guérir; vous
 » venez sur-tout de tirer d'un endroit le
 » remède nécessaire; dépêchez-vous
 » de l'appliquer, si vous n'aimez mieux
 » avaler deux pillules de plomb qui sont
 » dans cet instrument ». Le Docteur fit
 » la grimace, mais obéit. Il avoit quel-
 » ques billets de banque, & cent vingt-
 » cinq guinées qui étoient en rouleaux.
 Il mit docilement ces dernières dans la bourse, & voulut sauver les billets; mais le filou les favoit dans sa poche.
 » Attendez, lui dit-il, il n'est pas juste
 » que vous ayez fait une si belle cure
 » pour rien; je vous ai promis une guinée
 » pour votre visite; je suis homme d'hon-
 » neur, la voilà; mais je fais que vous

» avez sur vous quelques petites recettes
 » très-efficaces contre le retour du mal
 » que vous venez de guérir ; il faut que
 » vous ayez la bonté de me les lais-
 » ser ». Les billets prirent le chemin des
 guinées. Alors , le filou cachant son
 pistolet sous son manteau , reconduisit
 le Médecin en le priant de ne point faire
 de bruit , le laissa au coin d'une rue ,
 lui défendant de le suivre , & courut
 brusquement chercher un nouveau loge-
 ment dans un quartier éloigné.

I I.

L'Empereur régnant , peu de jours
 avant son départ de Vienne , se prome-
 noit seul en voiture dans la campagne ,
 vêtu d'un surtout gris , & accompagné
 d'un seul domestique. Un jeune enfant ,
 parti d'un village voisin , se met à suivre
 la voiture , en criant : Monsieur , je suis
 fort las , permettez-moi de monter sur
 le train de votre carrosse. L'Empereur ,
 par un effet de cette affabilité qui l'ac-
 compagne par-tout , le lui permit , &
 lui demanda avec bonté son nom ,
 celui de ses parens , & ce qu'il
 avoit mangé à midi ? *je vous le donne à*

deviner, lui répondit le petit voyageur. Ce Prince nomma une vingtaine de sortes d'alimens, jusqu'à ce qu'enfin l'enfant ayant entendu le nom de celui qui avoit fait son dîner, s'écria en sautant, *c'est cela même*. L'Empereur lui demanda à son tour pour qui il le prenoit... *pour un Officier. = Mais, pour quel Officier? = Pour un Lieutenant, car je ne vois sur vous aucun galon. = Devinez mieux*. L'enfant se mit à nommer tous les grades depuis le Capitaine jusqu'au Général; & voyant qu'il n'avoit pas encore réussi à satisfaire à la question, il ôta son chapeau, en disant: *Vous êtes donc l'Empereur même?* = *Bien deviné*, dit le Prince en riant, & il le reconduisit dans la cabane de son père, où il lui fit présent de quelques pièces d'or.

I I I.

Un Acteur débutoit à la Comédie Française, avec assez peu de succès, par le rôle du *Glorieux*. Au second acte, à la fin de la scène où il est entraîné par *Lisimon*, qui l'emmène dîner, en disant: *laisse, en entrant chez nous, ta grandeur à la porte*. Notre Acteur se laissa tomber

204. MERCURE DE FRANCE.

aux yeux de tous les Spectateurs. *Pasquin* continuant son rôle, dit : *Voilà mon Glorieux bien tombé.....* Cet à-propos excita de tels éclars de rire, que le pauvre Débutant n'osa plus reparoître sur la scène, & la Pièce ne fut pas continuée.

I V.

Louis XIV ayant permis au Comte de Grammont, qui avoit été disgracié, de revenir à la Cour, lui montra un jour Versailles : « Grammont, lui dit-il, reconnoissez-vous cet endroit ? Il y avoit là un moulin à vent. Sire, répondit Grammont, *le moulin n'y est plus, mais le vent y est encore.* »

V.

Malherbe ayant perdu sa mère à l'âge de 60 ans, la Reine Marie de Médicis lui envoya un Gentilhomme pour lui témoigner la part qu'elle prenoit à la perte qu'il venoit de faire. Malherbe fit dire à la Reine : *qu'il prioit Dieu que le Roi son fils pleurât sa mort aussi vif que pleuroit celle de sa mère.*

NOUVELLES POLITIQUES.

De Pétersbourg, le 18 Juin.

LE 16. de ce mois, le Roi de Suède, sous le nom du Comte de Gothland, accompagné du Comte Ulric Schieffer, du Comte de Pesse & de quelques autres personnes, est arrivé en cette Capitale, à huit heures du matin : il est allé descendre chez le Baron de Nolcken, Ministre de Suède, au milieu d'une foule immense qui s'étoit rassemblée devant l'Hôtel de cet Ambassadeur. Ce Souverain fut d'abord voir le premier Ministre, le Comte de Panin, qui lui rendit sa visite l'après-dîner. Le Comte de Gothland se rendit ensuite à Czarsko-Zelo pour y voir Sa Majesté Impériale. Ce que les liens du sang & l'estime mutuelle pouvoient inspirer respectivement à ces deux augustes personnes, rendit leur entrevue très-intéressante. Le Comte de Gothland soupa avec l'Impératrice, & revint à la Ville à une heure après minuit.

La Grande Duchesse, qui avance dans sa grossesse, vient de donner des preuves d'une sensibilité qui la rend plus précieuse encore à la Russie. Un jeune-homme ayant été blessé assez grièvement par la voiture de cette Princesse, elle en descendit aussi-tôt pour y faire monter le blessé, & elle continua sa route à pied jusqu'au Château. Outre les ordres qu'elle a don-

nés de prendre le plus grand soin de ce jeune-homme, elle lui a fait une pension, en disant que les Princes ne devoient point faire de malheureux; & que si par hazard ils en avoient fait, leur premier devoir étoit de réparer le mal involontaire qui venoit de leur part.

De Varsovie, le 29 Juin 1777.

On commence à espérer que la Cour de Berlin ne se refusera pas aux bons offices de ses Alliés, pour accommoder le différend qui subsiste entre cette Cour & la République, relativement à la démarcation des limites.

Les Commissaires Polonois sont partis depuis quelque tems pour aller, conjointement avec les Commissaires Autrichiens, planter des poteaux sur les frontières convenues l'année dernière entre la Cour de Vienne & la République.

Le troupes Russes, nouvellement entrées par différens côtés en Pologne, garnissent actuellement les postes les plus importans le long du Boristhène, & sont répandues dans la Wolhinie, la Podolie & l'Ukraine, à portée de routes les opérations, soit contre les Tartares, soit contre les Turcs. Ces troupes observent une exacte discipline, & paient argent comptant leurs subsistances.

De Copenhague, le 31 Juin 1777:

Des lettres de Thors-Haven, dans l'Isle de

Ferroé, viennent de nous faire parvenir la nouvelle que, le 15 Août de l'année dernière, il est venu dans le Port de Valgoë une prodigieuse quantité de jeunes baleines. On en a compté près de sept cents, que la marée basse avoit empêché de regagner la mer. Les Habitans mirent le moment à profit pour en tuer un grand nombre; les plus petites avoient deux pieds de longueur, & les plus grandes douze; la pêche eût été plus fructueuse s'ils n'eussent pas manqué d'armes, & que le flux n'eût pas arrêté la facilité qu'ils avoient d'en diminuer le nombre. Cet événement eut lieu dans le même Port, il y a trente-huit ans; mais la prise des baleines ne fut pas aussi considérable.

De Lisbonne, le 1 Juillet 1777.

Les deux frères Don Reno & Don Manuel de Lorena, de la Maison de Tavora, qui ont acquis leur liberté en même-tems que le Marquis d'Alorna, viennent d'être déclarés innocens par un décret de Sa Majesté, qui a jugé à propos d'élever ces deux Seigneurs au grade de Maréchal de ses Camps & Armées.

De Venise, le 21 Juin 1777.

On écrit de Padoue qu'il vient de s'y passer un événement très-extraordinaire. Une Sage-Femme enceinte & à terme, assistant une Dame de cette Ville, prête à accoucher, se voit surprise elle-même par les douleurs de l'enfantement. La servante de la maison, fille d'un certain âge,

appelée au secours , reçoit comme elle peut les deux enfans , tous deux mâles , & les met dans le même berceau , sans remarquer la place qu'elle donne à chacun ; l'un des deux enfans étant mort quelques minutes après la naissance , le survivant est réclamé par les deux mères.

De Florence , le 21 Juin 1777.

Un nouvel Édit du Grand-Duc , ordonne à tous les Tribunaux de ses États , d'y rendre la justice aux pauvres infirmes , sans aucune espèce de rétribution , & réduit à moitié les frais des procès que pourront avoir les autres. Citoyens qui , sans être riches , sont en état de subsister par leur travail. Cette Loi , qui fait tant d'honneur à la sagesse & à l'humanité de notre Souverain , est accompagné d'une instruction à part pour les Officiers chargés de délivrer les certificats de l'état de fortune des Plaideurs , afin que ces attestations juridiques , & délivrées avec connoissance de cause , épargnant , conformément au vœu de l'Édit , les frais de procédure au malheureux qui ne peut les supporter , ne tournent point au préjudice des Officiers de Justice , en les privant de la rétribution légitime qui leur est due par les personnes en état d'y satisfaire.

De Gènes , le 30 Juin 1777.

La récolte de bled a été très-abondante cette année en Lombardie , suivant les nouvelles que nous venons d'en recevoir.

Les lettres de Sicile annoncent une secousse de tremblement de terre, qu'on ressentit le 6 de ce mois dans toute l'Isle : plusieurs maisons en ont été renversées, mais heureusement personne n'y a péri.

De Londres, le 15 Juillet 1777.

Quelques avis de l'Amérique portent, que l'Armée de Washington a été considérablement renforcée, que Philadelphie a été mis dans le meilleur état de défense; qu'un nommé Baxter y a conduit deux mille Montagnards Américains aussi bien armés que disciplinés; que les approches de la Ville par la rivière, avoient été rendues impraticables; qu'on étoit également tranquille sur le fort de Ticondérago, cette Place étant garnie de bonnes fortifications, défendue par une garnison de deux mille hommes, & environnée de redoures, de distance en distance, pour en rendre l'approche difficile.

On apprend, du 9 Juin, que le Général Washington a rappelé tous ses Corps détachés, & pris poste près d'Este-Town sur la Delawarre, avec la plus grande partie de son Armée; que le Général Putnam commande un gros corps à Pecks-Hill; que le sieur Macdemgal marche à la tête d'un autre corps à Morris-Town; en un mot, que cette Armée occupe toujours les hauteurs & tous les postes avantageux de Bound-Brook jusqu'à German-Town; ce qui comprend un espace de plus de vingt-cinq milles.

Les dernières dépêches du Général Howe étant

datées du 3 Juin, & le Paquebot n'étant parti de la Nouvelle-Yorck que le 16, nous avons appris ultérieurement que le premier embarquement des troupes du Roi s'étoit fait le 10 sous les ordres du Général Erskine; qu'un second embarquement devoit avoir lieu le 17, pour passer dans le Jersey, & que le reste de l'Armée suivroit par divisions, afin de se joindre au Lord Cornwallis, de traverser ensuite les branches de la rivière de Delaware, & d'aller attaquer Philadelphie.

Quelques Particuliers débitent aujourd'hui que la Cour vient de recevoir de nouvelles d'espions qui l'informent que le Général Cornwallis a été battu & pris avant la jonction de la grande Armée; mais cette nouvelle, trop peu avérée, ne regarderoit que le Général Putnam, qui commandoit un gros corps à Pecks - Hill, & les doutes restent en entier relativement au Général Washington, qui, ayant rappelé à lui ses détachemens divers, avoit pris poste près d'Este-Town avec son Armée.

On dit que ce Général a fait savoir au Congrès que trois mille hommes faisant partie de douze mille destinés par les Colonies Septentrionales, à renforcer la garnison de Ticondérago, y sont arrivés; que les renforts seront rendus à leur destination avant toute possibilité d'attaque, & que cette Armée Septentrionale doit être commandée par les Généraux Gates & Arnold.

Le Général Lee, pour plus grande sûreté, a été mis à bord du *Centurion*, où il a la permission de se promener sur le Gaillard d'arrière. S'il est vrai que le Lord Cornwallis ait été fait prisonnier

A O U S T. 1777. 211

des Américains, il fera difficile que les Troupes du Roi se refusent à un échange de ces deux Généraux.

De la Haye, le 11 Juillet 1777.

Il s'est élevé depuis quelque tems au Texel, un banc de sable assez considérable, qui a mis obstacle à la sortie de l'Escadre du Comte-Amiral Reinst; mais on a découvert un nouveau passage où elle doit mettre à la voile dès que le vent sera favorable.

De Paris, le 28 Juillet 1777.

On écrit de Lyon que, le 2 Juillet, le Duc d'Ostrogothie y est arrivé sous le nom du Comte d'Oland, & qu'il en est parti le 12 pour les eaux de Spa. Pendant le séjour que ce Prince a fait dans cette Ville, il a assisté régulièrement au Spectacle, & a bien voulu accepter les fêtes que lui ont données plusieurs Particuliers. Ce Prince a été satisfait de l'empressement qu'il a trouvé partout à le recevoir; & il a assuré le sieur de Royer, Lieutenant-Général de Police, que dans son voyage d'Italie il n'avoit rien vu de comparable à cette Ville de commerce.

PRÉSENTATIONS.

La Comtesse de Moustier, & la Comtesse d'Albert, Chanoinesse de Remiremont, ont eu,

212. ¹⁴ MERCURE DE FRANCE.

le 20 Juillet, l'honneur d'être présentées à Leurs Majestés & à la Famille Royale, la première par la Duchesse de Brancas, & la seconde par la Duchesse de Luynes.

Le 25. du même mois, la Comtesse Edouard Dillon a eu l'honneur d'être présentée à Leurs Majestés & à la Famille Royale, par la Comtesse Dillon.

Le Vicomte de Carbonnieres a eu l'honneur d'être présenté au Roi, à la Reine, & à la Famille Royale, & de donner à Sa Majesté un *Linx*.

Cet animal rare, & dont on croyoit l'espèce perdue en Europe, s'est trouvé dans les Pyrénées, à la suite de la mère, qui fut tirée d'un coup de fusil, par un paysan, & lui échappa. Son petit, qui n'avoit que huit à dix jours, tomba entre les mains du chasseur, qui le vendit au Vicomte de Carbonnieres, il y a environ huit mois.

M A R I A G E S.

Le 20 Juillet, Leurs Majestés & la Famille Royale ont signé le Contrat de mariage du Baron de Pont-l'Abbé, Officier-Major au Régiment des Gardes-Françoises, & premier Maréchal-des-Logis de la Maison de Monsieur, avec Demoiselle Thierry.

Le même jour, la Reine a signé celui du

Marquis de Brossard, Capitaine de Dragons,
Ecuyer de main de Sa Majesté, avec Demoiselle
de Guiry.

M O R T.

L'Abbé Duc de Biron, Pair de France, Cha-
noine-Honoraire de l'Eglise de Paris, ancien Abbé
Commendataire des Abbayes Royales de Moyf-
fac, Séculière, Diocèse de Cahors, & de Ca-
douin, Ordre de Cîteaux, Diocèse de Sarlat, est
mort à Paris en son Hôtel, le 20 Juillet, dans la
85^e année de son âge.

Tirage de la Loterie Royale de France,
du 1 Août 1777.

Les numéros sortis de la roue de fortune sont :

27, 28, 39, 65, 75.

T A B L E.

P IÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE, p. 5	
Suite & fin de l'Automne,	<i>ibid.</i>
La Beauté,	13
Discours de Pluton à Proserpine,	<i>ibid.</i>
Épître à M. l'Abbé de B...	16
Agathe,	18
Vers à M. le Comte de Falckenstein,	23
Conte imité du latin de la Monnoye,	24
A Daphné,	25
Vers présentés à Monsieur,	27
Les Adieux à Valenciennes,	28
Épître à Lubin,	32
Les Amours de Lycidas & de Mézize,	34
Sur le Buste de M. de Voltaire,	38
Vers à M. le Bailli de Bar,	39
Impromptu,	40
Le Disciple d'Horace,	41
Explication des Enigmes & Logogryphes,	49
ENIGMES,	50
LOGOGRYPHES,	53
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	56
Suites des Epreuves du Sentiment,	<i>ibid.</i>
Diversités galantes & Littéraires,	60
L'Esprit des Esprits,	65
Plan d'éducation publique,	68
Elémens de Tactique,	70
Précis de la Médecine Pratique,	73
La Théorie du Chirurgie,	76

Supplément à la Botanique mise à la portée de tout le monde,	80.
L'Agriculture,	81
Ode sur l'érection de la Statue du Prince Charles de Lorraine,	85
Œuvres du Comte Antoine Hamilton,	89.
Synonymes Latins,	92
Les-trois-Fermiers,	95
Soirées de Mélancolie,	96
De l'ordre social,	105
Mémoires historiques & galans,	110
Fayel,	111
La Paresse,	116
Précis du Discours préliminaire,	122
Les quatre parties du Jour à la Ville,	132
Le Temple de Vénus,	134
Opuscules de Physique animale & végétale,	138
Recherches sur la préparation que les Romains donnoient à la chaux,	137
Bibliothèque de Campagne,	139
Peinture du siècle,	140
Œuvres du Père la Berthonie,	<i>ibid.</i>
Anecdotes de l'Illustre Voyageur,	148
Alexis moderne,	<i>ibid.</i>
Idées préliminaires,	149
Journal Historique & Politique,	154
Annonces littéraires,	155
ACADÉMIES,	158
Caën,	<i>ibid.</i>
Auch,	163
SPECTACLES.	166
Opéra,	<i>ibid.</i>
Comédie François,	167
Comédie Italienne.	<i>ibid.</i>

216 MERCURE DE FRANCE.

ARTS.	175
Gravures,	<i>ibid.</i>
Musique,	177
Topographie,	178
Lettre à M * * *.	179
Synonymes François,	188
Variétés, inventions, &c.	192
Anecdotes.	200
Nouvelles politiques,	205
Présentations,	211
Mariages,	212
Mort,	213
Loterie,	<i>ibid.</i>

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le volume du Mercure de France, pour le mois d'Août, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, ce 4 Août 1777.

DE SANCY.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe,
près Saint Côme